

BULLETIN
DES AMIS
D'ANDRÉ GIDE

N° 69

JANVIER 1986

VOL. XIV - XIX^e ANNÉE

**BULLETIN
DES AMIS
D'ANDRÉ GIDE**

REVUE TRIMESTRIELLE

publiée par la
SECTION ANDRÉ GIDE
Centre d'Etudes Littéraires du XX^{ème} Siècle
UNIVERSITE DE MONTPELLIER III

avec le concours du

CENTRE NATIONAL DES LETTRES

**DIX-NEUVIEME ANNEE
VOL. XIV
1986**

Le
BULLETIN DES AMIS D'ANDRE GIDE
revue trimestrielle fondée en 1968 par
Claude MARTIN

publiée par la
SECTION ANDRE GIDE
du
Centre d'Etudes Littéraires du XXème Siècle
UNIVERSITE DE MONTPELLIER III

paraissant en janvier, avril, juillet et octobre
est principalement diffusée par abonnement annuel ou
compris dans les publications servies aux membres de
l'Association des Amis d'André Gide au titre de leur
cotisation de l'année en cours

Tarifs: voir en dernière page de chaque livraison

REDACTION
composition et mise en page
Daniel MOUTOTE
307, rue de la Croix de Figuerolles
34100 MONTPELLIER
Tél. 67 75 57 66

Toute correspondance relative au B.A.A.G. doit être
envoyée selon le cas à:

Daniel MOUTOTE, directeur responsable de la Revue;
Alain GOULET: Rubrique "Entre nous..." 158, rue de
la Délivrande, F 14000 Caen. Tél. 31 94 58 78 ;

Pierre MASSON: Rubriques "Lectures gidiennes" et
"Gide et la recherche universitaire", 92 rue du
Grand Douzillé, F 49000 Angers. Tél. 41 66 72 51 ;
Claude MARTIN: Rubriques "Chroniques bibliogra-
phiques", "Publications", "Varia". 3, rue Alexis-
Carrel, 89110 Ste Foy lès Lyon. Tél. 78 59 16 05.

BULLETIN DES AMIS D'ANDRE GIDE

DIX-NEUVIEME ANNEE-VOL.XIV,N°69.JANVIER 1986

A. Anglès	"L'Epreuve de Florence par Henri Ghéon"	p.5
J.-P.Cap	Pontigny et la <u>NRF</u> :Desjardins,Gide,Schlumberger	p.21
D.Durosay	Paris-Berlin via Luxembourg:les Mayrisch	p.33
F.Leybold	Maria Van Rysselberghe à Cabris	p.59
O.Jurbert	Les Ancêtres d'André Gide et la révocation de l'Edit de Nantes	p.61
J.Claude	A l'occasion du Centenaire de Dullin	p.69
D.Moutote	Deux Colloques: . Formes et Fonctions de l'Intertextualité dans la Littérature Française du XX ^e siècle ,par R.Theis et Hans T.Siepe,Université de Duisburg . Gide et l'Angleterre,par E.Marty et P.Pollard Institut Français du Royaume-Uni et Birkbeck College	p.77 p.81
A.Goulet	Entre nous...	p.89
G.Borias	La Salle André Gide au Musée d'Uzès	p.90
P.Masson	Lectures gidiennes	p.91
H.Heinemann	<u>"L'Ecriture du jour"</u>	p.94
	Thèses et Mémoires	p.95
C.Martin	Chronique bibliographique	p.97
L.Gagnebin	Gide et la religion.Pour réparer un oubli	p.101
M.Drouin	Avis de recherche	p.102
C.Martin	Publications	p.103
C.Martin	Varia. In Memoriam	p.104
	Illustration:Maria Van Rysselberghe,par Théo Van Rysselberghe	p.58

PUBLICATIONS DU CENTRE D'ETUDES GIDIENNES(UNIVERSITE DE LYON II)

Bulletin des Amis d'André Gide:XIII vol.annuels parus(1968-1985)

Collection GIDE/TEXTES.

P.POLLARD:Proserpine.Perséphone.Ed.critique (1977)

J.MORTON:A.Gide-J.O'Brien.Correspondance(1937-1951) (1979)

C.MARTIN:A.Gide-J.Romains.Correspondance(Supplément) (1979)

W.VULLIEZ:Correspondance G.Vulliez,Gide et Claudel(1923-31) (1981).

R.BOURNEUF-J.COTNAM:Gide-Giono.Correspondance(1929-1940) (1984)

LA N.R.F. Histoire de la Revue,Documents,Index par C.MARTIN

CORRESPONDANCE GENERALE D'ANDRE GIDE par C.MARTIN avec le concours
de l'Equipe du Greco 130053 du CNRS(F.CALLU,N.PREVOT,J.CLAUDE,C.
FOUCART,A.GOULET et P.MASSON) VI fascicules (1984-1985)

SUSAN M.STOUT:Index.Correspondance Gide-Martin du Gard (1979)

J.-P CAP:Rivière-Schlumberger.Correspondance(1909-1925) (1980)

C.MARTIN:R.Levesque.Lettres à Gide et autres écrits (1982)

A.GOULET:G.Papini juge d'André Gide.Avec divers inédits (1982)

D.MOUTOTE:Index Rerum du "Journal 1889-1939 d'A.Gide (1985)

C.FOUCART:D'un monde à l'autre.Correspondance Gide-Kessler(1985)

C.MARTIN:Eugène Rouart.Romans et Nouvelles (en préparation)

CATALOGUE AVEC PRIX SUR DEMANDE

Les commandes sont à adresser à

M.le Directeur du Centre d'Etudes Gidiennes

3,rue Alexis-Carrel

F 69110 Sainte-Foy-lès-Lyon

Tél.78.59.16.05

Auguste ANGLÈS

"L'épreuve de Florence" par Henri Ghéon"

(N.R.F. Novembre 1912-Janvier 1913)

Ce texte est un fragment inédit du volumineux manuscrit d'André Gide et le premier groupe de la N.R.F. 1911-1914 laissé par Auguste Anglès et que les éditions Gallimard publient en deux volumes (Tome II 1911-1912, début 1986; Tome III 1913-1914, fin 1986). Dans le plan initial d'Anglès, cette analyse du grand article de Ghéon devait clore le chapitre "Mouvement et sujet dans les arts (1912)"

En préambule à cette publication, nos lecteurs retrouveront la critique aisée et pénétrante de ce grand gidien disparu.

/.../ Sans la halte d'avril à Florence, en compagnie de Gide, nombre des réactions de Ghéon en face d'oeuvres modernes et contemporaines s'expliqueraient mal. La découverte qu'il y fit d'un ensemble, -ville et musées, monuments et paysages, dont le Louvre et les photographies ne lui avaient donné qu'une idée fragmentaire et affaiblie, cristallisa maintes réflexions demeurées en suspens dans son esprit. Le long essai qui en résulta, et qu'il avait d'abord appelé "la leçon de Florence", prit le titre plus véridique de L'épreuve de Florence¹: mise à l'épreuve de ses "directions" esthétiques, de l'art vivant dont il se voulait solidaire, et l'orientation de sa pensée et de sa vie.

L'oreille est d'emblée conquise par le rythme de cette prose dont la vocation sonore est manifeste. Ghéon n'a pu, selon le rite, la lire à haute voix à ses amis assemblés, puisqu'il l'écrivit de Maisonneuve, mais il a dû se la "gueuler" à lui-même. L'alternance des mètres de six, de dix, parfois de douze, plus souvent de huit pieds, lui imprime un mouvement de danse. Les paragraphes, tantôt explicatifs ou narratifs, tantôt scandés comme des strophes, s'exaltent parfois en cantiques qui rappellent les rondes des Nourritures terrestres². Le musicien, l'apôtre de la strophe analytique, a métamorphosé ce qui aurait pu être une dissertation: les sonorités sour-

des ou claires, dures ou fluides, denses ou légères, ont été harmonieusement concertées. Et s'il arrive que le lecteur soit gêné par un excès de charge poétique, la balance entre lyrisme, analyse et récit est maintenue avec assez de tact pour que s'effacent ces instants de surtension stylistique. Le souci de la forme n'entrave pas une agile spontanéité, ni n'émousse le discernement. Le poète n'a pas ennié le voyageur et l'essayiste, il leur a prêté ses ailes et ses cymbales.

L'auteur dramatique, le psychologue, le passionné de témoignages biographiques et véridiques n'ont pas été non plus éclipsés. L'oeuvre se présente sous forme de dialogues, genre de tradition académique, mais que Gide et ses amis avaient adopté pour rendre une pensée qui procède du pour ou contre et qui, par épreuves complémentaires, s'assure et s'affine. C'était pour Gide un moyen d'utiliser et de surmonter ce qu'il y avait en lui de complexe, de partagé et d'hésitant. Ghéon, dont l'exubérance a pu donner le change à ses compagnons, n'était pas simple lui non plus: il s'exprime ici à travers deux interlocuteurs, un narrateur qui parle à la première personne et son ami D...

Le Journal de Gide désigne par cette initiale, ou par le prénom complet de Daniel, Ghéon lui-même, parfois Rouart lorsque le scabreux d'une aventure ne permet pas de le nommer. "Dans sa trente-sixième année", cet ami D... a le même âge que Ghéon, il est retenu en France par les mêmes "nécessités" (dont la moins astreignante n'est pas l'impécuniosité), et son premier voyage, à lui aussi, fut "pour le désert"³. Comme Ghéon il est passionné, mais sensible à la justice d'une conviction ou à la justesse d'un argument opposé, prêt à laisser son entêtement se "détendre progressivement"⁴; à conclure dans le sens de son contradicteur "plus rudement que celui-ci"⁵ et à rire le premier de sa "palinodie naïve"⁶. Il a comme Ghéon le don d'émerveillement et la candeur d'un personnage des Fioretti⁷; lorsqu'il se convertit à une cause, c'est avec "l'ardeur d'un néophyte, tout fraîchement ivre de sa foi", et qu'il serait vain de modérer⁸. La jubilation qu'il exsude peut faire place, sous le coup d'une contrariété ou d'une déception, à l'air

"terne et maussade, comme si le soleil était mort", d'un enfant "désenchanté"⁹: il fixe alors le sol et devient, comme Ghéon, "rouge sang jusqu' au bout des oreilles"¹⁰.

Il se conforme à l'itinéraire et au calendrier qui furent ceux de Ghéon en avril, adopte ses goûts et ses plaisirs. Lorsqu'on additionne la journée qui suit son arrivée nocturne à Florence¹¹, la semaine au cours de laquelle on le rencontre "à la chartreuse d'Ema, à Fiesole, au jeu de paume des Cascine"¹², et la "dernière journée" de discussion et de conclusion⁹, on arrive au compte exact du séjour de Ghéon. Qu'il tire de sa poche le "petit carnet fatigué qu'il a la manie de couvrir de notes, illisibles même pour lui"¹³; qu'il fume une cigarette sur la place Victor-Emmanuel avant de descendre dans le "sous-sol sombre" de la trattoria où, "dans un bruit de rires et de chants vulgaires", il aime à s'attabler pour dîner, en arrosant de Chianti le poulet aux "tortellini" dont il est friand; que, rentrant se coucher, il prête l'oreille aux chansons que "braillent" des musiciens "accotés à l'appui du quai"¹⁴, - à chacun de ses détails nous reconnaissons Ghéon. Et il va sans dire que nous n'hésiterons pas sur l'interprétation à donner aux regards, rares et brefs, jetés au "teint de fruit de quelque grand jeune muletier"¹⁵, ou à cette heure d'après-midi qui se baigne dans l'Arno, "tel un adolescent bronzé"¹⁶, ou à la charrette que mènent à un train d'enfer "deux gars noirs", qui "crient leur joie et leur jeunesse"¹⁷.

L'ami et l'interlocuteur qui nous présente D..., l'initie à Florence et corrige les excès de son impétuosité, serait-il aussi Ghéon? Rien de plus probable, puisqu'il dit "je" et nous prévient au début: "Allons! Je porte en moi son esprit mûr et son cœur jeune. Je n'ai rien vu encore... j'ouvre avec lui les yeux. Je le suivrai partout. Puisqu'il se tait, c'est moi qui parle"¹⁸. Il incarnerait ces qualités judicieuses et réfléchies que le chroniqueur et le critique nous ont permis d'apprécier, mais qui devaient beaucoup à la fréquentation de Gide, qui pourrait avoir prêté des traits à ce double pondéré de l'ami D... Comme Gide, il a plusieurs séjours en Italie à son actif et il escompte avec humour des ébahissements, déconvenues, sautes d'humeur et de jugement du

novice avec lequel, fort de son expérience et de sa supériorité, il joue parfois au chat et à la souris.¹⁹ Comme Gide, il a précédé son ami à Florence, d'où il l'appelle,¹⁸ et il va à sa rencontre jusqu'à Pise dont il lui fait les honneurs.²⁰ Comme Gide, il a en matière de peinture des goûts moins avancés que ceux de son compagnon, qu'il taquine sur sa "faiblesse" à l'égard de "nos peintres les plus récents"²¹, tout en reconnaissant qu'il lui doit d'avoir été "converti" à Cézanne.²²

Inséparables et complémentaires, suivons-les l'un et l'autre dans le circuit-débat qui, à travers détours, embardées et repentirs, les conduira jusqu'à un équilibre riche de contrastes et de tensions.

D... s'apprête au voyage, armé des convictions et des préventions de Ghéon: amoureux de culture et de civilisation, mais persuadé que rien ne vaut, pour entretenir leur vigueur, un bain de barbarie; fêru des Grecs et réfractaire aux Latins; défiant à l'égard de Rome et de Florence, coupables de représenter, l'une l'académisme et l'autre l'esthétisme, ces deux péchés contre la vie; rétif à la perspective d'un "périple des musées", que ne saurait rafraîchir la vue de paysages pensés et repensés par Ruskin, d'Annunzio, leurs émules et disciples. C'est toute la tradition du "pèlerinage d'art" au XIXème siècle qu'il récusé: lui, s'il se décide à partir, ce ne sera pas en "pèlerin"²³.

Nous le saisissons comme Ghéon à Menton, aux approches de Pâques. Il s'embarque lui aussi à Nice, sur un bateau qui fait le service des ports de la côte et où tout, "depuis les garçons jusqu'aux passagers" est allemand, ce qui chatouille sa fibre cocardière et amollit sa latinophobie.²⁴ Il passe la nuit à Gênes, dont il explore à l'aube rues, quais et ruelles, courant après "le pittoresque et l'aventure de cette heure méridionale qui fuit". Mais il éprouve moins de surprise au grouillement de la vie méditerranéenne, que de "grave étonnement" à découvrir "l'antique vertu de cette terre, son style et sa solidité" ! Sur les visages il déchiffre des différences, mais connaît plus de parentés, avec ce qu'il connaît et aime: "Son nationalisme

du nord n'a pas le caractère d'une passion aveugle. Qu'il se sent homme en face d'autres hommes et peu étroitement français ! "25

Il ne trouve pas lent le train qui, après une halte à Rapallo, l'emporte "si inconfortablement" vers Pise, puisqu'une fois les tunnels de l'Apennin franchis il lui laissera loisir de contempler la Toscane, ses oliviers, ses cyprès et ses vignes. Si la première sève d'avril l'émeut, il admire que bientôt la campagne dépouillée, rocheuse et sobre, lui fasse pressentir une terre "plus fine et plus complexe" qu'il ne l'avait imaginée²⁶.

Il arrive vers les quatre heures à Pise où il ne compte pas s'attarder, car Florence l'appelle: "il veut y coucher dès le soir". Rien ne le tente dans une ville qui ne lui offre que cette "mélancolie des vieilles pierres", qu'il confond avec l'ennui. De la gare à l'Arno le frappent néanmoins l'orgueil et l'endurance de la dure cité, morte sans doute, mais "morte vive". Aux étroites rues, à l'eau glauque et gluante du fleuve, il trouve un air de mutisme et de mystère qui lui en impose. Mais son goût d'un art mêlé à la vie et nourri d'elle, de monuments issus des villes et battus par leurs pulsations, l'a d'avance empli d'une "hostilité foncière" contre l'isolement des trois merveilles présentées comme sur un plateau. Il s'insurge contre "la conception italienne d'une architecture dans l'absolu, luxe et non pas besoin", contre l'emprunt d'éléments au passé et l'emploi de matériaux précieux. Son ami et cicerone venu à sa rencontre l'exhorte à jouir "sans arrière-regrets" de ces façades que nulle "intérieure nécessité" ne justifie, de ces plaques de marbre rapportées, de cette joie "d'apparat" et "d'apparence".

Le choc des damnés et des démons d'Orcagna serait trop fort pour lui, car il a horreur de la "diablerie", cette "tare" du Moyen-Age. Ne vaut-il pas mieux le mener devant les fresques de Benozzo Gozzoli, où le triomphe de la vie rassure contre le "triomphe de la mort" ? Ici se dresse une nouvelle prévention: D... n'a cure du "titre", ni du "sujet représenté", il n'aime pas que la peinture fasse montre d' "intentions littéraires". Que celle-ci se révèle claire comme un Puvis, comme un Monet, voilà qui le sur-

prend et "l'enivre". Son mentor lui remontre en vain que Gozzoli "pousse plus au pittoresque qu'à l'humain" et qu'à Florence les meilleurs n'ont jamais oeuvré sur de simples "prétextes": pris par les sens, il est ébloui de "ce premier baiser aux yeux d'un art qu'il ne soupçonnait ni si frais ni si vivant, ni si splendide", et c'est gonflé de joie qu'il revient à Orcagna. Le voici contraint de "lire sur ce mur comme dans un livre", d'assister "de gré ou de force" à ce "cinquième acte de mélodrame", de prêter l'oreille à ces voix "plus graves, plus dépouillées, plus près des sens". N'aurait-il pas en étourdi exclu de l'art ce qu'il dédaignait sous le mot de "littérature" ? C'est la question qu'en attrapant le train du soir il se promet de poser à Florence²⁷.

Il y débarque à la nuit tombée et se fait mener en voiture à ce quai de l'Arno où, comme Gide et Ghéon, il logera. Une promenade à tâtons dans la ville endormie lui permet de la deviner plus humaine que Pise, mais non moins armée de "structure" et de "force". Au matin il vagabonde et se persuade, à la "lumière légère", que l'art ne peut être ici "exilé, reclus dans quelque coin, mis sous séquestre", qu'il règne partout, comme "diffusé dans l'air". Mais il interdit à son ivresse de désarmer son jugement et de l'induire à respirer en paresseux "le lis de Toscane": droit aux monuments, et de ce pas ! Ceux-ci le déconcertent, l'irritent: "jeu de dames" que la façade Sainte Marie des Fleurs, placages au Campanile et au Baptistère, "halle vide et morne que le Dôme... Où aller et par quoi commencer ? Il se laissera convaincre de procéder "selon la descente des siècles" et de s'attacher à la peinture, "où Florence fut la première à exceller et qu'elle apprit aux temps modernes."

Au seuil de l'initiation, une gêne le retient: lui qui n'éprouve qu'un "modéré penchant" pour le "primitivisme", il appréhende l'ascétisme d'un art formé à sa naissance par Byzance et il trouve à redire "aux plus saintes images de Cimabué"²⁸ Son guide ne le fera donc pas remonter à "l'enfance" mais à la "jeunesse" de la peinture florentine. Il découvrira à Santa

Croce que Giotto n'a rien d'un "primitif", qu'il respire une certitude et s'inspire d'un ordre, qu'il impose une composition, une ordonnance, une construction, héritées des Grecs et annonciatrices de Poussin. Quel contraste entre les façades des monuments chargées d'ornements "vaniteusement rapportés", et ces fresques "maçonnées" par un artisan du Moyen-Age ! Dans La Mort de Saint François d'Assise, "la forme appuie la forme, le geste lie le geste, tout fait assise, tout fait bloc"; dans L'Ascension de Saint Jean, le peintre "construit" encore et "même dans l'envolée".

Non qu'il s'en tienne à la solution d'un problème de construction ! Il se soucie des êtres, dont il fixe les traits et dispose les gestes en vue de l'expression: "Il est acteur d'un drame. Il jouera vrai d'abord". Qu'on sympathise avec sa "poésie", ou qu'on la taxe de "littérature", il réclame et prend le droit "de penser, de conter, de chanter, et au même titre que Dante". Il lui faut un sujet qui, loin d'être un "prétexte", dicte sa loi aux formes; si le terme de "peinture en soi" avait eu cours en son temps, il ne l'aurait pas compris. L'émotion qui s'empare de son âme devant un sujet lui suggère le choix d'un rythme plastique, qui suscite notre émotion. Le drame lui dicte sens et forme. Ses fresques sont des "cathédrales de sentiments".

Jugerons-nous ses moyens, -dans le jeu des valeurs, l'illusion du relief, l'orchestration des nuances, la saveur de la matière, -limités, indigents? Seule compte la souveraine "justesse" avec laquelle il rend "l'essentiel des apparences et des profondeurs de la vie", sans rien négliger de ce qui est capable de vibrer en l'homme, sens, esprit et cœur. Ce "grand classique médiéval" nous amène à nous interroger sur "l'objet de la peinture", car il nous forme à tenir compte de l'invention d'un Saint, celui d'Assise, dans l'histoire de la sensibilité et de l'art²⁹.

Poids et forme avec Giotto, l'esprit franciscain se fait couleur et musique avec l'Angelico: l'Incoronazione des Offices, "nos sens portent notre âme au ciel". Le métier est celui des enlumineurs, mais de leur or le peintre a fait un "feu flambant", une "baignante atmosphère". Il lui a suffi com-

me à eux d'exercer son métier "en conscience", et s'appliquer "comme un sage ouvrier" et de vivre au jour le jour sa "menue joie d'artisan": une fois atteinte l'humble et passionnée perfection du faire, "Dieu se montre". Quelle leçon pour notre temps, dédaigneux du "fini" dans le métier et incapable de pensée ! Et si nous trouvons cet art minutieux trop fleuri, la Crucifixion de Saint Marc nous prouvera qu'il ne s'est pas enfermé dans l'extase: voici un drame où, comme chez Giotto, chacun des personnages tient son rôle humain et où tous ils traduisent la pensée "commune et diverse", dont les expressions sont liées par le rythme inscrit sur le mur . Mais à Giotto il ajoute "la sensualité de la vie". Chez lui, "la forme est esprit et l'esprit est forme est forme"; avec lui, "tout l'art toscan est accompli-et qui sait?... peut-être tout l'art..."³⁰

A ce "grand moment", imaginons les contemporains de l'Angelico, Uccello, Castagno, Masaccio, Filippo Lippi, -à l'oeuvre en même temps , avec leurs dissemblances. Florence a demandé à ses fils de créer "librement, à leur guise", et de l'étonner "par leurs écarts"; elle leur a donné pour consigne de laisser faire la vie³¹. Au lieu de la morne claustration des musées, se révèle une réussite vivante. D...en arrive à se laisser toucher par l'architecture et à faire amende honorable à la "façade incrustée" de Sainte Marie Nouvelle, car la lumière et la rumeur de la ville enveloppent ce qui baigne dans l'air natal. Des monuments antiques aux placards de publicité modernes, à la place Victor Emmanuel, au sous-sol de la trattoria, court un rythme dont la vivacité, la grâce et la noblesse "relèvent même le lait". Du musée à la rue tout s'enchaîne et s'enchante, "dans une certaine allégresse lucide", un peu comme à Paris. Qu'on ne parle plus de ville d'art !"Ce n'est pas l'art qui a rayonné sur la vie, mais bien la vie sur l'art"³²

Donatello nous livre, "par la variété et l'étendue de sa démarche" , l'entière mesure du génie florentin. Presque académique dans telle oeuvre, presque oratoire dans telle autre, réaliste ailleurs, il est inclassable avec

son David. "Par cette statue paradoxale où, de la disproportion même, de la désharmonie, de l'irréalité, la vie et la beauté surgissent"³³. Entre sa tribune de chanteurs, - "guirlande de gestes frénétiques", "bal d'anges forcenés", et celle de Lucca della Robbia, - "mesure" et "vénusté", - Florence ne choisira pas, car elle est aux antipodes du génie latin ou romain, que règle l'orthodoxie. Si nous tracions d'Athènes à Paris une "ligne de culture", elle ne passerait pas par Rome, mais par ici³⁴.

Que Filippino Lippi ait achevé, à la chapelle des Brancacci, la fresque entreprise par Masaccio, prouve que l'esprit créateur reste libre de ses initiatives lors même qu'il prend le relais: "en présence de ce grand modèle, l'individu s'exalte". Saisissante illustration du bon usage de l'influence selon Gide: "il acceptera bien de continuer l'art du maître, mais comme la vie continue la vie, dans la variation". Avec Fillipino l'émotion du miracle n'anime pourtant plus tous les visages, dont certains laissent paraître une sorte d'indifférence". Avec Gozzoli, dont le Cortège des rois mages rappelle à D... son ravissement de Pise le "prétexte" et la gratuité se font jour: "la fantaisie décorative ne peut se déployer plus fastueusement, mais l'âme même est dispersée".³⁵

Reste Botticelli: il avait, à travers les pastiches préraphaélites, gâté d'avance son voyage à D... Celui-ci, qui ne se pique pas de cohérence, s'aperçoit avec plaisir que les couleurs de La Naissance de Vénus ou de L'Allégorie du Printemps ont perdu leur éclat ! "C'est la ligne qui dira tout", aussi bien le paganisme de la race que la vigilance de l'esprit. Il était possible, à la fin du XV^e siècle, de croire encore aux dieux antiques dont la beauté reste un "sujet", c'est-à-dire "le support humain du métier". L'Annonciation atteste d'ailleurs le caractère religieux de Botticelli et confirme qu'il n'est pas "le jouet de sa sensualité, de son adresse", mais que "quelque chose chante en lui". L'oeuvre de son émule Ghirlandaio en revanche a beau être "la plus vaste, la plus savante, la plus prestigieuse de ce temps" et offrir des scènes d'une grâce et d'un rythme inégalés, le décor y fait tort au drame et le métier y retient trop l'admiration.³⁶

Ensuite ? Si D...n'ignore pas qu'il lui reste "tout l'admirable écho de Florence dans les provinces de Toscane et par delà à entendre encore vibrer aux Offices", si les noms de Signorelli, de Piero della Francesca, de Mantegna, si celui de Léonard, "qui va recueillir l'héritage", ne le laissent pas insensible..., rien ni personne n'entamera sa conviction que la suprême floraison est passée.

Le dernier jour, il revient du Pitti abattu, furieux : tout, et même son "culte invétéré" pour les Vénitiens du Louvre, a pâli auprès de la révélation des "deux grands siècles", lui qui s'était laissé entraîner à contre-cœur à aborder la "spiritualité" florentine, la peinture "littéraire" et à "sujet", il a si bien épousé l'esprit de la ville qu'il profère : "Quand elle se retire du jeu, je dis que la peinture dégénère". Son initiateur trouve qu'il va maintenant trop loin dans le sens où il lui avait d'abord fallu le pousser. Ne pourrait-on soutenir qu'avec cette prétendue dégénérescence la vraie peinture commençait et que tout ce qui l'avait précédée n'était qu'imagerie ? Florence elle-même n'avait-elle pas peiné deux siècles pour conquérir "un métier complet, capable de lutter avec la réalité de la vie" ? N'avait-elle pas préparé les voies à la réussite d'un Vinci, son fils lui aussi ? D...ne boude pas son plaisir quand le nouveau siècle s'ouvre sur une symphonie "où chantent les valeurs, les couleurs, la matière", mais il constate que son émotion s'appauvrit et que l'orchestre lui fait regretter la mélodie. Sans doute le mot de "peinture" ne désigne-t-il pas adéquatement l'art florentin, qu'il vaudrait mieux définir comme "un art total dont la peinture est le moyen".

La formule ne conviendrait-elle pas à Vinci ? "Il m'inquiète plus qu'il ne me touche", -répond D..., -car chez Léonard la spiritualité tourne à l'intellectualisme et l'esprit domine trop, comme feront les sens à Venise. La "grande" Renaissance, en dépit de sa "vitalité touffue", donne le spectacle "de la dislocation, de la dispersion d'un absolu" à preuve la virtuosité de Benvenuto Cellini, ou le métier prodigieux des peintres qui, -Gior-

gione mus à part- ,se moqueront des sujets pourvu qu'ils offrent un régal aux yeux.D...n'accepte plus la "gratuité"de l'art,ni que la vie soit traitée en "prétexte",ni que s'instaure le démembrement des facultés de l'homme.C'est la pente sur laquelle Titien,Véronèse,Rubens et,-ajoute-t-il d'après la récente visite de Ghéon au Prado,-"surtout Vélasquez , si nous le connaissons mieux à Paris",auraient engagé les modernes et que dévaleraient nos contemporains.

Il n'augure rien de bon de l'avenir et prophétise,non sans perspicacité:"Comme on a écarté du tableau le drame,puis l'accent du visage humain,on éliminera bientôt sa beauté,sa réalité et même sa forme"; ou encore:"Pour avoir voulu se suffire,le métier même se perdra". Il s'en prend comme Ghéon à la définition du tableau selon Maurice Denis^{36 bis}, ou plutôt aux abus qu'elle a engendrés.Les conséquences en ont été si systématiquement déduites que"la plupart des essais et des excès de notre époque y sont implicitement contenus'.Art d'imitation,la peinture tend "un miroir" au monde:"Du moment qu'elle peut représenter tout l'homme,tout l'homme possible et réel,elle le doit et nous ne l'en tenons pas quitte.Musique pure,soit,peinture pure,non".Notre "appétit d'unité"²⁹ exige la convergence des arts et mesure la valeur de chacun d'eux,moins à ses qualités propres qu' "à sa capacité humaine et à son pouvoir expressif".La grandeur de Florence tient pour D... à ce qu'en n'importe lequel de ses artistes il voit "un homme qui me fait don du monde sous les espèces de l'oeuvre d'art,non l'ouvrier parfait d'une certaine sorte d'ouvrage".Cette grandeur éclate en son dernier fils et "le plus grand",Michel-Ange:"il aura ma dernière prière"³⁷.

Son interlocuteur persiste à regretter que les Florentins ne produisent pas la joie que procure une belle matière.A cette réserve près,et sans préjuger du cas de Raphaël¹⁹,il convient que "la suprême tradition,celle de la grande construction pathétique qui se fonde à l'église de Santa-Croce,vient expirer à la voûte de la Sixtine".Après quoi,le drame est mort dans le tableau"et ne ressuscitera plus qu'avec des isolés

comme Greco, -que Ghéon a vu en septembre à Tolède-, Rembrandt, Poussin, Watteau, ou dans les tentatives romantiques. Ailleurs triomphera le "décoratif" et l'homme ne survivra que grâce aux portraits, qui par bonheur nous convainquent du "complet génie" de Vinci, de Raphaël et des Vénitiens.

La valeur d'un "sujet" dépend de la vie intérieure de l'artiste qui le traite: il vaudra dans le tableau "ce que vaut l'homme dans l'exécutant". L'émotion que suscitent "les grandes fresques objectives" de Florence a sa source dans l'âme de ceux qui les ont peintes et qui auraient imprégné de leur foi la plus somptueuse des matières. Le vrai reproche à adresser aux Vénitiens, Giorgione toujours excepté, -et plus encore à Rubens, et plus encore à Vélasquez, est d'avoir dissipé avec indifférence leur prodigieuse vitalité. Il peut d'ailleurs advenir que chez "ces grands exécutants sans coeur" surgisse un chef-d'oeuvre complet, lorsque par chance "L'artiste consent à se démettre en faveur de son art" et que Rubens peint Hélène Fourment, Chardin un compotier, Corot un paysage, Cézanne des pommes... Oui, "trois pommes remuer un coeur encore bouleversé par la Crucifixion ! "C'est qu'un homme a abdiqué sa vie" en faveur de ces fruits, qu'il a "cru en eux, déposé en eux tout son être" : prétexte encore, si l'on veut, mais "prétexte à tout dire, à livrer le secret dernier, à gagner la plus difficile bataille". Si Cézanne ne vainc pas toujours, "l'obstination de la recherche et de la concentration, la soif d'exprimer davantage" incorporent à ses victoires un pathétique qui est "le secret de sa grandeur en un temps d'à-peu-près et de virtuosité" ³⁸.

Lors deux amis sortent de la ville et montent à la Villa Sandro, enveloppée de fleurs et de parfums: "ici, toutes forces cèdent et fondent". Tant que Florence a sauvegardé son équilibre, sa santé et sa foi, elle a maté par l'esprit ces "caresses emmêlées" et balancé par le "mâle pouvoir" de ses pierres le "poids charnel" des collines qui la cernent. Mais lorsque Dante l'importunera et qu'elle n'aspirera plus qu'à muser aux jardins du Décaméron, elle oubliera "l'effort, l'inquiétude et la souffrance,

presque tout ce que l'art recherche, la matière même du beau". Satisfaite de jouir du créé, elle ne créera plus.

Ces "vaines délices" qu'a célébrées d'Annunzio, cette "vie en beauté qui n'est pas la vie, fuyons-les sous peine de nous y perdre comme elle s'y est perdue". Plutôt Savonarole ! Plutôt les murs de briques et les fumées des usines ! A Michel-Ange, "âme complexe et concentrée des deux grands siècles florentins" iront pour finir notre salut et notre invocation: "Adieu. Vous vous inclinerez pour moi devant l'esprit et devant la douleur, sans quoi il n'est de joie ni de beauté possible, au Dôme et à la Chapelle des Médicis"³⁹.

L'oubli dans lequel est tombée cette méditation est surprenant. Elle devrait être citée d'une haleine, auprès d'Anthinéa et du Voyage du Condottiere, comme un médaillon de la chaîne des voyages en Italie. Avec celles de Maurras et de Suarès, elle s'inscrit dans la tradition de l'itinéraire esthétique et éthique au XIXème siècle, mais elle voudrait se distinguer d'elles et de leurs illustres devancières par sa rupture affective avec l'allure et le ton du "pèlerinage": Ghéon est parti en homme libre et neuf, en dissident résolu à soumettre à "l'épreuve" de ses yeux de "barbare" les poncifs du rendez-vous avec la beauté²³. En fait, il lui est arrivé la même aventure, -ô ironie ! - qu'à Barrès en Grèce. Décidé à écrire un contre-Lys rouge, comme son adversaire une contre-Prière sur l'Acropole, ils ont été l'un et l'autre pris dans l'engrenage de la "quête", qui ne les ramènera pas aux lieux trop communément fréquentés, mais néanmoins à un Graal⁴⁰.

Bien des préjugés sur la N.R.F. se trouvent remis en cause par ce témoignage de la recherche d'un art total, qui réponde aux aptitudes et aux visées de l'homme, aux souhaits de ses yeux, de son intelligence et de son coeur, à sa spiritualité et à sa sensualité, à ses insatisfactions et à son besoin de foi. Rien de moins alambiqué, ni qui sente moins la "chappelle", qu'un tel idéal de plénitude pathétique et héroïque, et qui, lorsqu'il se reconnaît en Michel-Ange, ne semble pas éloigné de celui d'un Ro-

main Rolland.

Epreuve de l'ensemble des tendances artistiques d'une époque⁴¹, mais aussi des convictions et de l'être de Ghéon. Il n'est pas douteux que le souci d'une mise en scène saisissante n'ait poussé notre auteur dramatique à accentuer les contrastes, à précipiter les renversements du pour au contre et à brûler les étapes d'une évolution qui fut plus indécise et plus lente: parler de conversion serait prématuré. Reste qu'il attend de l'art expression, conviction, passion de l'unité, -tout ce que son groupe passe pour avoir boudé ou frondé.

NOTES

1. Pour des raisons matérielles la publication de cet article dut être étalée sur trois n° de la revue: n°47, 1er nov. 1912. (I), p. 749-772. - n°48 1er déc. 1912 (II), p. 998-1027. - n°49, 1er janv. 1913. (Fin), p. 47-67. Nous ne nous référerons qu'à la livraison (I, II, III) et à la page.

2. Cf. en particulier les cantiques à la vigne (I, 760) et à Saint François d'Assise (II, 1009) - Le premier nous rappelle que c'est au cours des mois d'octobre et de novembre 1912 (III, 87) que Ghéon mit la dernière main à son essai, dont l'animation doit quelque chose à la griserie des vendanges à Maisonneuve (proche de Saint-Emilion).

3. I, 752. 4. Id., 749-50) 5. II, 1008. 6. Id., 1024. 7. Id., 1009.

8. III, 47. 9. Id. 65. 10. Id., 67. 11. II, 998-1001. 12. II, 64.

13. II, 1018. 14. Id. 1026. 15. I, 758. 16. Id., 763. 17. III, 83.

18. I, 755. 19. III, 78: pour discuter de Raphaël, si admiré de Gide, il attendra un futur voyage de D... à Rome.

20. I, 762. 21. III, 73. 22. Id, 81: Il n'est pas exclu que le M.L..., "charmant homme et d'une grande compétence", qui collectionne des Cézanne, ne soit Julien Luchaire, directeur de l'Institut français de Florence. 23; I, 749-53.

24. Quelques mois plus tard, dans le train qui le mènera de Florence à Côme, Larbaud se plaindra aussi de l'invasion de l'Italie par les touristes allemands. 25. Id, 757-8. 26. Id, 759-61. 27. Id, 763-72.

28. La défiance de la "diablerie" et du "primitivisme", par laquelle la N.R.F. s'apparente à ses contemporains "classiques" et prend du retard par rapport à "l'avant-garde", on la retrouve chez François-Paul Alibert. Resté, en dépit de l'amitié et de l'estime de Gide, très en marge du groupe et très influencé par Maurras et Barrès, celui-ci tient dans

sa Conque d'Or (n°43, 1er juil. 1912, 5-31) le même langage que Ghéon. Devant Dieu le père du tympan de Moissac, "habillé comme l'empereur de Byzance", ou devant les supplices des damnés aux bas-reliefs du porche, il trouve que "tout cela grimace d'une manière assez pénible"; dans ces "pauvretés" il n'aperçoit que "contorsions et maladresses", "impuissance", gibier d'archéologues. Il n'aime la forme humaine qu' "harmonieuse et complète", comme en Grèce et à la Renaissance, ou faite de "matière spiritualisée", comme avec les statues fines et étirées du XV^{ème} siècle (Id, 5-7). La Sainte Foy de Conques ne sera pour lui qu'une "fruste et rébarbative idole", une "effigie barbare" (Id, 25-6).

29. Id, 1001-1008. - Il est difficile de supposer que, même aidé de Gide (dont l'érudition n'était pas le principal souci), Ghéon ait pu acquérir en quelques jours les connaissances nécessaires à cette étude. Son texte ne comporte qu'une allusion aux lectures qu'il a dû faire, lorsqu'il glisse cette précaution à propos d'Orcagna: "ou clui que lui substituent nos érudits les plus modernes" (I, 767-8).

Ses vues sur Giotto s'inspirent de L'Art médiéval, second volume de l'Histoire de l'art d'Elie Faure (éd. Floury), dont il a rendu compte dans une note publiée peu après son retour de Florence (n°42, 1er juin 1912. Note, 1080-3). Deux remarques sur l'auteur et le livre nous éclairent sur ses propres méthodes de travail: "Laissant à d'autres l'érudition (l'érudition des autres lui suffit) il accepte d'eux la matière", -et: "Des reproductions nombreuses sont là pour preuve et réveiller nos souvenirs". Il déclare avoir surtout apprécié le chapitre sur la "mission de Saint François d'Assise" et la démonstration que Giotto "n'est pas un primitif". Il termine en exprimant cette nostalgie de "l'unité", qui imprègne tant de ses articles en 1912. Il a pu s'entretenir directement de ces questions avec Elie Faure connu du groupe de la N.R.F. à titre d'ami de Charles Louis-Philippe.

La lecture et la fréquentation de Maurice Denis l'ont certainement aidé aussi à prendre conscience de la nature et de l'influence de la sensibilité franciscaine. Il a pu lire aussi L'Histoire artistique des ordres mendiants de Louis Gillet (éd. Laurens), ou au moins l'article que les Thauraud ont consacré à cet ouvrage dans le N.R.F. (n°45, 1er sept. 1912, 462-72: "Le Pathétique des Mendiants"), -explication surtout historique et psychologique du succès des ordres mendiants, mais avec des vues qui correspondent à celles de L'Epreuve de Florence. Les auteurs soulignent par exemple le fait "dans l'art, le grand moyen, sinon la grande invention des mendiants, ce fut le Pathétique"; ils citent une page où Louis Gillet s'interroge sur l'opposition entre le beau et l'expression et réclame pour celle-ci, qui traduit la souffrance, droit de cité artistique. Les mendiants auraient créé mystères et danses macabres, qui auraient à leur tour inspiré les peintres. La Renaissance, rationaliste et critique, aurait mis fin à "l'âge du sentimentalisme, de l'imagination, de la légende", qui aurait laissé des survivances chez Rubens, Murillo ou Rembrandt.

30. Id, 1008-18. 31. Id, 1018-22. 32. Id, 1022-27. 33. III, 47-53.

34.Id,53-6. -Une visite au musée archéologique a suggéré à D... que l'esprit florentin pourrait être un "rejet" de ce génie étrusque dont Gide avait dit deux mots dans une lettre à Ghéon.

35.Id,56-60. 36.Id,60-4.

36^{bis}."Se rappeler qu'un tableau,avant d'être un cheval de bataille,une femme nue ou une quelconque anecdote,est essentiellement une surface plane recouverte de couleurs en un certain ordre assemblées."

37.Id,64-7. 38.Id,77-83. 39.Id,83-7.

40.Ghéon taquine au passage Barrès(il n'ira pas chercher à Pise ou à Florence "ce que M.Barrès appellerait le secret de l'âme toscane"J,766), aussi bien que Maurras(qui pourrait,parmi les portraits historiques de la galerie du Ponte-Vecchio,"saluer nos rois":III,66).Intelligence et talent mis à part,L'Epreuve de Florence se distingue-t-elle beaucoup de la Conque d'Or et ne relèvent-elles pas toutes les deux de la même tradition du XIXème siècle et du même genre littéraire?Cf. note 28:n°43,1er juillet 1912,5 31./Cette vue est nettement corroborée par le Journal d'Alibert: Impressions d'Italie(1913). Voyage avec Gide,Ghéon et Rouart.Ed.D.Moutote, Presses Universitaires de Lyon.1983.N.du rédacteur./ Le paradoxe est qu'Alibert,ami de Gide,se reconnaît fils de Barrès et de Maurras,tant par son style que par sa manière de faire oraison à chaque station de son pèlerinage interdépartemental:Moissac,Albi,Rodez,Conques.Son texte est dédié à Jean Laffon,collaborateur de Barrès pour Gréco.Il refait à Rodez,sur les pas de l'auteur du Voyage de Sparte,"le trajet du funèbre cortège qui s'en allait: jeter à l'eau le cadavre de Fualdès". Son évocation de la fête de l'Assomption à Conques vient en droite ligne du Génie du Christianisme.Il est amusant de constater que dans la réalité cette excursion,datée d'août 1908,ait eu lieu à l'occasion d'un séjour de l'auteur chez Eugène Rouart, en compagnie de Gide et de Ghéon,et que s'aperçoivent dans cette relation des indices de leurs goûts communs.

41.Il est significatif que Ghéon reste attaché au schéma "classique" d'une période de tâtonnements qui précède et prépare une époque de maturité et de maîtrise,elle-même suivie d'une décadence.Mais il le décale par rapport à la courbe traditionnelle au XIXème siècle,puisque pour lui l'âge d'or va de Giotto à Botticelli et la "grande Renaissance"marque le début de la dégénérescence.

Les Décades de Pontigny et la Nouvelle Revue Française

Paul Desjardins, André Gide et Jean Schlumberger

par

Jean-Pierre CAP

Les Gidiens parmi nous s'intéressent plus particulièrement sans doute aux relations entre André Gide et les Décades de Pontigny ainsi qu'au rôle qu'il y a joué. Cependant, comme à Pontigny entre 1906 et 1939, nous sommes chez Paul Desjardins et que c'est lui qui organise les célèbres décades, il est tout naturel de parler d'abord de lui et des circonstances qui l'amènèrent à organiser en 1910 ces "entretiens d'été" ainsi que des raisons qui lui firent confier la préparation des décades littéraires à la Nouvelle Revue Française qu'avec quelques-uns de ses amis Gide avait fondée en 1909.

Je me propose de n'évoquer que les faits les plus importants dans la vie et dans la carrière de Paul Desjardins.¹

*

Né en 1859, Paul Desjardins, dont le père était un éminent universitaire, fit de brillantes études à l'Ecole Normale Supérieure, et agrégé de littérature avant son 22ème anniversaire, commença sa carrière dans l'enseignement en 1881. Bientôt il débuta aussi dans le journalisme littéraire. A l'âge de 25 ans il avait déjà acquis une réputation de brillant essayiste. Cependant, en dépit de son succès, il chercha bientôt sur le plan social un engagement qui pût lui donner plus de satisfaction². Comme bon nombre des intellectuels de sa génération, il se sentait en profond désaccord avec le positivisme et le matérialisme des maîtres à penser de l'époque. D'ailleurs, c'est vers la fin des années 1880 que l'on situe le commencement d'un renversement des tendances intellectuelles en France.

La première prise de position véritable de Desjardins fut donc une répudiation des maîtres à penser positivistes et matérialistes tels que Darwin, Renan, Taine et Zola. C'est dans ce contexte et dans cet esprit qu'en réponse à Edouard Rod qui venait de publier en 1891 "Les idées morales du temps présent", Desjardins fit paraître Le Devoir présent.

Dans ce petit livre, Desjardins analyse d'abord ce qui dans la société française de son temps lui cause les plus vives inquiétudes: les sentiments d'infériorité de la France dû à la défaite de 1870; l'affaiblissement de la natalité (il y eut un déficit démographique en France entre 1890 et 1892); l'alcoolisme; l'affaiblissement de l'autorité; la corruption parlementaire; l'activité des anarchistes; le désir de jouissance et la prolifération des amusements. D'autres contemporains avaient fait ou faisaient des constatations similaires. Mais comme il "avait le sentiment qu'une catastrophe morale allait éclater dans la société française contemporaine si l'on n'y remédiait pas"³, Desjardins eut le courage d'exprimer sa volonté de s'engager, d'agir et même de proposer une liste de tâches à accomplir avec l'aide des hommes de bonne volonté. Que proposait-il ? En bref:

- que ceux qui voudraient s'engager avec lui consentent à s'entretenir et à réfléchir pendant une période d'un ou deux ans;
- de défaire le mal que la littérature avait fait en quarante ans;
- de lutter contre la littérature infâme;
- de dénoncer les livres dangereux moralement;
- d'engager les intellectuels à sortir de leur tour d'ivoire et de prendre contact avec les ouvriers;
- d'accroître les sentiments de bonne volonté, de l'unanimité; (on dirait aujourd'hui d'oeuvrer à la création d'un consensus.)
- de travailler dans le sens de la démocratie libérale contre les effets funestes de l'aumône (ou de l'assistance), du protectionisme, et de toutes les formes du socialisme d'Etat, par amour du risque, de l'énergie,

de la libéralité.

- d'aider l'Etat à fonder l'enseignement public -provisoirement tout au moins;
- de détruire la tyrannie intellectuelle de Paris par la création de grands centres universitaires de province;
- de pousser les ouvriers à entreprendre eux-mêmes de fonder des sociétés de secours et des maisons du peuple -de les faire accéder à la responsabilité.⁴

Je n'ai pu m'empêcher d'énumérer les propositions de Desjardins tant elles répondaient aux besoins du moment. Certaines furent mises en pratique soit par l'Etat soit par des organismes bénévoles, et notamment par les universités populaires. D'autres mériteraient encore de l'être.

Le philosophe Jules Lagneau fut un des premiers à écrire à Desjardins au sujet du Devoir présent: Oui, dit-il, il faut ressusciter partout l'âme, voilà la tâche; depuis longtemps je le crois d'une croyance active... Je voudrais bien vous connaître enfin.⁵

Qu'entendait-il par "âme"? Pour Desjardins en tout cas, avoir une âme, c'est lutter pour que le spirituel l'emporte sur le matériel. "Bientôt une profonde amitié lia les deux hommes. Desjardins reconnut lui-même la profonde influence que Lagneau eut sur sa pensée, sur son engagement et sur son action.

Dans Devoir présent, il était question de la nécessité d'entreprendre "une oeuvre d'évangélisation séculière", de former "un groupement de tous les hommes de bonne volonté pour créer en France un climat moral dont l'urgence lui semblait irrésistible. "D'ailleurs, pour lui "les idées morales sont les forces réellement mises en action."⁶ Il n'était donc pas question pour lui de s'en tenir au plan théorique.

Le premier résultat concret de cet engagement fut la fondation, le 11 janvier 1892, de l'Union pour l'Action morale. Jules Lagneau fut chargé de rédiger la charte et de préciser les principes moraux de la nouvelle société. Son texte intitulé "Simple notes pour un programme d'union et

d'action"⁷ fut publié sans signature dans la Revue Bleue. "Nous créons au grand jour", déclarait Lagneau sans arrière-pensée et sans aucun mystère,, "une union active, un ordre laïque militant du devoir privé et social ,noyau vivant de la future société"⁸. Le petit groupe qui fondait l'Union pour l'action morale ne manquait ni de courage ni de vision. Ils croyaient à la force du petit nombre d'hommes - " à condition qu'ils soient forts et résolus" et qu'ils veuillent agir "avec un sentiment de mesure, d'ordre et de décence"⁹. Lagneau concluait sur l'énoncé des principes suivants:

- "Les laïcs doivent comprendre l'exigence de sainteté et d'union qui leur est demandée pour lutter contre la démoralisation catastrophique;
- il faut accueillir tous les hommes de bonne volonté "sans distinction de croyance pourvu qu'ils soient résolus à l'action contre le mal et qu'ils veuillent réaliser l'unanimité pour une action efficace;
- que l'ironie et la légèreté seront interdites dans les discussions de choses sérieuses ainsi que l'ambition personnelle.¹⁰

Le ton quasi religieux de Desjardins et Lagneau n'exprimait aucune intention de parodier l'église comme certains le pensèrent mais des idées analogues. En tout cas, il n'est pas étonnant qu'une vingtaine d'années plus tard le mouvement situât son action dans une abbaye, -ici même à Pontigny. Longtemps l'action de l'Union pour l'action morale fut essentiellement intellectuelles. Des réunions eurent lieu régulièrement 6, impasse Roussin. L'assistance était souvent peu nombreuse. Les entretiens portaient sur des thèmes moraux et sur les grands problèmes contemporains. Tout était discuté dans la perspective de la régénération des individus et de la nation. Il est intéressant de noter que le but de ces hommes de bonne volonté n'était pas purement humanitaire, mais peut-être avant tout nationaliste car ils étaient préoccupés par le sort de leur patrie qu'ils souffraient de voir humiliée et menacée.

Les principaux sujets débattus étaient les relations entre l'action morale privée telle que celle de l'Union et celle de l'Eglise; les rapports en-

tre patrons et ouvriers; le rapport entre le capital et le travail; l'honneur; déjà l'oecuménisme; très fréquemment l'éducation -surtout celle du peuple; le socialisme et le progrès social; le droit des femmes, en particulier le suffrage des femmes; le mariage; l'esprit laïc; l'origine des religions; l'affaire Loisy; l'alcoolisme; et d'autres encore. Ces sujets, débattus dans le contexte français, donnent une assez bonne idée des préoccupations des membres de l'Union.

L'essentiel des entretiens était publié dans le Bulletin considéré comme important moyen d'action. Dans presque chaque numéro, il y avait une rubrique "Lectures recommandées", car Desjardins croyait à l'influence -souvent néfaste- de la littérature, et il tenait à la combattre en guidant ses lecteurs dans leurs choix de livres. Dès 1894, il publia Delecta qui est une sorte de bibliographie critique des titres utiles à la conduite de la vie. Le volume contient plus de 400 titres. Mais ajoutons tout de suite que le rédacteur du Bulletin, Paul Desjardins lui-même, s'interdisait toute prétention littéraire et que la littérature y tenait assez peu de place. Certes on y discutait des sujets d'esthétique générale et même littéraires, mais toujours dans une perspective sociale et morale. Les comptes rendus de livres y sont rares¹¹ Mais en 1909, on y parle de La Porte étroite.

Voici, lit-on sous la plume de Paul Deherme, un "roman" qui est bien près d'être un chef-d'œuvre, l'auteur, M. André Gide, qui est un écrivain délicat, y a mis tous ses soins. Il ne lui a manqué que de s'appliquer à un sujet moins exceptionnel. Colette Baudoche nous remue dans nos profondeurs; Alissa Bucolin n'intéresse que notre intelligence pour un cas morbide.

André Gide a traité du point de vue protestant le même thème qu'Emile Baumann dans L'Immolée du point de vue catholique.

L'auteur du compte rendu concluait en disant que "La Porte étroite s'ouvre sur le vide" et que Gide aurait voulu montrer "le défaut principal du théologisme: le mysticisme."¹² Inutile de dire qu'il est heureux que Gi-

de ne semble pas avoir eu connaissance de ce texte.

Pourquoi a-t-on parlé dans le Bulletin même en ces termes de La Porte étroite, car André Gide et Paul Desjardins se connaissaient : peu encore ? Certes Gide avait exprimé son admiration pour le Poussin de Desjardins et nous pouvons supposer que celui-ci suivait l'oeuvre de Gide depuis longtemps, car Charles Gide était un membre fondateur de l'Union et un de ses premiers directeurs. De plus Jean Schlumberger, ami de Gide depuis plusieurs années, avait adhéré à l'Union vers 1895. Cependant en 1908 le nom d'André Gide ne figurait pas encore sur la liste des quelque 800 membres de l'Union.¹³ D'ailleurs même plus tard, Gide ne semble pas avoir été un fidèle de l'Union et il ne se rendait rue Visconti qu'à l'occasion du passage de personnalités importantes -surtout étrangères. De plus les relations personnelles entre Gide et Desjardins ne furent pas très suivies et même troublées à un certain moment, comme nous allons le voir. Mais revenons encore quelques instants à Paul Desjardins et à la fondation des Entretiens d'été que tout le monde appelle bientôt les "Décades de Pontigny".

Entre 1896 et 1902, Desjardins se maria et eut quatre enfants. Sur le plan des engagements et des idées, il s'était rangé parmi les Dreyfusards comme la plupart de ses amis. Il avait aussi subi l'influence de Charles Péguy et il avait pris la défense de Loisy condamné par l'Eglise. A cause des affaires Dreyfus et Loisy, le souci de vérité était devenu si préoccupant à ses yeux qu'il fit changer le nom de l'Association qui en 1905 devint l'"Union pour la Vérité".¹⁴ Pour des raisons pratiques son siège se transporta rue Visconti.

En 1906, à la suite de la séparation de l'Eglise et de l'Etat qui entraîna la laïcisation des biens de l'Eglise, Desjardins fit l'acquisition de l'Abbaye de Pontigny. Aux yeux de certains, cette action aurait exigé du courage, d'autant plus que Desjardins n'était pas athée et qu'il ne voulait offenser ni les Catholiques ni l'Eglise. Sans être pratiquant, et même après être devenu agnostique, il se considéra toujours de tradition catholique et

ennemi du matérialisme et de l'athéisme.

En 1908, son fils Jean se noya dans le bief du moulin à Pontigny. Deux ans plus tard et "à cause de ce malheur", Desjardins décida, en accord avec sa femme, "de faire de Pontigny une grande oeuvre." La même année -en 1910- il rédigea une Brochure dans laquelle il explique sa conception des Entretiens d'été. Son but était de créer "un rapprochement international" loin des villes de sorte qu'il soit plus efficace que les Entretiens de l'Union. Ainsi l'on voit comment les Décades de Pontigny sont issues directement des entretiens de l'Union. Dans cette même Brochure, Desjardins décrit les coutumes de la maison et son plan pour les Entretiens de 1910.

Il avait d'abord envisagé cinq décades: une sur la philosophie, une sur la pédagogie, une sur la religion, une sur la société, et une sur le droit international. Il se rendit bientôt compte que son projet était trop ambitieux. En 1912 et 1913, il n'y eut que quatre décades et trois seulement étaient prévues en 1914. On s'en tint également à trois décades de 1922, date de leur reprise, à 1939.

Autant pour des raisons pratiques que par souci et habitude de travailler en groupe et de façon démocratique, si j'ose dire, Desjardins fit choisir ou approuver les sujets de décades par un conseil. Le procédé se précisa et se formalisa assez rapidement. Bientôt aussi, il tint à confier la direction de chaque décade à un directeur. Pour les décades littéraires, Ramon Fernandez et Charlie Du Bos furent les plus brillants. Mais tous, y compris les participants les plus réguliers, tels Roger Martin, ont reconnu que c'est Paul Desjardins qui les rendait particulièrement enrichissantes, tant par ses interventions que par sa présence.

Dans sa communication sur "Pontigny et la N.R.F."¹⁵, Jean Schlumberger a évoqué avec un excès de modestie qui lui, était habituelle, les circonstances dans lesquelles Desjardins invita en 1910 la Nouvelle Revue Française à organiser les décades littéraires. La N.R.F. n'avait publié son "vrai" premier numéro qu'en février 1909. Bien qu'André Gide en fût le

fondateur et l'inspirateur, pendant les trois premières années l'adresse de la revue fut celle de Schlumberger qui en assumait aussi la direction après en avoir écrit l'article de tête ou manifeste.

A bien des égards, l'esprit de "la première N.R.F., c'est-à-dire celle de 1909 à 1914, était destiné à plaire à Desjardins. La direction était collégiale, les notes critiques n'étaient signées que des initiales de leurs auteurs, et, comme l'expliqua Schlumberger, le programme de la jeune équipe "sur plus d'un point coïncidait avec celui que /Desjardins/ envisageait pour Pontigny"-surtout sa "prétention d'assainir les lettres".¹⁶

S'il avait été moins modeste, il aurait pu ajouter que Desjardins le connaissait fort bien depuis une quinzaine d'années et qu'ils étaient amis. Il est probable que l'influence de Desjardins sur Schlumberger s'exerça aussi par son intermédiaire sur la première N.R.F. D'autre part, il est tout aussi possible que Schlumberger ait inspiré à Desjardins l'idée de donner aux entretiens d'été une dimension internationale.¹⁷

Le sujet littéraire de la première décennie fut "la poésie contemporaine." Les membres de la jeune N.R.F. qui participèrent à cette première décennie étaient Jacques Copeau, Marcel Drouin,¹⁸ Henri Ghéon, André Gide et Jean Schlumberger. Leur travail d'organisation se réduisit à la sélection de quelques textes. Comme l'expliquait Schlumberger cinquante ans plus tard :

Nous n'avions rien organisé du tout, confiants dans le plaisir que nous éprouvions à nous retrouver pendant dix jours avec des personnes agréables et à échanger avec elles des propos divers.¹⁹

Les décades de 1911, 1912 et 1913 ne furent guère mieux organisées, comme le reconnut encore Schlumberger :

Il faudra attendre nos cadets, l'ère des grands directeurs de décades comme Fernandez ou Du Bos, pour assister à la laborieuse et minutieuse préparation d'une décade. Reconnaissons qu'en regard d'eux nous étions déplorablement frivoles.²⁰

Les décades de 1914 n'eurent pas lieu à cause de la guerre et les décades ne reprurent qu'en 1922.

La première équipe de la N.R.F. assista fidèlement aux décades. Mais Schlumberger reconnut que Pontigny ne pouvait plaire à tous. Par exemple "les affinités personnelles de Jacques Rivière/.../ne coïncidaient qu'imparfaitement avec celles de l'Abbaye."²¹

Quant à Gide, ajoute-t-il, il a assisté, ou plus exactement: il a fait des apparitions à de nombreux entretiens jusqu'au seuil de la Seconde Guerre. Je crois bien qu'en 1939 il a pris part à l'ultime décade, celle que la mobilisation a dispersée. Il y avait eu un moment de gêne après la publication de Corydon. Desjardins estimait que, par sa présence, l'auteur de ce livre pouvait empêcher certains habitués des décades d'y revenir; mieux valait qu'il s'abstînt d'y paraître. Quelques amis, dont Charles Du Bos, insistèrent de façon pressante pour empêcher une rupture qui risquait d'être définitive, si bien que l'incident se résorba sans qu'il en restât des traces trop visibles. S'être laissé étiqueter "Immoraliste" n'empêcha pas Gide d'être le plus important moraliste de sa génération. Ce qui est vrai, c'est qu'il éprouvait de vives préventions contre ce qu'il appelait la morale en pilules, telle qu'elle est notamment (et d'ailleurs remarquablement) présentée dans le Calendrier manuel auquel Desjardins avait consacré un grand labeur. Mais Gide avait depuis longtemps dépassé l'esthétique de sa jeunesse et il envisageait tout naturellement les problèmes dans la complexité de leurs contrecoups et de leurs conséquences. Cent passages de son Journal le prouvent et ses Souvenirs de la Cour d'Assises, tout comme son Voyage au Congo auraient parfaitement pu fournir des thèmes d'entretiens.²²

Cette explication nuancée est aussi judicieuse. Ce qu'il importe d'y ajouter c'est que Gide contribua beaucoup -peut-être plus que quiconque- au rayonnement national et international des Décades. Nous savons qu'il y fit inviter certaines personnalités des plus illustres tant françaises qu'étrangères. Nombreux aussi furent ceux qui assistèrent aux Décades surtout dans l'espoir d'y rencontrer Gide. Réciproquement, il est certain que sa par-

ticipation aux décades et celles de ses amis contribuèrent également à le faire reconnaître comme écrivain et personnalité de premier plan, sous un jour aussi particulier qu'inattendu pour la plupart.

Entre 1922 et 1939, un très grand nombre de personnalités importantes, surtout dans le domaine des lettres, tant françaises qu'étrangères, fréquentèrent Pontigny ou tinrent à y faire au moins des apparitions.

Bien que les décades de Pontigny soient toujours restées entièrement indépendantes de la N.R.F., elles furent à côté des Editions et du Vieux-Colombier une troisième extension de la Revue. et de son groupe littéraire, surtout jusqu'en 1914. Et si André Gide n'y joua pas un rôle de premier plan, ses amis, et tout particulièrement Jean Schlumberger, jouèrent un tel rôle. En effet celui-ci assista à presque toutes les décades, prit part à la constitution de la Société de l'Abbaye de Pontigny en 1912, accepta d'en être l'administrateur en 1924, devint membre du Conseil d'administration de la Société de Pontigny puis président en 1928. Il épongea même la dette qui compromettait l'existence de Pontigny en 1933, et de nouveau en 1938 fournit "un terrible effort pour rétablir l'équilibre financier dans les comptes de l'Association de Pontigny."²³ Il n'est pas étonnant qu'en 1940 il fût désigné par Desjardins un des sauveteurs de Pontigny. Bien que cette liste des activités de Schlumberger à Pontigny soit incomplète, elle montre que du groupe de la N.R.F., il fut le plus agissant et le plus essentiel à Pontigny. Il fut aussi l'un des collaborateurs les plus importants de Paul Desjardins dont il fit proposer la candidature au Prix Nobel de la Paix.

*

En conclusion on pourrait dire que les Décades de Pontigny furent l'œuvre la plus importante de Paul Desjardins, car elles furent surtout entre les deux guerres pour l'élite intellectuelle française et européenne un lieu de rencontre, de réflexion et d'échange incomparable. Le but initial de régénération morale de la France, quoique jamais oublié, fut très tôt largement dépassé. De même le rôle de la N.R.F., envisagé à l'origine comme devant être

limité à la littérature, devint essentiel dans l'existence même des décades, car le prestige et le rayonnement de Gide et de la N.R.F. devinrent considérables dans toute l'Europe dès le début des années vingt. Le soutien qu'ils apportaient aux décades fut la cause même du dépassement du but initial de Pontigny. Enfin Jean Schlumberger, ami de Gide ainsi que cofondateur et un des piliers de la N.R.F., apporta à Pontigny non seulement son sens remarquable de l'organisation, un soutien financier qui fut critique à plusieurs reprises, mais aussi l'adhésion et le soutien de ses nombreux amis français et étrangers.²⁴ Ainsi les Décades de Pontigny, œuvre de Paul Desjardins, furent aussi celle du grand cercle d'amis qui se forma autour d'André Gide et de la Nouvelle Revue Française.

Notes

1. Mes principales sources de renseignements sur Paul Desjardins ont été l'ouvrage publié par sa fille Anne Heurgon-Desjardins: Paul Desjardins et les Décades de Pontigny Paris, Presses Universitaires de France, 1964) et le Bulletin de l'Union pour l'Action Morale et l'Union pour la Vérité.

Je tiens à remercier Mme. Catherine Peyrou qui m'a autorisé à consulter les papiers de son grand-père, Paul Desjardins, et Mme. Monique Hoffet qui m'a permis de consulter ceux de son père, Jean Schlumberger.

2. Il est intéressant de noter qu'il ait consacré son premier article aux "littératures populaires" qu'il publia dans la Revue Bleue du 26 août 1892. Très tôt Desjardins s'intéressa aussi à Tolstoï dont il subit l'influence.

3. Anne Heurgon-Desjardins, Paul Desjardins, p. 51. 4. Ibid., pp. 60-61.

5. Ibid., pp. 48-49.

6. Ibid., p. 58.

7. Jean Schlumberger fit le compte rendu de cet ouvrage dans la N.R.F. Il l'insérera avec une courte note d'introduction dans ses Oeuvres (7 vol.), Paris, Gallimard, 1958-62. Tome I (1903-1912), pp. 225-7.

8. Anne Heurgon-Desjardins, op. cit., p. 50. 9. Ibid., p. 54, 58. 10. Ibid., p. 69.

11. Depuis la fondation de l'Union pour l'Action morale, ses membres s'intéressaient à l'évolution de la littérature et à son effet sur la société. Un certain André Michel fut chargé d'écrire un essai: "Action sur l'art et la littérature" dans lequel il s'agit du redressement de la notion d'art et des moyens pratiques de répandre cette notion; de la diffusion des chefs-d'œuvre; des devoirs de la critique et de son importance au point de vue moral et social. (Bulletin, N° I, 7 novembre 1892, p. 11.)

Parmi les rares ouvrages littéraires analysés dans le Bulletin, signalons le Tolstoï d'André Suarès et la Jeanne d'Arc de Charles Péguy.

12. Bulletin N° d'octobre 1909, pp.34-47.

13. En 1906, Gide n'était pas membre de l'Union qui comptait déjà parmi ses membres des personnalités aussi importantes que Joseph Bédier, Léon Brunschvicg, Arthur Fontaine, Charles Gide, Daniel Halévy, Gustave Lanson et Gabriel Monod.

En 1908, d'autres personnalités avaient adhéré à l'Union dont: C. Andler, E. Boutroux, M. Drouin, E. Durkheim, E. Leroy-Beaulieu, Levy-Bruhl, A. Loisy, G. Marcel, H. Mounier, M. Painlevé, M. Pottecher, M. Proust, S. Reinach, C. Seignobos, A. Spire et A. Suarès.

Jean Schlumberger avait assisté à quelques réunions de l'Union lorsqu'il était encore collégien et il s'était abonné au Bulletin vers 1896. Mais son amitié avec Paul Desjardins ne commença que vers 1903, quand celui-ci l'invita à venir le voir. C'est alors aussi que commença leur correspondance qui nous permet de mesurer l'apport de Schlumberger à Pontigny.

14. L'histoire des religions, l'exégèse et les sources de la morale furent les thèmes de nombreux entretiens de l'Union pour l'action morale et parmi les plus grandes préoccupations de ses membres. De ce fait, ces sujets occupent une place importante dans le Bulletin de l'Union. Loisy lui-même y fit d'importantes contributions.

15. in A. Heurgon-Desjardins, op.cit., pp.180-168. 16. Ibid., pp.163-164.

17. Par exemple, en 1911, Desjardins recommanda Albert Heumann à Schlumberger qui cherchait un secrétaire pour la N.R.F.

Kurt Singer, qui souleva un débat considérable sur la langue française auquel Gide prit part dans la N.R.F., participa aux décades de Pontigny.

Schlumberger lança dans le Bulletin de l'Union et dans la N.R.F. une enquête sur la paternité qui d'ailleurs suscita aussi peu d'intérêt chez les lecteurs de l'une et de l'autre revue.

Enfin souvent les participants les plus brillants aux décades étaient invités à écrire pour la N.R.F., et de même les collaborateurs de la revue devenaient des participants plus ou moins réguliers des décades.

18. Comme nous l'avons vu, M. Drouin avait adhéré à l'Union dès avant 1906.

19. A. Heurgon-Desjardins, op.cit., p.163. 20. Ibid., p.164. 21. Ibid., p.165.

22. Ibid., pp.166-167. 23. Lettre inédite de P. Desjardins à J. Schlumberger.

24. Dès 1924, Desjardins reconnaissait l'importance de l'apport de Schlumberger à Pontigny et l'en remercia dans une lettre du 26 mars 1924 dont nous citerons un extrait ici: Cher ami, Il n'y a qu'à vous remercier. Pontigny, grâce à vous d'abord, devient plus nettement que devant la chose d'un groupe d'amis qui, en ayant connu l'esprit et l'adoptant, le maintiendront. C'est m'ôter un souci. Veuillez associer à mon remerciement les deux générations dont vous êtes le milieu: votre père et vos enfants. D'ailleurs, je leur accuserai réception et les remercierai moi-même. / Nous désirons, ma femme et moi, que vous acceptiez la part de direction à laquelle votre coopération généreuse vous donne droit. Le Conseil d'Administration de la Société de Pontigny comprendrait donc, si vous ne refusez pas: Arthur Fontaine, Raverat, vous, Maurois, Max Lazard et moi. /.../

PARIS-BERLIN, VIA LUXEMBOURG

Un relais dans les relations franco-allemandes de la NRF:

la maison des Mayrisch.

par

Daniel DUROSAY

En un temps où les frontières ne s'ouvraient qu'aux armées, le Luxembourg, par l'entremise des Mayrisch, pour quelques intellectuels français et allemands fait fonction d'observatoire, en terrain presque neutre: point de passage et centre de communications entre les deux nations, à partir de 1919. Entre le groupe de la N.R.F. et le foyer des Mayrisch des relations plus que littéraires ont pris corps dès la fin de la première guerre mondiale, et se sont prolongées, sous une forme directe, jusqu'à la disparition, en février 1925, de Jacques Rivière, qui fut un des pivots de l'entreprise. Au-delà de ce terme, la participation des hommes de la N.R.F. au projet politique mis en oeuvre par le sidérurgiste luxembourgeois se continue certes par la présence de J. Schlumberger au Comité franco-allemand d'information, mais alors cette adhésion individuelle ne concerne plus ouvertement la revue. Dès le milieu de l'année 1919, ces relations s'organisent autour d'un axe, toujours plus nettement affirmé: la nécessité d'une reprise des relations franco-allemandes, comme condition de la reconstruction européenne, et de la paix. Ce qui fait la particularité de ce courant d'idées, et sa force auprès d'intellectuels, que la guerre a pénétrés de la valeur des pensées concrètes, c'est qu'il appuie progressivement sa justification sur l'expérience économique incarnée par Emile Mayrisch, après 1919 le plus important des maîtres de forges luxembourgeois. La politique d'entente franco-allemande qui se dégage des

pages de la NRF, non sans difficulté ni lenteur, en l'espace de cinq ans, repose, pour l'essentiel, sur trois protagonistes: Gide, Rivière et Schlumberger, qui en assument, successivement, dans des époques différentes, la direction. Que ces trois hommes aient été liés d'amitié avec les Mayrisch, et, de ce fait, en mesure de se regrouper plus facilement autour des idées qu'ils préconisaient, explique pour beaucoup que le rapprochement franco-allemand ait été la seule direction politique que la NRF ait su se trouver, dans ces premières années d'après-guerre. Jusqu'à la renaissance de Pontigny en 1922 seulement, ces efforts multiples ont trouvé leur point de convergence au Luxembourg: à Dudelange jusqu'en 1920, et surtout à Colpach, après cette date.

Avant la guerre déjà, mais dans le domaine culturel, exclusivement, les relations étaient solidement établies avec la personne d'Aline Mayrisch, épouse de l'industriel depuis 1894. Si ces amitiés littéraires n'avaient pas été mises en communication avec les affaires d'Emile Mayrisch, c'est qu'alors rien ne le justifiait. Les initiatives littéraires de Mme Mayrisch, son rôle d'initiatrice à la littérature allemande - en particulier à l'oeuvre de Rilke¹ - étaient tournées vers la France et, spécialement vers la NRF; les affaires de son époux, à la tête de l'A.R.B.E.D., concentration d'entreprises sidérurgiques réalisée sous sa direction en 1911, se développaient, quant à elles, dans le cadre géographiquement opposé du Zollverein, l'union douanière allemande. Or la défaite de l'Allemagne modifiaient du tout au tout ses conditions d'exercice et précipitait le Luxembourg en pleine crise. Elle lui imposait en effet un changement de sphère économique: une nouvelle union douanière devait être cherchée, que Mayrisch, pour des raisons de débouchés, souhaitait voir s'établir avec la France plutôt qu'avec la Belgique.² Tournées, par force, vers la France à partir de 1918, les orientations économiques d'Emile Mayrisch, allaient désormais dans le même sens que les amitiés littéraires de son épouse, et c'est évidemment par l'entremise de cette dernière que la conjonction des milieux a pu prendre consistance.

Avant même que la NRF ait repris sa publication en juin 1919, plusieurs contacts, au niveau des individus, avaient déjà repris place, qui constituent comme un chapitre préliminaire de cette histoire commune, dont une partie -celle qui concerne Gide- est, à ce jour inédite. Dès 1917, et dans un cadre fort secret, où la littérature n'avait guère de part, une rencontre entre E. Mayrisch et Jean Schlumberger, alors attaché au service de renseignements de l'Etat-Major français, avait eu lieu à Neuchâtel. Il s'agissait de recueillir des informations sur l'état de l'industrie allemande. La moisson fut si fructueuse, raconte Schlumberger³, que sitôt après l'armistice, fin décembre 1918⁴, une nouvelle mission lui fut confiée, cette fois à l'Etat-Major de Foch, à Luxembourg. De toute évidence, Mayrisch cherchait le contact avec la France, au moment où celle-ci devenait le partenaire obligé de son action.

Quant à Gide, c'est par un concours de circonstances, lors d'un premier séjour à Luxembourg, du 16 au 30 avril 1919, qu'il put se rendre utile, mais cette fois en sens inverse, en plaidant la cause du Luxembourg à Paris. Mayrisch obtint en effet de lui qu'il écrivit, sur la question alors en suspens du référendum luxembourgeois relatif au futur rattachement économique du pays, deux lettres à ses amis A. Bréal et E. Ja-loux, chefs de service à la Maison de la Propagande, organisme parisien dépendant du Quai d'Orsay, et par conséquent en communication aisée avec P. Berthelot, Directeur des Affaires Politiques, et J. Seydoux, cousin de Schlumberger, Directeur des Affaires économiques au Ministère des Affaires Etrangères -tous deux acteurs de premier plan à la Conférence de la Paix. Dans la première de ces lettres, Gide se faisait l'apologiste du rattachement économique du Grand-Duché à la France- solution on ne peut plus favorable aux négociations industrielles que menait alors Mayrisch avec Schneider pour la reprise en commun des installations allemandes en Lorraine et au Luxembourg, qui devait déboucher en décembre 1919, sur la constitution des sociétés, minière et métallurgique, des Terres rouges- et dans la deuxième lettre, il suggérait la venue

d'un envoyé spécial de la Maison de la Propagande pour couvrir la manifestation populaire de soutien à la solution française prévue à Luxembourg le 27 avril⁵. Contrairement aux espoirs mis en elles, il ne semble pas que ces lettres aient eu un écho officiel à Paris. Malgré leur peu d'efficace, ces démarches donnaient le coup d'envoi d'une collaboration spécifique avec les Mayrisch et créaient, pour la suite, une disposition à l'accueil et à l'écoute, propice au message qu'ils voudraient faire passer.

Côté luxembourgeois, les Mayrisch travaillaient à perfectionner les conditions matérielles de l'accueil, pour les mettre à hauteur de leurs ambitions quasi-diplomatiques. Dès le milieu de 1919, leur maison de Dudelange, sise au coeur du bassin minier, leur paraissait impropre; ils rénovaient et aménageaient, pour lui conférer la noblesse symétrique des demeurs grand-bourgeoise, le château de Colpach, établi plus au nord, dans un cadre rural et forestier propice à la villégiature, à la retraite, et d'un tel charme que la plupart de ses visiteurs ont vanté le génie du lieu. De cette maison, les Mayrisch firent un endroit non seulement de détente et de vacances, mais de rencontres et d'échanges. Pour Gide et pour Rivière, le compte de leurs séjours a été fait par Tony Bourg et Marcel Engel, érudits luxembourgeois: 9 pour le premier, entre 1919 et 1929, dont 7 avant la fin de 1922; 4 pour Rivière, entre février 1921 et novembre 1924⁶. Ce décalage de dates fait comprendre que le second prenne ici le relais du premier, et que l'importance de Rivière ne s'affirme à Colpach que lorsque la présence de Gide se fait plus rare. Quant à Schlumberger, les renseignements ne sont pas aussi précis, mais assurément ses venues furent nombreuses, et certaines en compagnie de Gide. Son rôle s'affirmera surtout après la mort de Rivière, lorsqu'il s'efforcera, mais en s'éloignant de la NRF, de recueillir l'héritage, dans un organisme nouveau, mis sur pied par E. Mayrisch, avec l'aide de P. Viénot: le Comité franco-allemand⁷. Colpach fut notamment le lieu de plusieurs rencontres au sommet, la plus illustre, en littérature et politique, lorsque Gide

y retrouva Rathenau, en septembre 1920. Tandis que dans le domaine culturel, l'autre événement majeur fut la rencontre, en juin 1921, de Gide avec E.R. Curtius, alors professeur de littérature romane à l'Université de Bonn. Ces deux rencontres, symboliques de la double vocation, pratique et spéculative, des époux Mayrisch, conjuguant leurs capacités respectives, ont introduit les deux figures principales, choisies par la NRF pour être ses interlocuteurs en Allemagne dans l'immédiat après-guerre. C'est la genèse et la préparation de ces événements intellectuels que nous voudrions étudier ici. En commençant, il n'est pas inutile, pour caractériser l'esprit du lieu, en même temps que l'urgence et la contrainte de la conjoncture, de noter que dans ces rencontres, la politique précède la littérature.

Quels mobiles poussaient donc les différents protagonistes vers ce but commun d'un rapprochement franco-allemand? Pour E. Mayrisch, c'est trop peu dire qu'il adhère à ce mouvement d'idées; bientôt il l'informe et l'infléchit dans un sens concret, parce qu'il est en parfaite conjonction avec la logique des intérêts économiques qu'il a pour charge de défendre. On a vu qu'il avait, au lendemain de l'armistice, misé sur la France. Or en mai 1920, celle-ci impose au Luxembourg une union douanière avec la Belgique. Le directeur de l'A.R.B.E.D. s'en accommode, mais ne peut s'en satisfaire. Car la sidérurgie luxembourgeoise souffre d'une crise identique à celle de la sidérurgie française: insuffisance des approvisionnements en coke, insuffisance des débouchés, concurrence accrue de la sidérurgie allemande, qui, contrairement aux prévisions françaises de 1918 et 1919, reconstitue dans la Ruhr le potentiel perdu en Lorraine. Comme ces installations modernes font double emploi avec les établissements français et luxembourgeois, ceux-ci ne peuvent tourner à plein, tant s'en faut: par rapport aux chiffres de 1913, la baisse des productions entre 1920 et 1922 atteint souvent 50%. Entre la France et l'Allemagne, une véritable guerre froide économique, selon l'expression de J. Bariéty, prolonge les hostilités et dès la fin de 1921, il apparaît qu'asphyxiant la sidérurgie

française et son appendice luxembourgeois, le vaincu d'hier est en train de gagner la paix. Dans cette situation désastreuse, on comprend que Mayrisch se soit ingénié à rétablir les courants d'échanges avec l'Allemagne, dans des conditions aussi proches que possible de celles qui prévalaient avant la guerre. On n'oubliera pas que, si la constitution en 1919 de la Société des Terres Rouges avait imbriqué l'A.R.B.E.D. dans la sidérurgie française, Mayrisch avait par ailleurs conservé des intérêts en Allemagne: Usine Rothe Erde d'Eschweiler, près d'Aix-la-Chapelle, usine de câbles électriques Felten et Guillaume, à Cologne, sans compter que, par le redécoupage des frontières, son usine de Burbach se trouvait maintenant dans la Sarre⁸. Ainsi, le fonctionnement économique de cette multinationale qu'était l'A.R.B.E.D. entraînait, à tout instant en contradiction avec la situation politique en Europe: à cheval sur plusieurs frontières, l'entreprise requérait la circulation des produits d'un pays à l'autre, mais un tel passage se heurtait aux cloisonnements dictés par les rivalités nationales. Le rapprochement franco-allemand, clef de la situation européenne, se présentait pour l'industriel comme un but constant. Par nécessité, Mayrisch avait vocation pour une entente internationale qu'il mettra sept ans à réaliser, puisque l'Entente Internationale de l'Acier, son chef-d'oeuvre, ne fut conclue qu'en 1926. Pour dégager les moyens d'une telle action, Mayrisch s'efforça de mettre à profit sa position géographique, tout comme son acquis de négociateur en 1918, afin de se présenter en intermédiaire désigné entre les deux nations. Or le jeu que menait Mayrisch, celui de la négociation entre forces industrielles, tendait à se développer de manière autonome par rapport aux appareils politiques, qui le contrarièrent en plusieurs circonstances, notamment France dans la période poincariste, au nom de l'intérêt supérieur de la nation. C'est ici que peut se comprendre l'attention d'un industriel pour les moyens de presse susceptibles de façonner l'opinion à l'idée de négociation, et, par ricochet, d'amener à ses vues un pouvoir politique dont la lenteur et les réticences mettaient un frein au mouvement des ententes

industrielles. Homme d'affaires contraint à la négociation pour survivre, mais sujet d'un trop petit pays, et d'ailleurs sans titre officiel, Mayrisch ne peut user que de moyens latéraux - négociations privées entre industriels, influence sur la presse.

Si l'on passe aux écrivains, constatons, au titre des prédispositions favorables, que tous trois étaient familiers de la langue et de la culture allemandes. Pour Schlumberger, né, après l'annexion, dans la caste bourgeoise des "fabricants" alsaciens, grand, jusqu'à la quinzième année, moment de son émigration en France, dans une atmosphère allemande, cette connaissance est native. La proximité culturelle, et des attaches familiales dans l'industrie, faisaient de lui l'interlocuteur privilégié d'un Mayrisch. Gide, pour sa part, si l'on en croit quelques-unes de ses lettres, n'aurait su que passablement la langue allemande. Assez cependant pour se lancer, en décembre 1909, dans une dissertation comparative sur les mérites respectifs des langues française et allemande, qui lui valut une polémique avec son traducteur Kurt Singer⁹. Mais il en avait certes la connaissance livresque: les oeuvres de Goethe, Schopenhauer, Nietzsche et Rilke constituent, dès longtemps, ses points d'ancrage dans la culture allemande. L'Allemagne l'intéresse comme il s'intéresse aux contraires, parce que sa culture lui paraît complémentaire de la nôtre, et parce que, comme le suggère D. Moutote¹⁰, elle lui propose une forme d'exploration flattant sa pente fondamentale vers l'aventure. Ajoutons, pour notre part, qu'avec ses amis, en cherchant le rapprochement franco-allemand, dans les années du Bloc National, Gide éprouve encore la satisfaction du comportement minoritaire, le sentiment élitiste d'avoir raison avant tout le monde, et surtout par rapport au grand nombre. C'est pour Rivière que le parcours sera le plus difficile; l'Allemagne, visiblement, le prend à contre-cœur, car il reste marqué par sa longue et pénible captivité, dont il rapporte un témoignage, fort étranger à toute idée de réconciliation, L'Allemand, publié presque trop tard, en décembre 1918. Pourtant, dans les années suivantes, l'Allemagne dut être pour Rivière l'occasion d'une reconversion, sincère ou

tactique, on ne sait trop, qui prend l'allure d'un rachat, pour contrebalancer l'effet d'un livre immédiatement contesté dans le cénacle¹¹.

Si maintenant l'on examine la question sous l'angle collectif d'une revue, il importe de signaler que la question des rapports avec l'Allemagne, dans la NRF, allait immédiatement se greffer sur celle, autrement fondamentale à l'époque, de la relation du groupe au politique. Car c'était une des composantes nouvelles et incontournables du moment: la guerre avait contraint de penser l'existence en termes politiques. Et l'on oublie trop souvent que Rivière, dans son texte programmatique de juin 1919, préparé par une correspondance de deux ans avec Schlumberger, qui lui préconisait depuis 1917 une revue plus intellectuelle que littéraire¹², Rivière n'avait pas manqué de réserver la dernière partie de son exposé à la possibilité d'introduire la réflexion politique dans la NRF, vouée jusqu'alors à la pure littérature, mais sous un prudent régime de séparation :

"Nous avons l'ambition de nourrir à la fois, conjointes mais séparées, des opinions littéraires et des croyances politiques parfaitement définies"¹³.

Las ! Cette invite avait surtout révélé les clivages nés de la guerre, à l'intérieur d'une équipe mûrie et changée. En juillet 1919, la crise interne de la revue, sa division à propos de la direction de Rivière, et des principes qu'il formulait, ne faisait que relayer l'antagonisme extérieur, qui opposait depuis peu, Clarté et le parti de l'Intelligence. Dans cette bataille idéologique, la NRF était une place à prendre. Et, jusqu'à la fin de l'année 1919, Rivière dut notamment résister aux offensives d'une droite, personifiée par Ghéon, maintenant rangé sous la bannière du maurassisme, et, avec plus de distance et de modération, par Schlumberger. Or à ce débat politique qui faillit lui coûter son poste de directeur, Rivière put fournir, précisément avec la question du rapprochement franco-allemand, un argument capable de reconstituer l'unité du groupe. Précisée au fil des ans, l'entente avec l'Allemagne devint le commun dénominateur, pièce maîtresse et vérita-

blement la seule, de la direction politique, dont Rivière avait inscrit la promesse dans son texte liminaire de juin 1919.

Dans l'histoire de cette réflexion sur l'Allemagne, entre 1919 et 1925, on distinguera deux phases: la première d'information et d'attente d'une Allemagne nouvelle, où Gide occupe le premier rôle, et dont sa rencontre avec Rathenau, fin 1920, constitue le couronnement manqué. L'année 1921 est une année de transition: Rivière et Gide y alternent, mais d'une manière de plus en plus spécifique: Gide se cantonne aux relations culturelles, et met en avant Curtius, tandis que le discours de Rivière prend un tour politique. A partir de 1922, s'ouvre une période cruciale d'accélération. Côté français le dégel des esprits se précise, mais se heurte au regain des tensions politiques provoquées par les dérobades allemandes dans l'exécution des réparations, qui mènera, l'année suivante, à l'occupation de la Ruhr. Pourtant la volonté de construction et de mise en oeuvre est évidente: dans l'environnement immédiat de la NRF, renouveau des "livres entretiens" de la rue Visconti, avec pour premier débat de fond: "La reprise des relations entre Français et Allemands" (15 janvier-22 février 1922), en présence notamment, pour la littérature, de Gide, Rivière, Martin du Gard, Duhamel et Hamp¹⁴; en août, reprise des Décades de Pontigny -et participation de Curtius, qui bénéficie des multiples faveurs des Mayrisch; prise de contrôle de la Luxemburger Zeitung par E Mayrisch, qui y publie des chroniques régulières de Rivière et de Curtius. Au début de 1923, au plus fort de la crise rhénane, l'initiative passe, de manière plus décidée, à Rivière, épaulé par Schlumberger, lorsque tous deux préconisent, pour sortir de l'impasse d'une politique de force, la solution de sagesse du rapprochement franco-allemand, et c'est alors que l'influence d'E. Mayrisch est la plus clairement perceptible. La mort de Rivière décapite cette entente avec les amis luxembourgeois: Paulhan, qui prend la succession lui est hostile; Schlumberger ne se sent plus de taille à entretenir la flamme, dans la mesure où il est isolé, et préfère changer de théâtre; Gide revient du Congo avec d'autres occupations, et plus urgentes.

Il faut dire aussi que le contexte global ôte enfin à la question allemande ce caractère d'acuité qu'elle avait depuis 1919: la victoire du Cartel des Gauches conduit à la détente de Locarno (octobre 1925) et, pour Mayrisch, à l'Entente Internationale de l'Acier (septembre 1925), qui stabilise les marchés. Autant de facteurs internes et généraux qui font que dans la cercle de la NRF, la question des rapports franco-allemands perd de son intérêt et s'évapore après 1924.

Dans la phase initiale, d'emblée, le numéro de reprise de juin 1919 était indicatif de l'attention privilégiée qu'on entendait porter au pays voisin. Les noms de Gide et d'Alain Desportes, pseudonyme, dès avant la guerre, d'Aline Mayrisch, y voisinaient, et cette association mettait en évidence une communauté de vues. Du premier, ce numéro proposait en effet des "Réflexions sur l'Allemagne"¹⁵ et, de la seconde, parmi les notes critiques, un "Premier regard sur l'Allemagne"¹⁶. Les "Réflexions" de Gide étaient amenées par une lettre ouverte à Jacques Rivière. Insatisfait des jugements trop tranchés de L'Allemand, l'auteur, en guise de retouche, exhumait d'autres carnets du temps de Guerre, d'où se dégageait une démarche pondérée, effectivement mise en oeuvre quelques mois plus tard. La nouvelle culture européenne d'après-guerre serait fondée sur la complémentarité des diverses cultures nationales, et par conséquent ne pourrait se passer de l'Allemagne; l'important était d'empêcher qu'elle y domine, et pour cela, il convenait de la diviser, c'est-à-dire de distinguer et encourager les forces centrifuges qui s'opposaient à la Prusse. Déjà se donnait à lire l'alpha et l'omega de la politique gidienne, qui quelques mois plus tard servirait de base à un accord avec Curtius, savoir que ce mouvement vers l'Europe ne signifierait pas une dénationalisation des cultures respectives, mais au contraire appelait une reconnaissance de leur spécificité.

"Nous avons toujours soutenu que ce n'est pas en se banalisant, mais en s'individualisant, si l'on peut dire, que l'individu sert l'Etat; et de même c'est en se nationalisant qu'une littérature prend place dans l'humanité et signification dans le concert"¹⁷.

Le point de convergence entre de telles réflexions et le "Premier regard sur

l'Allemagne" d'A. Desportes résidait dans un effort d'écoute et d'ouverture. Sans entrer déjà dans aucun examen particulier, la chronique se bornait à signaler l'importance notable de l'élément juif dans la vie intellectuelle d'Outre-Rhin - à cette occasion, pour la première fois dans la NRF, était avancé le nom de Rathenau- et, second trait saillant, l'absence de centre directeur: l'Allemagne d'après guerre était un pays éciaté, autrement dit, morcelable, divisible, comme le désirait Gide, et à reconstruire pour l'esprit français. Un détail toutefois de ce texte inaugural éveille l'attention, car il permet d'apercevoir un projet, une arrière-pensée placée comme en attente:

"Si nos moyens d'investigation, dans un pays et à une époque où les questions économiques ont une influence aussi prédominante, nous ouvraient quelques perspectives sur cette sphère, jusqu'ici en dehors des préoccupations de la Nouvelle Revue Française, nous ne négligerions pas de signaler ce que là aussi nous aurions pu voir ou entendre."¹⁸. Il était donc établi dès juin 1919 et dans la ligne des suggestions de Rivière, que la NRF pourrait s'ouvrir à l'exposé de thèses économiques: l'Allemagne, considérée comme le pays de la surindustrialisation, en serait le prétexte, et Mme Mayerisch, son porte-parole. Emprisons-nous de dire que cette possibilité ne fut pas utilisée directement. La collaboration d'A. Desportes, qui s'annonçait régulière, ne fut en fait que sporadique et limitée dans le temps: en tout cinq articles jusqu'en 1922 - tous de nature littéraire¹⁹ - et rien après. A vrai dire, il n'était plus nécessaire, car, pour cette fonction, d'autre voix avaient pris le relais: pour la littérature Félix Bertaux, bientôt Groethuysen; pour l'économie et le politique: Rivière, et Schlumberger.

Dans la façon dont la NRF a couvert la production allemande d'après-guerre, nous nous bornerons à ce qui présente un lien avec l'activité des Mayrisch. Or, de cet examen, un nom émerge avec relief: celui de Walter Rathenau, auquel, à peu de distance, trois articles copieux sont consacrés: le premier, une récénsion du livre récent de G. Raphaël, est publié par M.

Arnaud, en janvier 1920, mais préparé dès le mois d'août précédent²⁰; les deux autres - à vrai dire les deux chapitres d'une même étude - par F. Bertaux, dans les numéros d'avril et de mai. Quatre mois plus tard, en septembre, la rencontre de Colpach entre Gide et Rathenau, mettait un point d'orgue à ce qui fut à la NRF une année Rathenau. Ce nom, c'est vraisemblablement par les Mayrisch qu'il s'y est introduit, pour des raisons de date et des raisons de fond. On a vu à l'instant que dès juin 1919, il passait sous la plume d'A. Desportes, et l'on n'aura garde d'oublier que Gide, après son séjour d'avril, revint longuement à Dudenlage, du 26 juillet au 17 septembre. Surtout le personnage incarné par Rathenau - représentant de ce pouvoir industriel si puissant dans l'Allemagne de Weimar, où il remplit le vide politique laissé par l'élimination du personnel lié à l'Empire - un tel personnage se plaçait immanquablement dans la ligne de mire d'un Mayrisch. Chez les deux critiques, Rathenau bénéficie du double prestige, si puissant sur l'entre-deux-guerres, de l'homme d'action et du penseur. En tant qu'homme d'action, Rathenau venait d'hériter d'un empire industriel, dont le pivot était déjà la puissante A.E.G., régnant sur les industries fines de l'électricité, en plein essor. En tant qu'organisateur, il avait mis sur pied, au début de la guerre, pour compenser le blocus de l'Allemagne, un Service des matières premières, chargé des approvisionnements, et l'avait dirigé dix mois. C'est surtout après cette expérience suivie d'une semi-retraite, que le penseur s'était affirmé, rédigeant à rythme soutenu, une série d'ouvrages consacrés à la réforme économique, dont la publication avait suscité dans son pays curiosité et même engouement. Dérivée de l'expérience acquise dans l'économie de guerre, cette réforme visait à exploiter, avant que le sens de l'intérêt général ne se perde, une conjoncture favorable à l'intervention de l'Etat, pour accélérer une réforme du capitalisme, serré de près maintenant par la révolution, et obligé de s'amender. Beaucoup de ses suggestions, dont l'audace effrayait le patronat, resteront lettre morte en Allemagne, mais serviront au plan quinquennal soviétique. Dans ce programme,

le chapitre international surtout était propre à retenir l'attention d'E. Mayrisch, qui nous semble y avoir puisé une part de son inspiration, mise en pratique après l'assassinat de l'homme d'Etat. Présenté comme une contribution à la paix, sorte de wilsonisme à l'allemande, ou plutôt de complément économique à l'idée trop exclusivement politique et idéaliste de Wilson, ce plan prévoyait, pour mettre un terme aux concurrences anarchiques d'avant-guerre, une sorte d'association économique mondiale fondée sur des ententes générales pour les matières premières, les financements et les débouchés-idées concrétisées plus tard par l'E.I.A.

Un point commun souligné par les deux études était le rôle dévolu à l'individu dans un système à tendance collectiviste. Dans ce que Michel Arnaud appelait un "saint-simonisme rajeuni"; le rôle dirigeant dévolu aux compétences apaisait les inquiétudes d'une élite effrayée par la montée des masses et du matérialisme-inquiétudes stimulées par la révolution bolchevique, et à propos desquelles, en septembre 1919, Rivière avait publié sa "Décadence de la liberté". Ainsi dans cette double présentation de Rathenau, c'est surtout la possibilité d'une réforme, donc d'une transformation de l'Allemagne qui retient les esprits. La pensée de Rathenau exorcise l'image répulsive d'une Allemagne prussifiée, mécanisée, déshumanisée. Sans doute considère-t-elle l'organisation comme un but inévitable, mais prenant soin d'en équilibrer le principe par la liberté créatrice de l'individu. Allemand rassurant pour l'esprit français, attaché à la différence individuelle, Rathenau l'est aussi par son judaïsme, souligné par les deux critiques, qui le fait sortir de la norme prussienne: à ce titre, il est l'Allemand différent d'une autre Allemagne. A travers la figure de ce partenaire jugé digne d'estime s'élabore le mythe d'une Allemagne non pas encore amie, mais en tout cas porteuse d'avenir: au cynisme d'une Realpolitik de type bismarckien, mise au service de l'intérêt national exclusif, paraît se substituer un esprit idéaliste, universaliste et pragmatique, enclin à moraliser la vie économique et internationale - bref une Allemagne avec supplément d'âme.

L'intérêt porté à Rathenau créait donc les conditions intellectuelles d'une

reprise de contacts, que Gide à la NRF voulut être le premier à mettre en oeuvre. Ce dessein dont l'initiative revenait à lui seul, notons-le, fut alors secondé par les Mayrisch. Concrètement rien ne leur était plus aisé que d'organiser ces contacts: en affaires, E. Mayrisch avait un point de contact avec Rathenau, sur les matériels électriques, par la fabrique de câbles Felten et Guillaume, de Cologne, rachetée par l'A.R.B.E.D. en 1919²¹. Mais c'est surtout politiquement que Mayrisch voyait intérêt à soutenir Rathenau auprès de l'opinion française: même façon d'aborder les problèmes, sous l'angle économique, mêmes vues quant à la nécessaire détente en Europe. Cette ligne politique, Mayrisch, en homme informé, la voyait s'esquisser, en juillet de cette année 1920, lors de la conférence de Spa, à l'occasion de laquelle Rathenau avait effectué une rentrée politique encore modeste, en tant que conseiller et expert²². Contre un Stinnes, partisan de la politique du pire, qui préconisait de résister et d'éluder les réparations, Rathenau avait fait prévaloir son point de vue: se plier aux demandes de charbon de la France, mais pour amorcer la négociation, écartier la menace d'une prise de gage en Rhénanie, qui eût mis à mal l'unité du pays, et obtenir la diminution de la dette allemande. L'entrevue désirée entre l'écrivain et l'homme d'Etat eut lieu dans le cadre nouvellement inauguré de Colpach, les 23 et 24 septembre 1920, c'est-à-dire à une époque où Rathenau était encore en attente d'un destin politique éminent. Or la rencontre fut un fiasco, non pour des raisons d'idées, mais, platement, pour des questions de personnes et de manières: gêne devant l'expansivité indiscreète de l'Allemand, et le mysticisme exubérant de ses propos. Le préjugé antisémite sur l'affairisme juif ajoutait à la perplexité de Gide. Bien plus que dans le Journal²³, c'est dans les confidences à la Petite Dame que la déception s'exprime toute crue:

"Je sors de cette entrevue tout déprimé. Dire que c'est sans doute avec lui qu'en Allemagne on pourrait le mieux s'accrocher ! Eh bien ! on ne s'accroche pas du tout. Au fond, c'est l'ennemi ; il y a une impossibilité intérieure. Certes dans ses livres, il a mis quelques idées qui me

sont le plus chères, mais entre le mystique et l'automate, l'organisateur, je ne sens pas l'homme, cela justement qui serait intéressant. Ces deux éléments sont sans lien. Au fond, je suis déçu. Je le croyais plus extraordinaire. Je ne puis le suivre dans ce mysticisme éperdu, sorte de vague tolstoïsme"²⁴.

Les conséquences de cette déception nous paraissent multiples: net refroidissement de la NRF dans son ensemble à l'égard de l'homme d'Etat allemand; réorientation de Gide sur les problèmes culturels, dont le signe révélateur est l'entrée en scène de Curtius; enfin reconversion de Rivière face à l'Allemagne, sur le terrain politique dégagé par Gide. Sur le premier point, il est en effet frappant de constater qu'au moment où sa carrière entre dans une phase d'accomplissement, la NRF fait le silence sur Rathenau. Pourtant devenu bientôt Ministre des réparations, il s'attache à concrétiser avec son homologue français Loucheur, la politique dite "de réalisation", qui débouche sur les accords prometteurs de Wiesbaden, le 6 octobre 1921, de nature à créer l'apaisement. Son rôle à la Conférence de Gênes, en avril-mai 1922, à la tête du Ministère des Affaires Etrangères, ni même son assassinat, le 24 juin 1922, ne sont ni commentés ni signalés. Ou la mort prématurée de Rathenau prit de court, ou bien l'on restait dans l'expectative, ou bien, par principe, on se gardait de toute intervention proprement politique. Le dialogue de la NRF avec Rathenau se résume donc à une approche de l'intellectuel spéculatif, avant son passage à la politique active, nullement à un soutien. Il existe certes des témoignages de l'intérêt qu'on continue de lui porter, après 1920, mais ils sont privés, disséminés dans les correspondances, et ne s'accompagnent d'aucun encouragement public. L'enterrement (symbolique et prématuré) de Rathenau marque la fin des illusions théoriques sur l'Allemagne.

Au moment où le nom de Rathenau s'éclipse, celui de Curtius apparaît, à peine un mois plus tard, dans la numéro d'octobre 1929²⁵, et sous la plume d'A. Desportes qui fait ainsi, cette fois encore, fonction d'introducteur, par le moyen d'un compte rendu élogieux, mais presque obligé comme on va

voir, de son livre sur Les Pionniers littéraires de la France nouvelle. Le matériau était ancien, procédant d'une série de leçons effectuées à l'Université de Bonn, en 1914, mais avait le mérite de présenter au public allemand Gide, Péguy, Romain Rolland, Suarès et Claudel, tous noms, à l'exception de Rolland, très familiers à la NRF. A vrai dire, Gide, particulièrement satisfait de l'étude à lui consacrée, n'avait pas attendu ce compte rendu pour entrer en relations épistolaires avec l'universitaire allemand: dès le mois d'août, celui-ci avait reçu un exemplaire de La Symphonie pastorale. A la différence de ce qui s'était passé pour Rathenau, la réserve dont fit preuve le nouveau correspondant fut appréciée. "Si un dialogue doit reprendre entre l'esprit allemand et l'esprit français", avait-il écrit, dans sa première lettre à Gide, "ce n'est pas à nous de prononcer le premier mot"²⁶. Né en 1886 à Thann en Alsace, établi maintenant sur les bords du Rhin, à cheval sur les deux cultures, Curtius incarnait dans l'ordre intellectuel, cette Rhénanie sur laquelle la France avait des vues, et dont elle devait se ménager l'opinion et la susceptibilité, si elle voulait jamais conduire le territoire à une indépendance associée à ses intérêts. Rapidement Curtius fait donc l'objet d'attentions spéciales: Gide, par exemple, demande à Gallimard le service gracieux des nouveautés dont le critique pourrait avoir besoin²⁷, et, dans un second temps, celui de la NRF²⁸. De son côté Curtius exploite admirablement ces marques de bienveillance: le désir d'un entretien avec Gide apparaît sous sa plume dès mars 1921, c'est-à-dire au moment où paraît son important article sur les "Problèmes culturels franco-allemands" dans le Neue Merkur. Cet article, après avoir constaté la dérive de l'Allemagne vers l'Est, se proposait de dépasser la fausse alternative posée par le nationalisme ou l'internationalisme, afin de fonder la vie intellectuelle européenne sur la solidarité des civilisations dans leur diversité, sans arrière-pensées hégémoniques-idées très consonantes, et sans doute très volontairement ajustées, à la pensée gidienne. Deux mois après sa demande, l'écrivain français est en mesure d'exaucer le souhait si flatteur de Curtius et de lui transmettre une invitation à

Colpach³⁰. La rencontre a lieu à la mi-juin 1921, c'est-à-dire un an à peine après le début des relations épistolaires. Ici encore les Mayrisch n'ont fait que seconder et accomplir le désir des protagonistes, mais cette fois avec un succès total, dont témoigne une lettre un peu postérieure de Curtius à Gide à Gide du 12 juillet 1921:

"Je crois que les meilleurs esprits des deux nations se retrouveront sur les bases que vous indiquiez et que j'ai moi-aussi en tête (comme mon article du Neue Merkur a pu vous le montrer): un sentiment européen cosmopolite (mais non internationaliste), libre de préventions et non défiguré"³¹.

Le résultat le plus apparent d'une entente immédiatement cordiale fut la publication, en novembre, dans la NRF, d'un article de Gide consacré aux "Rapports intellectuels entre la France et l'Allemagne"³². Fait, pour l'essentiel, de citations empruntées à Thibaudet, et surtout à l'article du Neue Merkur, auquel il voulait donner quelque retentissement en France, ce texte exhortait de nouveau à renouer avec l'Allemagne, et s'appuyait sur les analyses de Curtius pour répudier à son tour l'attitude nationaliste et l'attitude internationaliste, c'est-à-dire qu'il dessinait en fait une troisième voie, qu'on pourrait dire libérale et indépendante: un cosmopolitisme respectueux des personnalités nationales, auquel l'universitaire allemand, on l'a vu, s'était, plusieurs fois au cours de cette année 1921, efforcé de donner forme. Mis en selle par Mme Mayrisch, patronné par Gide, Curtius, à partir de là, poursuit régulièrement son ascension dans le cercle de la NRF, et, du côté de Colpach, on le courtise: en 1922, Mme Mayrisch lui ouvre un compte à la Librairie Gallimard, dans lequel il puisera généreusement³³; la même année, il est solennellement invité à Pontigny pour la reprise des Décades; toujours en 1922, lorsque E. Mayrisch prend le contrôle d'un journal, la Luxemburger Zeitung, Curtius est invité à s'y produire; plusieurs séjours à Colpach retremperont ses liens avec Gide, en juin 1922, et avec Rivière, en mars 1924³⁴; en janvier 1923, dans le numéro d'hommage à Proust de la NRF, et malgré l'opposition politique de la famille, Gide imposa la contribution de son admira-

rateur germanique³⁵. Tous ces faits montrent qu'en la personne de Curtius, la NRF se flattait d'avoir enfin trouvé son interlocuteur allemand. Ce n'était pas seulement son attention à la littérature française contemporaine qui dictait cet intérêt; un langage commun -celui de la compréhension respectueuse des différences- avait été trouvé; à travers Curtius, il devenait possible d'établir une liaison avec la littérature d'Outre-Rhin, en particulier avec des hommes comme Thomas Mann, dont il était l'ami.

Le dernier point sur lequel nous voudrions insister ramène plus précisément à E. Mayrisch, ainsi qu'au rôle de transmission assumé par Rivière à partir de 1921, dans trois articles de la NRF, chacun à un an de distance du précédent, et provoqués chacun par une crise politique majeure dans les relations franco-allemandes. Le premier d'entre eux -les "Notes sur un événement politique" de mai 1921- traite de la Conférence de Londres, qui, de février à mai, s'efforça de fixer le montant des réparations, et se conclut par un coup de force de la France, imposant son chiffre. La nouveauté de ce texte ne réside assurément pas dans les portraits contrastés des tempéraments nationaux -qui font suite aux exercices de psychologie mis en oeuvre dans L'Allemand: esprit de changement et souplesse d'adaptation chez nos voisins, esprit de continuité et crispation chez nous. C'est la conclusion de l'exposé qui témoigne d'une ouverture sur le concret, en suggérant une meilleure compréhension de l'adversaire, et la révision du "vain" traité de Versailles, pour laisser l'Allemagne "reformer ses richesses"³⁶. Dès cette date, l'inflexion du discours vers l'économie apporte dans la NRF un élément nouveau. Or cet article suit de très près le premier et long séjour effectué par Rivière à Colpach, du 15 février au 30 mars 1921, au point qu'on peut établir, sans hésitation, un lien de cause à effet: "Vous parlerez politique avec Emile qui vient du pôle opposé au vôtre", lui avait écrit Mme Mayrisch dans sa lettre d'invitation du 30 janvier³⁷.

Ces discussions, ou, si l'on préfère, ces leçons de politique et d'économie, inclinant, pour les raisons qu'on a vues, vers la détente et la coopération

européennes, eurent l'occasion de se renouveler lors d'un second séjour de Rivière à Colpach, du 7 au 24 janvier 1922. Elles nourrissent encore le second article de Rivière - "Les Dangers d'une politique conséquente", de juillet 1922. Il était né, cet article, de l'échec de la Conférence de Gênes, en avril, prévue pour être la grande conférence économique d'après-guerre, et pour laquelle Mayrisch s'était déplacé en personne. Ce qu'accuse alors Rivière, c'est la victoire artificielle de Poincaré, son manque de créativité, une impuissance à imaginer des solutions nouvelles, de nature à susciter la "communion européenne sans laquelle nous ne pouvons pas vivre"³⁸. Bien que ce texte, voué tout entier à la critique du poincarisme, soit surtout un examen de conscience français, le fil directeur de la coopération économique européenne, déposé par Mayrisch, y reste perceptible, comme le fondement sous-jacent de l'argumentation.

A peu près au même moment, Mayrisch décide de prendre le contrôle d'un modeste quotidien bilingue, la Luxemburger Zeitung, dont il veut faire l'instrument de ses nouvelles ambitions: concrétiser sa médiation, amorcée depuis le début de l'année, entre les sidérurgies française et allemande. L'enjeu est le remplacement des obligations en nature liées aux réparations par des accords commerciaux qui aboutiraient à un retour des capitaux allemands dans la sidérurgie lorraine. La grande affaire de Mayrisch est alors de provoquer une rencontre entre les têtes de file respective des deux industries: Stinnes et Schneider. Il échouera de peu à deux reprises, le 28 septembre et le 17 octobre³⁹. Mais surtout, il se heurtera à l'action politique de Poincaré, hostile à ces accords industriels qu'il juge comme une dégradation de la position française, et décidé à intervenir dans la Ruhr au plus tôt pour les faire avorter. Or en cette fin d'année 1922, Rivière, dont les émoluments à la NRF sont insuffisants pour le faire vivre décemment, se voit offrir une rubrique mensuelle dans la Luxemburger Zeitung. Elle était prévue mixte, tantôt littéraire et tantôt politique. Mais, fait notable, dans sa quasi-totalité, cette série d'articles publiés de novembre 1922 à décembre 1924, est de nature politique - ce qui témoigne d'un intérêt autre qu'alimentaire de l'au-

teur pour son sujet. A eux seuls, ces textes mériteraient une étude particulière. Contentons-nous d'indiquer ici que la plupart répètent inlassablement la critique du poincarisme et appellent à une solution négociée. Pendant les premiers mois de 1923, alors que la résistance passive paraissait signifier l'échec de l'intervention française, ce message était certes celui de Mayrisch. Mais lorsque la situation s'est retournée avec l'abandon par l'Allemagne du mouvement de résistance, Mayrisch, en esprit pragmatique, semble avoir balancé sur les chances d'une Rhénanie indépendante, dont Poincaré eût été le maître d'oeuvre. Son hésitation expliquerait qu'en attente d'un entretien approfondi, il ait demandé à Rivière en novembre 1923⁴⁰, de suspendre momentanément ses attaques contre le Président français.

Avec l'occupation de la Ruhr, Rivière eut affaire à forte partie. Tandis qu'à la Luxemburger Zeitung il dénonçait l'initiative poincariste, à la NRF il laissait à Schlumberger le soin de se prononcer dans le numéro de mars 1923. Sur le fond, ce "Sommeil de l'esprit critique"⁴¹ ne dit pas autre chose que les articles précédents de Rivière: que le traité de Versailles est nocif, et que notre erreur est de conduire une politique abstraite -sous-entendu: qui ne tient pas compte du rapport des forces économiques. Mais l'idée fondamentale est qu'à travers l'épreuve de force, le gouvernement français est obligé de rechercher un accord de paix, et d'établir les bases d'une coopération européenne. Cependant ce message final, Gide, gêné par l'excès des métaphores, ne le voyait pas se dégager avec suffisamment de netteté⁴². Pour remédier à sa déception, Rivière, dans le numéro de mai 1923, mettait les points sur les i, avec un texte dont le titre, à lui seul, était un programme: "Pour une entente économique avec l'Allemagne". Troisième plaidoyer de Rivière pour l'audace politique, ce texte invitait à refaire la paix manquée à Versailles par un "traité industriel, sur quoi seul pourrait être enfin fondé un pacte sincère de non-agression"⁴³, et dont la pièce maîtresse consisterait dans l'échange du fer et du charbon, de part et d'autre du Rhin. Pour E. Mayrisch, rien ne devait être

plus agréable à lire, car telle était exactement la leçon de réalisme économique que lui-même ne cessait de prodiguer à ses hôtes français, chaque fois qu'ils lui rendaient visite. Mais jamais ce message n'avait été proféré d'une manière aussi nue: l'intensité de la crise avait fait tomber réserves et précautions.

D'un survol de cinq années, sur la question des relations franco-allemandes à la NRF, plusieurs conclusions se dégagent: premièrement la position de la revue, à l'égard de l'Allemagne, présente une incontestable homogénéité de point de vue, dans son fond comme dans sa forme. Pour le fond, en prônant la démobilisation des esprits, en exhortant au dialogue, en dénonçant la politique de force, la NRF joua comme élément modérateur de l'opinion française, à une époque où celle-ci restait majoritairement hostile à l'Allemagne. Dans la forme, il s'est agi de dégager une troisième voie, qui ne fût ni le nationalisme, ni l'internationalisme de type soviétique, mais un cosmopolitisme respectueux de la spécificité des différentes cultures nationales. Deuxièmement, pour être continue, cette politique connut des limitations: de fréquence et de contenu. De fréquence, car elle eut un caractère épisodique ou périodique, c'est-à-dire qu'elle ne se manifesta qu'avec rareté, et en période de crise seulement, dans des cas de force majeure. Il est vrai que le caractère insolite de ces interventions, dans une revue qui voulait conserver sa vocation littéraire, était de nature à leur donner plus de relief et plus de poids. Quant aux contenus, ces interventions servirent surtout à exprimer des refus plutôt que des soutiens de nature partisane: refus du poincarisme, mais silence sur Rathenau. Troisièmement, étalée dans le temps, cette position fut évolutive, -du culturel à l'économique- c'est-à-dire que son point d'aboutissement ne révéla que très tardivement son point d'attache, auquel le plaidoyer devait sa cohérence: l'idée d'une coopération économique avec l'Allemagne, qui s'ajustait si bien aux intérêts de l'homme qui l'avait suggérée.

Cette influence est perceptible dès les premiers mois, mais discrète et patiente. Dans le vide des relations franco-allemandes, en cette période de

guerre froide qui prévalut de 1919 à 1924, par leur diplomatie non tant secrète que confidentielle, usant du mécénat et de l'hospitalité, les Mayrisch ont suppléé momentanément au sommeil des institutions. L'influence indirecte mais tangible d'Emile Mayrisch sur la NRF se situe dans une phase encore empirique de son action. La prise de contrôle d'un journal en 1922 marquait une extension de ses visées sur l'opinion -à une échelle pourtant bien moindre que celle d'un Stinnes, magnat de la sidérurgie et de la presse allemande. La fondation du Comité franco-allemand d'information, dans l'été 1925, avec bureaux à Paris, Berlin et Luxembourg, signifiait une structuration beaucoup plus systématique d'une force qui s'érigait désormais en groupe de pression en faveur des Ententes internationales, et se donnait pour but de hâter la conclusion, en quelques mois, de l'E.I.A.. L'influence de Mayrisch sur la NRF, dans une période moins décisive pour l'industriel, a quelque chose de plus dilettante et détendu: travail de fond, mais progrès assez lents. Dans l'histoire de la NRF, le côté de Colpach ne se laisse pas facilement définir: demeure privée, ouverte aux hommes publics, lieu préparatoire, exploratoire, privilégiant les rapports de personne à personne, à un stade plus individuel, moins collégial que Pontigny, dont il est quelquefois l'antichambre, Colpach dut son rayonnement aux échanges qu'il favorisa, par dessus les frontières des nationalités et des discours -culturels, économiques, politiques- cénacle, creuset, conscience d'une Europe bourgeoise des élites .

NOTES:

1. A l'été 1903, premier voyage de Gide avec Mme Mayrisch, en compagnie de Mme Van Rysselberghe, à Weimar, Berlin et Dresde. En 1911, pour introduire sa traduction partielle des Cahiers de Malte Laurids Brigge, Gide demande à son amie luxembourgeoise un article général de présentation de l'oeuvre de Rilke, qu'elle fait paraître sous le pseudonyme de Saint-Hubert, dans la NRF du 1er juillet. 2. Pour l'étude du volet économique, voir: J. Bariéty, Les Relations franco-allemandes après la première guerre mondiale, Pédone, 1977, 797

p., et du même: "Sidérurgie, littérature, politique et journalisme: une famille luxembourgeoise, les Mayrisch, entre l'Allemagne et la France, après la première guerre mondiale", Bulletin de la Société d'Histoire moderne, 1969, n°10, pp.7-12, ainsi que "Industriels allemands et industriels français à l'époque de la République de Weimar", Revue d'Allemagne, avril-juin 1974, t.VI, n°2, pp.1-16. Sur E.Mayrisch: Emile Mayrisch, précurseur de la construction de l'Europe, Lausanne, Centre de Recherches européennes, 1967, 64 p. et J. de Launay, Emile Mayrisch et la politique patronale européenne (1926-1933), Bruxelles, Pierre de Meyere, 1965, 96 p. 3. Voir T.Bourg, "E.Mayrisch et J.Schlumberger", Arbeiterunterstützungs-Verein, Dudelange, Imp.Willems, s;d;/1978/, pp.107-118, et J. Schlumberger, Rencontres, pp.80-81, et Oeuvres complètes, V, p.335.

4. Voir la lettre de Schlumberger à Rivière, du 4 janvier 1919: "Je reviens de Dudelange où j'ai été envoyé en mission et d'où j'ai rapporté des renseignements de tout premier choix. Les intérêts d'ordre général n'ont pas laissé beaucoup de temps à ceux de l'amitié/.../", Corr. Rivière-Schlumberger, Université de Lyon II, p.188. 5. D.Durosay, "Diplomatie gidiennne: au service du Luxembourg en 1919-et des Mayrisch", BAAG, n°66, avril 1985, p.235-252.

6. T.Bourg, "André Gide et Mme Mayrisch", in Colpach, Luxembourg, Imp.Victor Buck, 1978, p.66-100, et M.Engel, "Jacques Rivière au Luxembourg", Ibid., pp.137-175.

7. Sur le Comité franco-allemand, voir F.lhuillier, Dialogues franco-allemands, 1925-1933, Publications de la Faculté des Lettres de Strasbourg, Ophrys, Gap, 1971, 173 p. Organisme de relations publiques, destiné à aplanir les rapports politiques, économiques, journalistiques et intellectuels entre les deux pays, de statut privé, financé (d'ailleurs difficilement) par les milieux industriels français, allemand, et bien entendu luxembourgeois, le Comité franco-allemand fut animé par P.Vienot, plus tard gendre d'E.Mayrisch, opérant à Berlin. Le Comité tenait ses conférences d'organisation à Luxembourg. Il ne survécut que quelques années à la disparition accidentelle de son fondateur en mars 1928.

8. Voir J.Bariéti, "Le sidérurgiste luxembourgeois Emile Mayrisch promoteur de l'Entente Internationale de l'Acier après la première guerre mondiale", in Les Relations franco-luxembourgeoises de Louis XIV à Robert Schuman, Centre de Recherches Relations internationales de l'Université de Metz, Metz, 1978, pp.245-257, en particulier p.258. 9. Voir "La Suisse entre les deux langues", NRF, déc.1909, pp.808-810, et la réplique de K.Singer, "Défense de la langue allemande", NRF, mars 1911, pp.421-431.

10. Le Journal d'André Gide et les problèmes du Moi, p.493 sqq.

11. Voir D.Durosay, "La Direction politique de Jacques Rivière à la Nouvelle Revue Française (1919-1925)", Revue d'Histoire littéraire de la France, mars 1977, pp.227-245. 12. Voir en particulier la lettre de Schlumberger à Rivière du 11 août 1917, Corr. pp.146-149. 13. NRF, juin 1919, p.10, repris dans Nouvelles Etudes, p.291. 14. Voir "Fragments des conversations tenues au siège de l'Union " du 15 janvier au 26 février sur la Reprise des relations entre Français et Allemands", Bulletin de l'Union pour la Vérité, janvier 1925, 128 pp. 15. NRF, juin 1919, pp.35-46, et 121-125. 16. Ibid., pp.157-160.

17. Ibid., pp.45. 18. Ibid., pp.158. 19. Outre le premier mentionné: "La critique d'art allemande", oct.1919, p.804-811; "Les Pionniers littéraires de la France nouvelles" oct.1920, pp.626-635; "Un jeune intellectuel allemand"/Otto

- Braun/, août 1921, pp. 239-250; "Au nom de Goethe", mai 1922, 20. NRF, janvier 1920, pp. 120-124. Quant à la préparation de cet article dès août 1919, voir la lettre de Rivière à Schlumberger du 14 août 1919, Corr., p. 195.
21. Voir J. Bariéty, Les Relations franco-luxembourgeoises..., p. 253.
22. Sur cet aspect de la question, voir Comte H. Kessler, Walther Rathenau, Grasset, 1933, notamment le chapitre X; "La nouvelle politique extérieure. La lutte pour la paix", pp. 221-274. 23. Journal, Pléiade, I, pp. 712-713.
24. Cahiers de la Petite Dame, Gallimard, t. I, p. 49. 25. NRF, oct. 1920, pp. 626-635. 26. Deutsch-französische Gespräche, 1920-1950, Frankfurt, Klostermann, 1980, p. 19. 27. Lettre de Gide du 20.8.1920. Ibid., p. 20. 28. Lettre de Gide du 15.2.1921. Ibid., p. 22. 29. Neue Merkur du 5 mars 1921. Traduction française dans la Revue rhénane, octobre 1921, pp. 845-848.
30. Lettre de Gide du 12.5.1921, Deutsch-französische Gespräche, p. 28.
31. Lettre de Curtius du 12.7.1921, Ibid., p. 30. 32. NRF, nov. 1921, pp. 513-521.
33. au point d'inquiéter Mme Mayrisch, qui demande à Rivière de limiter la dépense à 4000 francs pour l'année 1922 (Lettre de Mme Mayrisch des 15.2.1922 et 7.4.1922, inédites, Archives Alain Rivière). 34. Colpach, p. 157.
35. NRF, janvier 1923, pp. 262-266. 36. NRF, mai 1921, pp. 558-571.
37. Colpach, p. 143.
38. NRF, juillet 1922, p. 10.
39. Voir J. Bariéty, Les Relations franco-allemandes après la première guerre mondiale, p. 170.
40. Lettre de Mme Mayrisch à Rivière du 13. XI. 1923, inédite. Archives A. Rivière.
41. NRF, mars 1923, pp. 469-479.
42. J. Schlumberger, Oeuvres complètes, t. III, p. 10.
43. NRF, mai 1923, p. 730.

au Centre d'Etudes Gidiennes

**LA CORRESPONDANCE GÉNÉRALE D'ANDRÉ GIDE
(1879 – 1951)**

**répertoire, préface, chronologie, index et notices
établis par**

CLAUDE MARTIN

avec le concours de l'Équipe du Greco 130053 du CNRS

**FLORENCE CALLU, JEAN CLAUDE, JACQUES COTNAM, PETER FAWCETT,
CLAUDE FOUCART, ALAIN GOULET, PIERRE MASSON, NICOLE PRÉVOT**

Six fascicules brochés, 29,5 x 20,5 cm, tirés à 100 exemplaires numérotés.

Fascicule I (1879–1900)	39 F
Fascicule II (1901–1910), 67 pp., 1984.	37 F
Fascicule III (1911–1920)	39 F
Fascicule IV (1921–1930), 75 pp., 1984.	37 F
Fascicule V (1931–1940), 78 pp., 1984.	39 F
Fascicule VI (1941–1951)	39 F

*Commandes à adresser au Directeur du Centre d'Études Gidiennes,
3, rue Alexis-Carrel, 69110 Ste-Foy-lès-Lyon,
accompagnées de leur règlement par chèque à l'ordre de l'AAAG
(ou, sur demande, facture établie et jointe à l'envoi)*



MARIA VAN RYSSÉLBERGHE
par
THEO VAN RYSSÉLBERGHE
(voir BAAG n°68,p.112)

MARIA VAN RYSELBERGHE A CABRIS

par

Fred LEYBOLD

En ce temps-là, nous louions chaque été, à Saint-François, une vieille maison provençale accrochée dans les Alpes grassoises, où l'on ne pouvait accéder que par un sentier à peine carrossable. Autour s'étagait un "terrain en planches" aux limites imprécises, à peu près retombé en friche. La vue portait sur la mer, le ciel et les oliviers, à l'infini. Femme et enfants y vivaient nus pendant les deux mois de juillet et août, dans le silence croissant et la splendeur de l'été.

La propriété appartenait à un vieux couple sarde, Vincenzo et Maria, déposé à Grasse par les hasards du reflux, où ils attendaient distraitemment la Miséricordieuse en jouant aux cartes. Non loin de là, Maria Van Rysselberghe vivait encore à La Messuguière, la maison de Mme Mayrisch, sur le territoire de Cabris. Les deux communes sont contiguës, mais séparées par une quasi-falaise vertigineuse, Cabris étant à environ 550 mètres d'altitude, Saint-François à quelque 250. On passe de l'une à l'autre, soit, commodément, par une route longue de quelques kilomètres qui fait d'immenses détours pour s'élever en pente douce, soit par un sentier préhistorique, envahi de ronces, coupé de fondrières, effondré par endroits, déjà pratiquement inutilisable à l'époque, qui grimpe de trois ou quatre cents mètres en quelques hectomètres, c'est-à-dire avec une pente moyenne de quarante-cinq degrés. Ce fut, paraît-il, la seule route des piétons et de l'aumaille de l'antiquité au haut Moyen âge. Puis la carriera se transforma en caraye et ne servit plus qu'aux moutons, deux fois par an. On y a tué le dernier loup "juste avant la Guerre-Quatorze". Entre Saint François et Cabris, elle gravissait encore la falaise dans les années cinquante-six, cinquante-sept, cinquante-huit. J'y fus mené la première fois par mon vieux

compagnon François Simonetti, marcheur au jarret d'acier et au cœur de bronze. La caraye traversait une propriété privée et s'élevait pied à pied le long de la montagne. Chaque arbre servait d'appui. François en connaissait tous les détours, les moindres rochers. Il y avait, dans le recoin d'un terre-plein, une source minuscule qui débitait un filet d'eau gros comme une patte de moineau; mais on ne pouvait en boire que si l'on connaissait la prière préservant des maléfices. La formule étant perdue depuis belle lurette, personne n'en buvait plus; de toute façon, nul ne passait par là; en outre, personne ne connaissait l'existence de la source. François mort, il n'y a plus que moi qui sache. Mais j'ai oublié l'endroit.

Avons-nous, lui et moi, fait connaissance de Maria Van Rysselberghe à Cabris même? Ou plutôt dans une maison amie? Mais dans quelles circonstances? Quels ont pu être nos rapports? Un jour, elle m'a fait visiter La Messuguière. J'ai demandé à voir la chambre qu'avait occupée Gide, mais il y avait quelqu'un qui y faisait la sieste. En Provence, on ne plaisante pas avec l'heure de la sieste. Nous sommes restés dans la bibliothèque. En été, on ne peut pas tenir dans le belvédère. Une autre fois nous avons fait des photos dans le jardin. Je les ai encore. Mais elle n'a pas voulu y figurer. Je ne revois bien que sa taille et ses cheveux. J'ignorais qu'on l'appelait "la Petite Dame". Une autre fois encore, je lui ai apporté la traduction en français d'un récit, non en provençal, mais en patois. Est-ce elle qui l'avait demandé? Négligent et oublieux, je n'ai rien noté. Même pas le récit. Peut-être est-il toujours dans un tiroir, chez sa fille. Elisabeth et Pierre Herbart, je me les rappelle bien. Converser avec Elisabeth était difficile; mais avec Pierre, le verre en main, c'était toujours un vrai plaisir, sauf à la fin.

Finalement, qu'est-ce que tu as à nous raconter sur Maria Van Rysselberghe? A peu près rien; juste quelques mots pour l'évoquer un instant sous le soleil méditerranéen. Adieu, voisine.

Les ancêtres protestants de Gide à Caen
et la Révocation de l'Edit de Nantes

par
Odile JURBERT
Directeur des Services
d'Archives des Vosges

Que de commentaires et d'interprétations n'a pas suscités l'opposition que dresse Gide lui-même entre sa double ascendance, catholique et normande du côté maternel, languedicienne et protestante, du côté paternel¹ ! La critique a montré depuis longtemps l'inexactitude d'une telle affirmation : la plupart des ancêtres normands de Gide sont en effet de confession réformée. Les recherches effectuées récemment² sur l'une des branches originaire de Caen-résumées dans le tableau publié ci-après-en confirment encore le caractère protestant. Les familles concernées : les Le Sage, de Cailron, Hettier, Julien, appartiennent à la bourgeoisie marchande de la ville : si la Révocation de l'Edit de Nantes n'interrompt pas leur ascension sociale (Michel Julien de la Mare s'intègre en effet à la noblesse de robe dans la seconde moitié du XVIII^e siècle), elle ne les frappe pas moins durement dans leurs personnes et dans leurs biens. L'année 1985, qui voit la commémoration du tricentenaire de la Révocation, nous a paru l'occasion idéale de faire le point sur cette question.

L'Edit de Fontainebleau pris par Louis XIV le 15 octobre 1685 révoque les dernières dispositions encore en vigueur de l'Edit de Nantes dont les mesures de restrictions avaient considérablement diminué la portée tout au long du XVII^e siècle. L'Edit ordonne la destruction de tous les temples encore debout, interdit toute assemblée réformée même chez des particuliers, prescrit enfin la confiscation des biens des consistoires, la suppression des écoles protestantes et l'obligation du baptême et du mariage catholiques ; il

prévoit enfin l'expulsion dans les quinze jours des pasteurs qui refuseraient de se convertir tout en interdisant aux "nouveaux catholiques" de quitter le royaume, sous peine de la confiscation de leurs biens, de la condamnation aux galères pour les hommes et de la prison pour les femmes.

L'Edit de Fontainebleau ouvre une période de plus d'un siècle où le protestantisme n'existe plus en théorie en France; pourtant malgré la multiplication des abjurations souvent de pure forme et l'acharnement des autorités à poursuivre les obstinés, les religionnaires conservent dans l'ensemble clandestinement leur foi et entrent parfois même en dissidence ouverte.

Les protestants les plus convaincus au point de refuser d'abjurer et d'entraîner leur famille dans la résistance sont emprisonnés ou enfermés dans des institutions catholiques. C'est vraisemblablement pour une telle attitude-ou peut-être pour une tentative de fuite-qu'Anne Le Sage, veuve d'Etienne de Cairon, est emprisonnée à plus de 78 ans en compagnie de neuf autres protestantes dans le courant de l'année 1686³. Traînées de couvents en prisons, internées cinq mois au donjon du château de Caen, elles sont finalement enfermées dans le grenier de la maison des "Nouvelles Catholiques" en août 1688. C'est de là que-bénéficiant de quelles complicités?-elles adressent au ministre une supplique demandant leur mise en liberté et le retour dans leur famille. Cette démarche semble n'avoir eu aucun effet, puisque Anne Le Sage figure encore en 1693 parmi les prisonnières, à charge pour sa famille d'une pension de cent livres. On ignore tout de son destin ultérieur.

Son passé nous est un peu mieux connu. Fille d'un bourgeois de Saint-Jean de Caen, elle épouse à la fin de 1645 ou au début de 1646, Etienne de Cairon, marchand, de la paroisse de Notre-Dame de Froiderue, de la même ville. Le contrat passé devant notaire le 26 octobre 1645⁴ stipule que la future recevra une dot de 3.000 livres dont 300 livres seront versées en argent et 600 livres en "marchandises" la veille du mariage; les 2100 livres

restant seront constituées en rentes par son frère Jacques. Elle passe avec ses deux fils, Thomas et Michel, le 13 mai 1692, une transaction⁵ où elle abandonne tous ses biens pour s'acquitter des sommes dont elle leur est redevable et au paiement desquelles elle avait été condamnée par plusieurs sentences du baillage et de la vicomté de Caen.

Alors que le temple de Caen est détruit depuis quatre ans, quinze à seize personnes se réunissent clandestinement à deux reprise à la fin de l'année 1689 dans la maison de Jacques Simon pour y prier, lire la Bible et chanter des psaumes⁶. La petite assemblée, composée surtout de femmes, est surprise par les troupes royales et emprisonnée. Une instruction criminelle est aussitôt ouverte contre ces opiniâtres parmi lesquels on compte la femme de Pierre Hettier: ils commencent par nier, puis se ressaisissent et revendiquent leur participation à ces réunions. On ne sait rien du sort qui leur fut réservé; mais le représentant du pouvoir royal, l'intendant Foucault, qui rend compte de l'événement au ministre le 27 février 1690, prône une relative modération: "Il me paroîtroit, Monsieur, qu'il y aurait du danger de laisser cette entreprise impunie, mais aussi la peine de mort sembleroit un peu rude pour une assemblée faite dans une maison particulière et sans port d'armes...; on pourroit, Monsieur, commuer la peine de mort en celle des galères à l'égard des hommes et en celle du bannissement pour les femmes, que l'on pourroit retenir en prison après le jugement pour les empêcher d'abuser de la liberté qui leur seroit donnée".

Mal intégrés à l'Eglise romaine, les nouveaux catholiques sont de fait soupçonnés de sympathies pour l'ennemi anglais, lui aussi "hérétique", dont la flotte patrouille dans la Manche et dont on redoute un débarquement sur la côte normande après la formation de la Ligue d'Augsbourg. C'est vraisemblablement pour couper court à toute tentative de constitution d'une "cinquième colonne" dont l'idée hante les autorités locales, qu'ordre est donné de désarmer les récents convertis de Caen et des environs. Parmi les 400 chefs de famille qui déposent épées et fusils en 1688⁷, on relève Pierre Hettier, de la paroisse de Saint-Pierre de Caen, Jacques Le Sage et Samuel Ju -

lien.sieur de la Mare,de la paroisse de Saint-Etienne de Caen.

Il ne reste donc plus aux protestants les plus intrépides qu'à essayer de fuir le royaume:la proximité de l'océan et l'extension de la façade maritime facilitent l'émigration normande⁸ dont le mouvement s'intensifie en 1685 et 1686.Entreprises non dénuées d'obstacles et de dangers:troupes royales,maréchaussée et marine relayées par des communautés villageoises stimulées par l'appât du gain(une déclaration du 20 août 1685 promet en effet la moitié des biens des fugitifs à leurs dénonciateurs)concourent à verrouiller les côtes.Les arrestations sont donc nombreuses et les peines sévères.C'est ainsi que le 21 septembre 1686,une quarantaine de notables de Caen⁹ sont arrêtés peu avant leur embarquement à Sallenelles,à l'embouchure de l'Orne,par l'intendant et les archers des aides et gabelles¹⁰; on compte parmi eux le sieur Julien de la Mare,dont le sort ultérieur n'a pas encore pu être reconstitué.

Michel Julien,sieur de la Mare,seigneur de Tilly,bourgeois de Caen(il réside grand-rue,paroisse Saint-Jean)maintient à son tour la foi réformée de la famille.Né vers 1684,il épouse vraisemblablement en 1723¹¹ Anne de Cairon,d'une bonne famille marchande de la ville;de cette union naissent au moins deux enfants,une fille,Marie-Anne,née vers 1729,et un garçon, Michel,né en 1732,dans la propriété de campagne de Bourguébus¹².C'est là que meurt,le 29 mai 1737,sa belle-mère,Marie Hettier,veuve de Pierre Hettier;elle est inhumée dans le jardin limitrophe¹³,comme c'est alors la coutume pour les religionnaires,auxquels sont fermés les cimetières catholiques.Michel Julien décède d'ailleurs le lendemain et est lui aussi enterré dans le jardin Georget¹⁴.

La mort de Michel Julien,quelque douloureuse qu'elle soit pour ses proches va entraîner de surcroît la dislocation de la famille.Renouant avec le projet de 1686,Anne de Cairon songe vraisemblablement à émigrer en Angleterre avec ses enfants;mais elle est dénoncée à l'intendant le 5 juin par l'abbé Graindorge,chanoine du Saint-Sépulcre de Caen,qui demande en conséquence que lui soit remis le garçon,âgé de 4 ans,dont il est le plus pro-

che parent, et que la petite fille, âgée de 8 ans, soit placée aux Nouvelles Catholiques. L'intendant qui rend compte de l'affaire au ministre, appuie la requête: "Je ne vois rien, Monsieur, que de très louable dans les vues du sieur de Graindorge. Je crois même qu'encore bien que la mère n'eût pas le dessein de faire passer ses enfants en Angleterre, il conviendrait de les lui ôter pour les faire élever dans les principes de la vraie religion que cette mère, faisant profession de la religion prétendue réformée, ne leur donnera certainement point.." Ordre est finalement donné d'interner Marie-Anne Julien, aux frais de la mère¹⁵.

Une telle pratique n'est pas nouvelle. Interdits par l'article 18 de l'Edit de Nantes, les enlèvements d'enfants placés ensuite dans des couvents ou des maisons catholiques, reprennent dans les années 1660. Soucieux de ramener les jeunes générations au culte dominant, le Conseil du Roi autorise en 1664 les garçons de 14 ans et les filles de 12 ans à se convertir au catholicisme malgré leurs parents: cet âge est ramené à 7 ans en 1682; une déclaration du 24 octobre 1665 précise même que les parents seront tenus de verser à ces institutions le montant de la pension de leurs enfants. L'édit de Fontainebleau entraîne la généralisation de cette pratique dans les familles dont on suspecte la conversion; un arrêt du Conseil de janvier 1686 ordonne même que tous les enfants de 5 à 16 ans seront élevés dans la religion catholique et que "pour cela on les ôtera de chez leurs pères et mères huguenots pour les mettre chez leur plus proche parent catholique".

Rien d'étonnant dès lors que Michel Julien, arraché dans son enfance à sa famille, ait professé le catholicisme; "les fils seront du moins catholiques, si les pères sont hypocrites", avait déclaré Madame de Maintenon. Abandonnant le commerce, il s'oriente vers une carrière administrative: il obtient à 21 ans ses lettres de provision à la charge de trésorier de France au bureau des finances¹⁶; le jeune conseiller du Roi achète le 31 janvier 1754 à messire Jacques-Charles Tardif la charge de président trésorier de France au bureau des finances de la généralité de Caen¹⁷. Il se préoccupe vraisemblablement d'arrondir le patrimoine foncier de la famille, comme en témoignent les rôles

d'imposition qui nous sont parvenus: outre des biens à Caen¹⁸ et à Bourguébus¹⁹, il détient des terres dans les paroisses rurales des environs, à Anguerny²⁰, à Billy²¹, aux Buissons²², à Tilly-la-Campagne²³ et dans l'élection de Vire²⁴. Il épouse vraisemblablement en 1759 à Caen, Marie-Jeanne-Françoise-Elisabeth Dubisson, fille de Jacques -Pierre Dubisson, échevin et ancien juge prieur consul, et de Jeanne Dureux, d'une vieille famille catholique²⁵; le couple ne semble pas avoir eu d'enfants ou les avoir perdus jeunes. Catholique sincère, Michel Julien lègue par testament²⁶ 1000F. au séminaire de Bayeux et diverses sommes aux pauvres de diverses paroisses où il détient des biens. Il meurt le 27 avril 1819 dans sa maison de Caen au 123 de la rue Saint-Jean²⁷.

C'est dans la même maison qu'était décédée le 9 novembre 1771, sa mère, Anne de Cairon, à l'âge de 74 ans; demeurée protestante, elle est enterrée comme son mari dans la propriété de Bourguébus²⁸. Sans doute a-t-elle réussi à transmettre ses convictions religieuses à sa fille Marie-Anne, plus âgée que son frère au moment de son enlèvement. Ce qui est sûr en tout cas, c'est que cette dernière épouse Pierre Dufou, manufacturier à Rouen; ce descendant d'une famille huguenote originaire de Bolbec, réputé pour sa générosité envers ses coréligionnaires, contribue à l'achat d'un cimetière pour les protestants de la ville, avant sa mort en 1778²⁹. C'est de ce couple que descend André Gide.

Pour lacunaires qu'elles soient, ces quelques indications biographiques sur les ancêtres caennais de Gide sont néanmoins représentatives de l'histoire des protestants aux XVII^e et XVIII^e siècles, essayant de résister dans la mesure de leurs moyens aux persécutions dont ils sont victimes et réussissant à maintenir leur identité. Les recherches sont difficiles du fait de la destruction en 1944 des registres paroissiaux réformés de Caen pour le XVIII^e siècle; on pourrait sans doute les approfondir en recourant entre autres sources aux minutes notariales, au fonds de l'intendance et aux dossiers de famille de la sous-série 2 E aux Archives du Calvados ainsi qu'à la série TT des Archives nationales.

TABLEAU GENEALOGIQUE

Nicolas de Cairon : Gillette Lamy mort avant 1645	Jean Le Sage : Denise Le Vaillant mort avant 1645 bourgeois de Saint-Jean de Caen
Etienne de Cairon mort avant 1690 bourgeois de N-D. de Froidevue	Anne Le Sage née vers 1612 morte après 1693
Thomas de Cairon	Jacques Le Sage
Michel Julien né vers 1626 mort 30.5.1737 bourgeois de S.-J. de Caen	Michel de Cairon mort avant 1730 bourgeois S.-J. de Caen
Pierre Dufour	Marie-Jeanne Dubisson
Marie-Anne Dufou née 16.1.1752 morte 28.2.1816	Michel Julien né 1732 mort 27.3.1819 Caen
octobre 1781	morte après 1819 sans postérité
28.1.1778	
Charles-Marin Rondeaux né 1753 Rouen mort 1820 Louviers	

ANDRE GIDE

Notes:-1."Si j'avais pu, je me serais fait naître en Bretagne/.../; et même ce désir je l'héritai, je pense, avec le sang catholique et normand de la famille de ma mère, le sang languedocien protestant de mon père." André Gide, La Normandie et le Bas-Languedoc. Prétextes, /1903/, 1919, p.71. Je remercie M. Goulet d'avoir bien voulu me fournir ces références.-2.A la demande de Mme Anne-Marie Drouin, en vue de compléter son arbre généalogique. -3.N. Weiss, A Caen, cinq ans après la Révocation. Lettres et interrogatoires de prisonniers pour cause de protestantisme, "Bulletin de la Société d'Histoire du Protestantisme français", t.XLII, 1893, pp.63-76. -4.Arch.dép.Calvados. 1 B 981, f.60. -5.Arch.dép.Calvados, 2 E 119 (de Cairen). -6.N.Weiss, art.cit. -7.Arch.mun.Caen, BB 65. -8. 25000 personnes environ, 40% de la population réformée, soit une proportion de fugitifs supérieure à la moyenne française. Voir sur ce point Les Huguenots, 1985, p.144 (Catalogue de l'exposition organisée par la Direction des Archives de France) et J. Queniat, La Révocation de l'Edit de Nantes. Protestants et Catholiques français de 1598 à 1685, 1985, p.126. -9.18 seulement selon le compte rendu du curé de Saint-Gabriel, à 20 km de là. Arch.comm.Saint-Gabriel, GG 2. -10.A.Galland, Essai sur l'histoire du protestantisme à Caen et en Basse-Normandie (1598-1791), Paris, p.226. -11. Un contrat de mariage est passé sous seing privé le 15 juillet 1723. Arch.dép. Calvados, C 9870. -12.D'après son acte de décès le 27.3.1819 (Arch.dép.Calvados, 4 E 332). Il est malheureusement impossible de le vérifier, les registres paroissiaux de Bourguébus ayant été détruits en 1944 et ceux du greffe ne remontant qu'à 1735. On peut s'étonner que l'inventaire sommaire de la série E supplément qui recense les événements notables ne mentionne aucun baptême Julien à Bourguébus; il est possible que les enfants aient été baptisés à Caen. Michel Julien peut néanmoins présenter un acte de baptême en date du 14.9.1732 (Arch.dép.Calvados, 4 C 76 f°227v), preuve que malgré leurs convictions ses parents ont été contraints de se soumettre à l'obligation du baptême catholique. -13.Arch.dép.Calvados, C 1578. -14.Ibid. -15.A.Galland, op. cit., p.307 et Arch.dép.Calvados, C 1640. -16.Arch.dép.Calvados, 4 76 f°227v. -17.Acte mentionné dans l'inventaire après décès du 31.5.1819. Arch.dép.Calvados, 8 E 5766. -18.Paroisse N.-D.Arch.dép.Calvados, C 5514 (1749 à 1752). -19.Ibid., C 4930 (1741 à 1742), C 5501 (1751 à 1790) et C 3245 (1774 à 1785). -20.Ibid., C 4901 (1736) et 5473 (1751 à 1791). -21.Ibid., C 4923 (1741 à 1742), C 5495 (1751 à 1790) et C 3239 (1782 à 1788). -22.Ibid., C 4938 (1736) et C 5510 (1751 à 1788). -23.Ibid., C 5127 (1744 à 1750) et C 5706 (1751 à 1792). -24.Ibid., C 5917 et C 5919 (1773 à 1775). -25. Un contrat de mariage sous seing privé est passé le 8.1.1759; acte déposé le 2.7.1819 chez Me Durant, notaire à Caen (Arch.dép.Calvados, 8 E 5767). -26. Acte déposé chez Me Durant le 1.5.1819 (Arch.dép.Calvados, 8 E 5766). -27.Arch.dép.Calvados, 4 E 332. -28.Arch.dép.Calvados, C 1584. -29.Généalogie fournie par Mme.Drouin.

A L'OCCASION DU CENTENAIRE DE CHARLES DULLIN

par

Jean CLAUDE

De nombreuses manifestations ont célébré au cours de l'année écoulée le Centenaire de Charles Dullin, aussi bien à Paris qu'à Yenne ou Chambéry, dans sa Savoie natale, ou encore à Avignon ou au Havre. Le nom de Dullin apparaît peu dans le Journal ou la Correspondance de Gide. Pourtant il est arrivé que leurs chemins se soient croisés, qu'un élan d'amitié les ait portés l'un vers l'autre, fugitif certes mais signe d'une estime réciproque dont nous souhaitons apporter quelques témoignages.

Il est à peu près certain que Gide et Dullin se sont vraiment connus au théâtre des Arts en 1911¹, à l'occasion des représentations de l'adaptation théâtrale des Frères Karamazov de Dostoïevsky par Jacques Copeau et Jean Croué, créée le 6 avril 1911. A la suite de la défection d'Armand Bour, retenu au théâtre de la Porte Saint-Martin pour la création d'une pièce d'Henri Bataille: L'Enfant de l'amour, Dullin avait été choisi pour le rôle de Smerdiakov, le valet épileptique et assassin, le fils illégitime cynique et libertin. Il en fit une création remarquable, saluée unanimement par la presse, et ce fut le point de départ d'une fructueuse amitié entre lui et Copeau, deux hommes de théâtre qui vivront ensemble l'aventure du Vieux Colombier jusqu'à la rupture en février 1919².

Gide apportait alors son soutien à Copeau dans ce qui était pour le futur fondateur du Vieux Colombier sa première grande expérience théâtrale. Il a assisté aux répétitions, il est retourné voir le spectacle à plusieurs reprises, s'attardant chaque fois à bavarder avec les acteurs. C'est ainsi qu'il a pu lier connaissance avec Dullin.

Aussi n'a-t-il pas lieu de s'étonner que, le 2 août 1911, alors qu'il se repose en Savoie, Dullin ait eu le désir d'écrire à Gide: une lettre spontanée, naïve dans le meilleur sens du terme, d'où se dégage l'authentique admi-

ration que l'acteur porte à l'écrivain et qu'il exprime sans fard, se livrant lui-même dans une confidence aussi inattendue pour son destinataire qu'émouvante³.

2 août 1911

Cher Monsieur,

Je voulais vous écrire il y a déjà longtemps après une première lecture de L'Immoraliste. J'ai craint que mon enthousiasme tout frais et tout naïf ne vous fût importun. Je me suis contenté de relire et relire ce que j'avais lu, afin de fatiguer si possible mon admiration et de n'avoir plus qu'à vous écrire: "Cher Monsieur, je vous remercie... J'ai été vivement...". Je ne suis arrivé qu'à me rapprocher davantage de vous et maintenant il serait inutile et de bien vaine dispute de vous dissimuler ma grande ferveur. Je suis parti à la campagne avec 2 petits vol. de Lucrèce, Montaigne et les Nourritures terrestres. Je redoute pour la campagne les livres nouveaux. Ils ont q. q. fois choqué ou détraqué mon amour tout simple et tout brut de la Terre. Lucrèce ne fait qu'exalter cet amour. Montaigne est le conseiller exquis de toutes les minutes de la vie... Quant aux Nourritures terrestres, je les associe maintenant à ce petit bagage qui constitue le plus certain de ma fortune. Ce sont trois bons amis à mon chevet -trois amis qui ne me feront pas défaut tant que je vivrai. Je suis heureux, cher Monsieur, que vous aimiez aussi passionnément la Terre. Je bondis lorsque j'entends certains intellectuels du genre bourgeois ou de la tribut/sic/ des artistes, parler du culte de la nature. Un de nos montagnards imaginerait moins bêtement le parc de Versailles ou les Tuileries. Tous ces gens ont pourtant les organes communs à notre espèce. Ils crient quand un insecte les a piqués. Même qu'ils n'osent pas s'aventurer dans les broussailles par crainte des vipères! Ils sentent le chaud, le froid. Ils prennent mille précautions pour "se garantir". Le soleil a pour eux les mêmes ardeurs et les mêmes caresses que pour le lézard qui en jouit voluptueusement. J'admets qu'ils ne naissent pas avec l'instinct d'un marin ou d'un paysan: qu'ils ne puissent pas soupçonner qu'ils vivent

d'intelligence avec les éléments et qu'il y a dans ce rapprochement plus de volupté que le corps ne peut en supporter et la vie d'un homme en user. Mais ils tressaillent à certains attouchements! Ils paraissent entendre! et voir!... Ils ont même des propriétés narcotiques qui leur sont particulières. Et ces éternels somnambules passent 50 ou 60 ans à rouler (Ils ont pour la plupart des autos) sans se rendre compte que la Terre est une chose admirable et que l'homme n'a qu'à jouir de sa vie⁴. Oui... un âne entendrait plutôt ce discours. J'attends Copeau, vers le 5⁵. Je voudrais bien être guéri... car je suis malade. J'ai une crise de rhumatisme qui s'éternise. J'espère que vous passez de bonnes vacances et que j'aurai le grand plaisir de vous voir q.q. fois cet hiver⁶.

Je suis revenu dans mon pays natal, sur l'autre versant de la montagne où je suis né⁷ - pour ne pas trop remuer de vieux souvenirs. Les vieux souvenirs sont toujours malsains. Ils ont croupi trop longtemps dans notre âme. Ils sentent l'eau de Lourdes et rarement le vieux Cognac. Néanmoins j'aime ce pays que n'a pas encore trop déformé la civilisation.

Je serais heureux d'avoir de vos nouvelles. Je vous serre très affectueusement la main et vous remercie de toutes les joies que j'ai ressenties à vous lire. En grande admiration et sympathie.

Charles Dullin

Hôtel de la Dent du Chat
par Le Bourget-du-Lac (Savoie)

Nous n'avons malheureusement pas la réponse de Gide mais nous savons que Gide a répondu. "Je porte au petit Dullin votre lettre", écrit Copeau à Gide le 7 août 1911. Nul doute qu'il ait rempli scrupuleusement son rôle de messenger. On connaît toutefois la réaction de Gide, un Gide amusé et, même s'il est loin des Nourritures terrestres qu'il n'a cependant pas reniées, flatté. N'écrit-il pas de Cuverville à Copeau le 4 août 1911:

"Le petit père Ghéon parle de venir nous rejoindre le 8 ou le 9; il trouverait ici Ruijters, Drouin, Schlumberger; mais sans doute vous avec Dulin/sic/ diriez-vous d'encore plus impérissables choses. Com-

bien je m'amuse de vous imaginer ensemble. Il ne peut supposer l'es-
pèce d'événement qu'a été pour moi sa lettre et tout le plaisir, par-
tant: tout le bien qu'elle m'a fait. Tout de même vous le lui direz un
peu."

Et d'ajouter, à propos des difficultés qu'il a de travailler:

"Et précisément cette lettre de Dullin/sic/ est tombée à pic sur
une crampe de cerveau qui durait depuis plus de 8 jours. Depuis il
a eu du bon, puis du pire."⁸

Dans les années qui suivent, Gide aura tout le loisir de suivre la car-
rière de Charles Dullin, soit de loin, comme par exemple pour les lec-
tures de Claudel que l'acteur donne avec Marie Kaïff et Edouard Max en
avril 1912, auxquelles il n'assiste pas parce qu'il séjourne en Italie mais
à la préparation desquelles il s'est directement intéressé, soit de très
près, au théâtre des Arts pour Le Pain de Ghéon, et surtout au théâtre
du Vieux Colombier dont Dullin va devenir l'un des principaux acteurs.
Il se trouve que les créations marquantes de Dullin correspondent aux
spectacles qui ont le plus intéressé Gide: Harpagon dans un Avare dont
il écrira à Copeau que c'est "de l'excellent", Louis Laine dans L'Echange
et le double rôle du Père Alexandre et du Père Leleu dans la farce de
R. Martin du Gard qui l'avait "épaté": Le Testament du Père Leleu⁹.

On voit également dans ces années-là Dullin apparaître dans le Jour-
nal de Gide: il apporte des nouvelles d'Espagne, la déclaration de guerre
l'a surpris à Séville où il séjournait avec Caryatis, celle qui deviendra
Elise Jouhandeau¹⁰.

C'est aussi Dullin acteur que Gide prend pour exemple lorsqu'il veut
opposer deux esthétiques, "l'art de la scène" et "l'art de la lecture"¹¹.

"Je dirai même que, plus excellent est l'acteur, et plus mal il lira,
ou que je me méfiera beaucoup d'un acteur qui lirait trop bien.
Voici Dullin qui lit un récit extrait des Souvenirs de la Maison des
Morts; on voit la férocité du mari; on entend les gémissements de la
femme battue... mais il oublie, fait oublier, que celui qui fait ce récit

n'est qu'une brute parfaitement inconsciente du pathétique de cette scène qu'il raconte, et que le tragique vient de ceci précisément qu'il ignore, lui, que ce qu'il raconte est tragique; il devrait aller à contre-sens de son récit; et c'est lui d'abord qu'il importe que l'on ne perde pas de vue. L'auditeur sera d'autant plus ému que lui-même le sera moins..."

Ce n'est pas la conception que Gide se fait de l'acteur idéal. Le jeu physique, qu'il reprochera plus tard à Jean-Louis Barrault quand celui-ci interprétera la traduction d'Hamlet, le jeu extériorisé, l'acteur possédé par son personnage, ce qu'il n'admettra pas chez Antonin Artaud, un autre élève de Dullin, rien de cela ne satisfait Gide. Encore ne s'est-il pas rendu compte que chez Dullin le travail de l'acteur est plus complexe, Dullin qui, à propos du Paradoxe sur le Comédien, s'exprime ainsi:

"La sensibilité de l'acteur est nécessaire, mais commandée par "l'état second" de l'acteur, elle doit être contrôlée par l'intelligence du comédien"¹².

Ce contrôle, Dullin savait l'exercer sur les rôles qu'il incarnait, au théâtre du moins car, pour cet exercice difficile qu'est la lecture et qui intéressait beaucoup Gide, la perspective est obligatoirement différente.

Gide s'est assez peu exprimé sur les spectacles qu'a montés Dullin. "La sauce ultra-moderne", "cuisinée" par Cocteau pour l'Antigone de Sophocle l'a plus irrité que séduit¹³. En revanche, l'adaptation que Jules Romains et Stefan Zweig ont tiré du Volpone de Ben Jonson l'a enchanté et, quoi qu'il en dise dans son Journal, il a certainement vu Dullin dans ce rôle fétiche¹⁴. On s'aperçoit aussi que Gide envoie à Dullin certaines de ses oeuvres; ainsi L'Ecole des Femmes. Nous le savons par la lettre de remerciement que Dullin adresse à Gide, une lettre qui situe bien leurs rapports¹⁵:

18 mai /1929/

Cher ami

Je suis très touché que vous ayez pensé à moi et que vous m'ayez

envoyé L'Ecole des femmes . Je vis très loin de vous et très près en même temps comme les gens qui vous admirent et aiment profondément tout ce que vous faites. Merci et croyez à mes sentiments bien dévoués.

Charles Dullin

Nous savons aussi qu'à la suite de la défection de Jouvet qui avait pourtant déjà mis en répétitions Robert ou l'Intérêt général, Gide, à la recherche d'un autre metteur en scène qui s'intéresse à ce curieux drame sur lequel il avait tant peiné, le soumet à Dullin au début de l'année 1937. La réponse est négative: Dullin a son programme pour un temps assez long. En réalité, on comprend qu'il n'ait pas souhaité s'encombrer de cette pièce difficilement jouable et à coup sûr éloignée de ses préoccupations.

Un dernier témoignage concernant les relations de Gide et de Dullin se situe à la fin de la carrière de l'homme de théâtre, deux ans avant sa mort. En 1940, Dullin avait été appelé à prendre la direction du théâtre Sarah-Bernhardt rebaptisé sur l'injonction de l'occupant théâtre de la Cité. En 1947, la ville de Paris, avec laquelle il est sous contrat pour l'exploitation de la scène, se rend compte d'un très fort endettement. Elle s'apprête à le congédier, non pas brutalement mais en cherchant à obtenir de lui sa démission. C'est alors que Combat, à l'instigation de son rédacteur en chef Claude Bourdet, lance une campagne en faveur de Dullin: "Paris chasse Dullin", titre du premier article signé Jacques Lemarchand. Gide est l'un des premiers à s'associer à cette défense, précédant les témoignages et les signatures de Roger Martin du Gard, François Mauriac, Jules Romains, Jean-Paul Sartre, Georges Duhamel, Jean Paulhan et Charles Vildrac du côté des écrivains, et, du côté des gens de théâtre, Louis Jouvet, Gaston Baty, Ludmilla Pitoëff, Madame Dussane, Jean-Jacques Gautier, Pierre Brisson, Pierre-Aimé Touchard et le R.P. Bruckberger. C'est Gide qui a entraîné l'adhésion de Martin du Gard, pour tant peu enclin aux manifestes publics¹⁶.

Le texte de Gide paraît dans le numéro de Combat du 22 mai 1947¹⁷:

Il y a quantité de gens, le grand nombre, pour reconnaître et dénoncer des ressorts mesquins ou vils aux agissements des hommes, prétendre que rien ne se fait sur terre que d'égoïsment profitable. Ce sont les mêmes qui, comme pour motiver mieux cette dégradante opinion, empêchent de leur mieux tout effort noble et désintéressé de réussir. Je crains bien que le cas de Dullin ne nous en offre un nouvel exemple. De quoi s'attrister beaucoup, et de tout cœur.

P.S. J'avais écrit ces quelques lignes en insuffisante connaissance des faits, désireux simplement d'apporter à Charles Dullin un témoignage nouveau de ma haute estime et de ma vieille amitié. Mais à présent, mieux renseigné, ce n'est plus seulement ma tristesse, mais mon indignation que je tiens à cœur d'exprimer.

"Haute estime", "vieille amitié", Gide n'a guère eu à forcer la note. Si nous ne disposons que de peu de témoignages, chacun rend pourtant un son authentique. Il est des amitiés où l'on peut se contenter de suivre l'autre à distance, avec sympathie: la relation Gide-Dullin nous paraît être de celles-là.

NOTES:

1. Gide avait-il auparavant repéré l'acteur Dullin ? Il avait eu l'occasion de le voir jouer à plusieurs reprises, dès 1906 à l'Odéon, le rôle de Cinna dans le Jules César de Shakespeare et sans doute dans d'autres spectacles, puis en 1909 au théâtre des Arts, notamment dans L'Eventail de Lady Windermere d'Oscar Wilde, enfin dans le spectacle qui inaugurait la direction de Jacques Rouché à ce même théâtre des Arts et qui précédait les Karamazov: Le Carnaval des enfants de Saint-Georges de Bouhélier.
2. Voir Jacques Copeau, Registre III, Les Registres du Vieux Colombier, I. Paris, Gallimard, 1979, et Registre IV, Les Registres du Vieux Colombier, II, America. Paris, Gallimard, 1984.
3. Lettre inédite, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, Gamma 491-1. Nous exprimons notre gratitude à Monsieur E.-M. Desportes de Linières, Président-Fondateur de l'Association Charles Dullin, pour nous avoir accordé l'autorisation de reproduire les deux lettres de Dullin à Gide.

conservées à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet.

4. Intéressant à retenir cet éloge de la sensation. Dullin en fera plus tard la base d'exercices d'improvisation nécessaires à la formation de l'acteur. Voir: Charles Dullin, Souvenirs et notes de travail d'un acteur. Paris, Odette Lieutier, 1946. Nouvelle édition (à laquelle nous nous référons), Paris, Librairie théâtrale, 1985, pp. 110 et suivantes.
5. Jacques et Agnès Copeau séjournent en Savoie à partir du 9 août 1911. Ils retrouvent Dullin à Chambéry et s'installent avec lui à La Dent du Chat.
6. Gide et Dullin se reverront, notamment pour les représentations au Théâtre des Arts du Pain de Ghéon et la reprise des Frères Karamazov.
7. Dullin est né au Châtelard, près de Yenne en Savoie, dans un vieux Château qu'il décrit dans Souvenirs et notes de travail d'un acteur. Voir aussi: Pauline Teillon et Charles Charras, Charles Dullin ou les Ensorcelés du Châtelard. Paris, Editeur Michel Brient, 1955.
8. A paraître prochainement dans Les Cahiers André Gide.
9. Voir aussi: André Gide-Roger Martin du Gard, Correspondance 1913-1934, Paris, Gallimard, 1968, pp. 651-2, le récit de la séance de lecture de cette pièce au Vieux Colombier, à laquelle assistent Gide et Dullin.
10. Gide, Journal 1889-1939, Bibliothèque de la Pléiade, p. 461 et 464.
11. Ibid., p. 710.
12. Résumé par Monique Surel-Tupin, Charles Dullin, Louvain: Cahiers théâtre, Louvain, 1985, le chapitre consacré à "L'acteur", p. 199.
Il serait intéressant de confronter le jugement de Gide qui porte sur une lecture de Dostoïevsky avec les deux textes que Dullin a consacrés à son travail d'acteur pour le rôle de Smerdiakov dans Souvenirs et notes de travail d'un acteur, nouvelle édition, pp. 40-4, et dans Ce sont les dieux qu'il nous faut, édition établie et annotée par Charles Charras, préface d'Armand Salacrou. Paris, Gallimard, Coll. Pratique du théâtre, 1969, pp. 9-26.
13. Journal 1889-1939, p. 754. C'est à cette occasion que Gide a ce bel aphorisme que l'on trouve également dans sa correspondance avec Cocteau: "La patine est la récompense des chefs-d'oeuvre."
14. Ibid., p. 911.
15. Lettre inédite, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, Gamma 491-2.
L'achevé d'imprimer de L'Ecole des Femmes est du 16 avril 1929; Dullin remercie le 18 mai: Gide n'a pas tardé à lui envoyer son récit.
16. André Gide-Roger Martin du Gard, Correspondance 1935-1951. Paris, Gallimard, 1968, p. 369. La lettre de Gide est du 22 mai.
17. Ce texte n'a jamais été repris. Nous le reproduisons avec la bienveillante autorisation de Madame Catherine Gide.

COLLOQUES

par Daniel MOUTOTE

FORMES ET FONCTIONS DE L'INTERTEXTUALITE DANS LA LITTERATURE FRANCAISE DU XXème SIECLE. Colloque organisé à l'Université de Duisburg par les Professeurs Dr. Raimund THEIS et Dr. Hans T. SIEPE, 26-28.IX.1985

Ce très savant colloque organisé en République Fédérale d'Allemagne a excellemment montré la valeur opératoire de la notion d'intertextualité dans l'analyse de l'oeuvre littéraire moderne. Il a aussi, et pour cause, placé au coeur de la modernité l'oeuvre d'André Gide, aux côtés de la Littérature populaire, du Surréalisme et du Nouveau Roman. On se souviendra sans doute que l'intertextualité, une des méthodes d'analyse les plus récentes, pose que l'oeuvre littéraire naît d'une autre oeuvre littéraire, et que la littérature est un jeu de textes qui en anime l'écriture en profondeur.

M. ARRIVÉ, dans La notion d'intertextualité, rappelle d'abord que M. Bakhtine et F. de Saussure, le "dialogisme" du premier, les anagrammes et études sur la légende germanique du second, sont les bases de départ pour toute étude de l'intertextualité. La pratique textuelle décrite par Saussure met en scène un texte double, dont l'élément souterrain est articulé mais non soumis à la linéarité. La conception de Saussure a varié. Il conçoit d'abord qu'il n'y a pas de texte sans avant-texte. Puis, dans ses études sur les légendes germaniques, il pose que la légende vient de l'histoire, mais s'en écarte pour donner naissance au symbole. D'où le caractère provisoire de l'intertextualité, qui disparaît quand le lien du texte avec l'histoire disparaît.

La première partie: ROMAN POPULAIRE, compte trois communications:

R. GUISE: Intertextualité et niveau culturel du public;

H.-J. NEUSCHAFER: La parodie dans le roman populaire;

H.T. SIEPE: Aspects de l'intertextualité chez Gaston Leroux.

Une très remarquable exposition était organisée et présentée par R. GUISE sur LA LITTERATURE POPULAIRE.

La partie consacrée au SURREALISME est écourtée par l'absence du regretté Claude ABASTADO, qui devait traiter de La parole sans gouvernement:

intertextualité ou vases communicants, dont nous avons depuis appris le décès et dont nous saluons la mémoire. On entend deux communications: F.F.J.DRIJKONINGEN:Intertextualité et automatisme:"Poisson soluble"; S.HOUPPERMANS:Raymond Roussel et Intertextualité.

Puis, dans la salle de Musique de Chambre de l'Université, accompagnée au piano par Mme. Alberte BRUN, Madame Hedi THEIS-IWERSSEN (soprano), dans le cadre de: QUATRE VARIATIONS SUR LE THEME DU MASQUE, données en Interlude, interprète des mélodies de Fauré sur Verlaine: Clair de lune (op.46,2); En sourdine (op.58,2); La lune blanche (op.61,3); de Debussy sur Verlaine: Mandoline; Fantoches (Fêtes galantes I,3); Colloque sentimental (Fêtes galantes II,3) ("Watteau")

de Duparc sur Baudelaire (Wagner): L'invitation au voyage; La vie antérieure.

Enfin, tandis que nous avons sous les yeux la reproduction du masque mortuaire de Gide, nous entendons la voix du vieux Maître parler du Foyer franco-belge, du Voyage au Congo et du Voyage en U.R.S.S., au cours de l'Entretien avec Jean Amrouche.

La troisième partie du colloque est consacrée à l'oeuvre de GIDE, qui se prête idéalement bien aux divers jeux des voix et des masques dans l'existence littéraire.

Narcisse au travail dans l'oeuvre d'André Gide, par Alain Goulet, déchiffre en Narcisse la vérité d'un mythe originel: l'ineffable secret du Paradis perdu. Dans Le Traité du Narcisse, Gide fait table rase du décor antique pour interroger un nom. L'absolu qu'il atteint vient de la Genèse, des Eddas, Platon et Héraclite. Adam-Narcisse, brisant l'harmonie originelle, manifeste l'échec des religions; C'est au poète, dont Narcisse est l'archétype, qu'il revient de révéler le paradis en se faisant prophète et en échappant à l'étreinte mortelle de soi. Puis sont éclairés les conflits et la transformation du mythe des Cahiers d'André Walter à Perséphone. On passe au narcissisme cosmique des Nourritures, puis aux critiques du narcissisme des personnages confrontés à leur mi-

lieu: narrateur de Paludes, Jérôme, Fleurissoire, Armand Vedel. Ainsi se manifeste l'aspect mortel de Narcisse. Le mythe se marginalise, mais l'égotiste, se purgeant par cette image, se mire désormais dans les autres. Dès lors c'est de l'auteur que tout émane: Narcisse est devenu démiurge.

Pierre MASSON: Production-reproduction. L'intertextualité comme principe créateur.

On note quatre justifications de l'intertextualité dans l'oeuvre de Gide: élevé dans le culte de l'écriture sainte et profane, Gide a très tôt envisagé son oeuvre comme un tout devant lui, réplique du dialogue qu'il entretient avec lui-même; il considère la création littéraire comme sujet-même de l'oeuvre; au coeur de cette oeuvre, il se fait le biographe et l'analyste des scènes fondamentales qui déterminent le sens de l'existence. - D'où deux types principaux de relations intertextuelles: la citation, autorité sous laquelle s'abrite sa pensée, et l'allusion, cas particulier de l'autocitation. De l'un à l'autre, le rapport de l'auteur au monde est remis en cause, Gide passant au chuchotement de ses propres fantasmes. L'intertextualité survole cette création et le cheminement intellectuel et moral de l'auteur. La citation, surtout de la Bible, surabondante dans Les Cahiers d'André Walter, et jusqu'à La Symphonie pastorale, accuse une crise de remise en question des mythes. Cette parodie d'intertextualité traduit la nostalgie d'un intertexte authentique. Gide prend conscience qu'à travers son oeuvre, il ne peut atteindre que l'oeuvre, faisant place nette pour un deuxième intertexte. - L'allusion, ou intertextualité intime, ouvre à une nouvelle pratique textuelle. Le rôle essentiel à la recherche de lui-même y est joué par le père, le grand absent vers lequel Si le grain ne meurt... nous ramène. Cette vérité s'exprime derrière un déguisement. L'allusion est la ruse de ce comportement ludique qui ouvre au domaine prestigieux du père: les arbres coupés dans le parc de Ménalque, le parc dévasté d'Isabelle. Cette récurrence fait dialoguer l'oeuvre avec elle-même, des Nourritures terrestres à Si le grain ne meurt... Dès Le Retour de l'Enfant Prodi-

gue, l'allusion a un aspect positif. En ressuscitant le Moi, l'allusion révèle le pouvoir du rêve et les mots se font poèmes.

Daniel MOUTOTE: Intertextualité et Journal dans l'oeuvre d'André Gide. Après avoir montré dans Journal et culture, puis Journal et motivation intime, deux formes fondamentales d'intertextualité en jeu dans l'oeuvre de Gide, on tente de préciser la constitution de cette intertextualité stylistique dans l'écriture du Journal, avant de l'expliquer par la réflexion et la création littéraire du jeune Gide. S'il est vrai, comme l'avance J. Kristeva dans Semiotikè, que l'intertextualité a son origine dans le "dialogisme" et le style "carnavalisé" mis en évidence chez Dostoïevsky par Bakhtine dans La Poétique de Dostoïevsky, paru en 1929 (1963) et traduit en 1970, il est non moins vrai que ces notions esthétiques ont été clairement conçues par Gide dès 1894 (L. à Marcel Drouin, du 10 mai, sur l'"état de dialogue", publiée dans Autour des "Nourritures terrestres", par Y. Davet. Gallimard, 1948, pp. 65-8) et pratiquées dans l'écriture "carnavalesque" des soties (de 1894 à 1914). Gide a d'ailleurs nettement manifesté sa parenté esthétique avec le grand romancier russe dans son célèbre Dostoïevsky (Plon, 1923). Tant il est vrai aussi que nul n'est prophète en son pays !

Raimund THEIS: A la recherche de l'identité (perdue?) : Butor-Gide.

La recherche part du fait que les quatre romans publiés par Butor entre 1954 et 1960 (Passage de Milan, L'Emploi du Temps, La Modification, Degrés) trahissent d'intéressantes ressemblances avec l'oeuvre narrative de Gide. Thématique, espace narratif (dans lequel cette thématique est mise en scène), technique de présentation elle-même. Cette dernière est comprise chez Butor comme technique du miroir, et a été mise en rapport (Dällenbach) avec la "mise en abyme" de Gide. Les deux procédures intègrent l'intertexte au texte.

Une analyse plus précise de cette intertextualité portant sur ses formes et ses fonctions constate cependant des différences essentielles entre les romans de Butor et les textes narratifs de Gide, et par

là aussi entre André Gide(en tant qu'auteur) et Michel Butor(en tant qu'écrivain de romans).Pour tenter d'indiquer ces différences,on est conduit-du moins ici-par le problème de l'"Intertextualité" à poser des questions qui la dépassent et qui relèvent de la théorie de la connaissance,de la sociologie,de l'histoire culturelle,etc.(auxquelles Gide et Butor s'intéressent de façons différentes et même avec des centres d'intérêt différents).La question se pose de savoir quel intérêt porte consciemment les deux auteurs vers l'intertextualité.

La recherche a recours à diverses grilles,proposées entre autres par Gérard Genette(surtout dans Palimpseste) et en partie éprouvées par l'auteur de la présente communication sur d'autres objets au cours de séminaires.La recherche débouche sur le projet d'un pastiche métatextuel et sur des questions à Butor,l'auteur,qui n'écrit(plus?) de romans, et auquel entre autres est consacrée la dernière partie de ce colloque.

LE NOUVEAU ROMAN enfin comporte les quatre intéressantes communications suivantes:

Friedrich WOLFZETTEL:L'intertextualité du "Génie du lieu" de Butor.

Jean-Claude VAREILLE:Michel Butor ou l'intertextualité généralisée.

Dietmar FRICKE:Mythes et pseudo-mythes chez Robbe-Grillet.

Raymond GAY-CROZIER:De l'intertexte au métatexte:"Les Géorgiques" de Claude Simon.

Hans T.SIEPE clôt alors le Colloque par une intervention aussi spirituelle qu'amicale.

*

ANDRE GIDE ET L'ANGLETERRE

Colloque organisé à Londres, conjointement à l'INSTITUT FRANCAIS DU ROYAUME -UNI et BIRKBECK COLLEGE, par nos amis Eric MARTY et Patrick POLLARD respectivement professeurs dans chacun de ces établissements, les 22, 23 et 24 novembre 1985.

Il existe sans doute des affinités secrètes entre Gide et l'Angleterre, expliquant le caractère concret et sans complexes de ce très brillant et

très amical Colloque de Londres, suivi tant à l'Institut qu'à Birkbeck College par un public nombreux, attentif et avide de poser des questions sur Gide, son oeuvre et les applications des recherches gidiennes à la vie de tous les jours. Un programme assez souple nous a conduits sans contraintes des LECTURES ANGLAISES DE GIDE, à GIDE ET LA TRADUCTION, puis aux AMITIES ANGLAISES. La dernière séance a été consacrée au problème de l'HOMOSEXUALITE.

Jacques COTNAM nous a magistralement fait connaître les PREMIERES LECTURES ANGLAISES DE GIDE. Dès 1885, un article de Paul Bourget sur la littérature anglaise. L'hamletisme des années 1885-1886, nouveau mal du siècle, marquera plus tard le personnage d'André Walter. Gide assiste en 1889 à la représentation avec Mounet-Sully dans le rôle d'Hamlet. D'après les programmes de l'Ecole Alsacienne, Gide semble avoir dans sa jeunesse étudié l'allemand, mais avoir été initié à l'anglais avant fin 1887: on lui lit des romans de Walter Scott à Cuverville. En 1887, Amiel l'amène à Walter Pater. Son amitié avec François de Witt s'exalte à la lecture de la correspondance de Montalembert et Cornudet: le premier exhorte le second à étudier la littérature anglaise. Dès 1888, P. Louis oriente vers Byron son ami Gide, qui achète les quatre volumes des oeuvres. Dans les cinq volumes de Saint-Marc Girardin, que Gide lit avec sa mère, il est question également de littérature anglaise. M. Dietz, le professeur de l'Ecole Alsacienne, aime la littérature anglaise, et recommande à ses élèves Shakespeare et Byron. Les Cahiers d'André Walter mentionnent Le Roi Lear, Richard III, puis Le Corsaire de Byron, Child Harold. Gide s'entretient de Byron avec Pierre Louis. Byron incarne l'idée de l'artiste rebelle, comme le suggère Taine.

Christopher BETTINSON: Gidé, "La Porte étroite" et Swinburne.

Swinburne est un des pères spirituels de la littérature fin de siècle en France. Dans La Porte étroite, Jérôme lit avec Alissa Le triomphe du temps, qui met en scène, sur un ton passionné, deux âmes qui ne se reverront plus. Swinburne évoque l'image des amoureux qui auraient pu s'unir en Dieu. Il ne peut supporter la perte de sa maîtresse, comme Jérôme promet de faire fi du Ciel s'il n'y retrouve Alissa. Il cherche un refuge dans la débauche, alors que Jérôme dans le chapitre VIII transforme l'érotisme en élévations religieuses qui rapprochent ceux que la vie a séparés. Swinburne au contraire veut réunir les amants dans la mort, sous terre, et chante l'amour d'outre-tombe (voir Laus Veneris, qu'aime l'entourage de Gide vers 1890). Il lance un défi aux valeurs morales, dont Alissa et Jérôme sont les victimes. Il appartient à la littérature contestataire du protestantisme étroit (Ibsen, Nietzsche, Björnson). La référence de Gide à l'époque est certaine (Swinburne est fêté à Paris), aux études de Taine. Gabriel Mouret donne une traduction en 1891. Une étude sur Le triomphe du temps paraît dans la Revue de Métaphysique. Swinburne est admiré par R. de Gourmont, P. Louÿs (La Conque publie une traduction de Laus Veneris par Vielé-Griffin). Il est peu souvent nommé chez

Gide. Pour sa mort en avril 1909, Gide demande à Vielé-Griffin un Swinburne pour la NRF. Le biographe de Swinburne, Edmund Gosse, accrédite la légende d'un Swinburne évincé par sa jeune cousine; il aurait pu renseigner Gide au banquet Gosse de 1904. Ces parallélismes mettent en évidence l'écart entre les deux histoires: contre le romantisme de Jérôme, se dresse la sensualité magnifique de Swinburne, héritée des Rubayat, de Keats et de Shelley.

Peter FAWCETT: Gide et Stevenson. Cette communication est dédiée au souvenir de Kevin O'Neill.

Gide a lu et relu Stevenson. Cette lecture s'apparente aux recherches sur le roman d'aventure. D'abord L'Ile au Trésor, parue en feuilleton dans Le Temps en 1895; il en est fait mention en 1896 dans les notes inédites De me ipse; éloge en est fait dans la lettre à E. Rouart du 8 avril 1896. L'aventure des deux jeunes désœuvrés sur le trottoir de Leicester et chez le marchand de tabac évoque la situation du début du Prométhée mal enchaîné. Le Docteur Jekyll, proie du côté maléfique de sa nature n'est pas étranger à L'Immoraliste, non plus que Hyde tentant d'arracher un cocher de son siège. Gide aime Les Nouvelles, Mille et une Nuits, mais juge le livre trop distant: voyeur, non viveur. La structure décousue et le ton désinvolte n'est pas sans rapport avec la sottise gidienne. Saint Yves a influencé le caractère de Lafcadio par sa gratuité et l'innocence de ses sentiments. Le Mort vivant présente un héros qui s'enivre comme Protos et doute de son identité comme Defouqueblize. The merry Men montre les changements de point de vue qu'on retrouve dans Les Faux-Monnayeurs. Les sottises ne seraient pas ce qu'elles sont sans la lecture, et à haute voix, des livres de Stevenson. Le grand roman sera un château bâti au confluent de Dostoïevsky et de Stevenson.

Alain GOULET: L'Angleterre dans l'oeuvre de fiction.

Gide est venu tard à l'anglais, mais manifeste alors une véritable boulimie de lectures anglaises. Il a besoin du roman anglais pour stimuler son projet de roman d'aventure. Il lit Robinson Crusoë, Tom Jones, Gulliver. Il découvre la viande crue dont il a besoin pour Les Caves. Jusqu'à La Porte étroite, pas de citations anglaises. Shakespeare est présent des Cahiers d'André Walter à Ainsi soit il: il est avec Aristophane et Rabelais un des mâles qui stimulent son côté viril. Carlyle introduit aux auteurs scandinaves. O. Wilde a influé sur Ménalque, et coloré la ferveur des Nourritures terrestres. Jusqu'à L'Immoraliste, les lectures anglaises sont le fait de Madeleine plutôt que de Gide. Peu d'anglais dans L'Immoraliste (Marceline lit un roman anglais à El Djem); en revanche, dans La Porte étroite, on note Miss Ashburton, la lecture de Keats par Alissa, de Swinburne relu sous la hêtraie (prémonitoire et ironique). Dans les Caves, l'anglais est lié à l'aventure: le nom de Lafcadio renvoie à celui de l'aventurier Lafcadio Hearn; "lord Fabian" est l'initiateur à la vie sauvage. Moll Flanders, Lord Jim, Le Grillon du Foyer (pour L'Aveugle). Mais ce sont Les Faux-Monnayeurs qui manifestent le mieux l'influence anglaise: la révolte la plus neuve est le féminisme de Sarah Vedel, qui va chez Miss Aberdeen (de même qu'Elisabeth Van Rysselberghe a passé les vacances en Ecosse en 1918), et part en Angleterre quand elle se brouille avec Rachel.

L'Angleterre est pour Gide la patrie d'un féminisme militant. Elle est un refuge pour Edouard quand il veut s'éloigner d'Olivier. L'influence de l'Angleterre est marquée sur Geneviève et même sur Le Treizième Arbre.

Edmund SMYTH: Gide and Hogg, nous est présenté à Birkbeck College. Une des dernières ruses du Diable sans doute! Car cette présentation en anglais lui confère, du moins pour les cervelles françaises, une non-existence des plus topiques.

Stuart BARR: Gide et Conrad.

C'est Claudel qui fait connaître Conrad à Gide en 1905. Jusqu'à 1911, silence sur Conrad dans le Journal. En 1911, pour renouveler le roman, Gide envisage des traductions d'auteurs anglais dans la NRF, confiées à Henri Davray. Devant les lenteurs de ce dernier, Conrad propose de rompre le contrat, et Gide propose de traduire Hearth of the Darkness. Durant la guerre, il forme une équipe de traductrices, dont I. Rivière. Gide leur demandait une traduction de basé permettant la récréation. Il traduit Typhon, et I. Rivière, Victory. Gide et elle se connaissent bien. La discussion en commun des problèmes de traduction conduit à la mésentente. Conrad consulté déclare que son style est idiomatique, et que la traduction la meilleure est la plus simple et la plus énergique. Gide finit par exiger d'importantes corrections, dont elle s'indigne. Typhon paraît dans La Revue de Paris en 1918, Victory, seulement en 1923. Conrad fait des réserves sur la traduction de Gide. Finalement Gide a voulu traduire Conrad parce que ce dernier répond à son intérêt pour le roman d'aventure et la psychologie.

Michel J. TILBY: Gide et Tagore.

Gide déclare à Thérive qu'il a passé sur l'oeuvre de ce poète bengali traduit en anglais plus de temps qu'il n'en a fallu à ce dernier pour écrire ses poèmes. C'est Saint-Léger Léger qui révèle Tagore à Gide en 1912. Tagore désirant l'audience de l'élite française, Valéry Larbaud présente Gide bien qu'il fût inconnu en Angleterre comme traducteur. Gide faillit renoncer quand parurent au Mercure cinquante poèmes de Tagore traduits par H. Davray et ne reprend son travail que sur les instances des amis de Tagore. Devant la minceur du volume, Gide ajoute sa conférence sur Tagore. Post-Office, dont la traduction est achevée le 8 décembre 1916, voit son montage par Copeau retardé du fait de la guerre. Amal et la Lettre du Roi paraît en 1922, salué avec admiration par Jammes et Anna de Noailles. Gide et Tagore se sont rencontrés à Paris en 1921 et 1930. Après le Gitañjali, Gide tiendra ses distances avec Tagore, personnage discuté (pour avoir cédé aux avances du fascisme).

Patrick POLLARD: 3 Antoine et Cléopâtre"

Conférence en anglais sur une belle infidèle. Texte en main, la traduction est discutée avec discrétion et netteté. Rendre le sens est bien peu: le traducteur doit être capable de pénétrer la sensibilité de l'auteur. Il doit être au fait de la langue, ce qui suppose une connaissance philologique des racines latines et anglo-saxonnes en jeu dans la langue de Shakespeare. Gide entend traduire le rythme, la chaleur, plutôt que le sens. Le pu-

blic anglais est insensible à cette traduction. Sans doute, pourrions-nous ajouter, Shakespeare est-il aussi intraduisible que la voix grave de Big Ben, dominant le fracas de la vie moderne, mais que seule une âme anglaise entend vraiment sonner les heures d'une noble tradition.

Eric MARTY: Gide et Dorothy Bussy.

D. Bussy est la principale traductrice des oeuvres de Gide en anglais. La traduction impose la nécessité d'aimer et d'être aimée. Le problème posé est celui de l'altérité. Leur correspondance, très importante, compte plus de mille lettres. Leur relation est celle de l'amour non consommé d'une femme pour un homosexuel, et a quelque chose de la mythologie sexuelle de l'Angleterre du temps, avec le thème du mariage chaste. Dans sa lettre sur Armance, D. Bussy dit que cette préface a été écrite en pensant à elle plutôt qu'à Madeleine. On est sensible à la phénoménalité de de cette correspondance, qui met en scène Moi, Toi et le temps postal. Les demandes ne reçoivent jamais de réponse, car les événements cassent la suite: elle écrit pour effacer ses lettres; l'autre n'est jamais à la place où l'on croit; elle anticipe sur la réception de Gide. Elle s'identifie à Madeleine Gide et accepte ce rôle de chasteté. Elle aspire à remplacer Madeleine dans le génie de Gide. Egalement, la tentation satanique: elle embrasse le manteau de Gide à la dérobée. Mais Gide n'a pas été l'Octave qu'elle espérait, puisqu'en 1923 il a un enfant. D'où une jalousie féroce contre Elisabeth Van Rysselberghe. Gide ne répondant pas, elle finit par dialoguer avec elle-même. Madeleine a eu l'amour, Elisabeth la chair: il ne lui reste plus rien. Elle s'invente une place: celle de l'être impossible pour Gide, conciliant la chair et l'amour. Mais cette correspondance est cruelle pour elle, comme en témoigne son journal et celui de Martin du Gard. - Amour frustré que la traduction va lui permettre de compenser. Pour elle, traduire est un acte d'amour. Elle traduit La Porte étroite pour le plaisir. Traduction contestée. Elle multiplie les traductions spontanées de Gide: Les Caves par exemple. Gide est hostile à la traduction de L'Ecole des Femmes, à cause de Robert. Obstacle plus grand pour Thésée: "Surtout ne le traduisez pas. Ce n'est pas votre affaire. C'est un livre fait pour une voix mâle. Il doit être traduit par un homme." Elle voit Gide comme un androgyne. Elle restera une femme, rien qu'une femme. Elle finira par l'attaquer. Comment expliquer la patience de Gide? Sans doute jouer de l'autre pour assurer une figure contre la mort.

David STEEL: Gide et Raverat.

Raverat est un français qui a sa place dans les amitiés anglaises de Gide. Il est la clef du séjour à Cambridge en 1918. C'est lui qui avait conseillé à Gide de lire Le Mariage du Ciel et de l'Enfer en 1911. - Né en 1886, au Havre. Son père est un ami de Paul Desjardins, et à ce titre est reçu à Cuverville. D'où l'amitié de Gide avec Raverat fils. Raverat avait été envoyé à l'école en Angleterre en 1898, afin de recevoir une éducation faisant leur part aux sports. Il avait continué ses études au Havre, et les avait achevées en Sorbonne. En 1907, il se fixe à Cambridge, où il s'intègre à un groupe de jeunes, dont font partie V. Woolf et Rupert Brook: les néo-païens. V.

Woolf est sensible à son intelligence. Il s'occupe de l'impression d'édicions rares. Il se marie en 1911 avec Gwen Darwin. Invité à Pontigny en 1913 comme ouvrier du livre (éd. du Mariage du Ciel et de l'Enfer), Gide rencontre ce jeune mathématicien imprimeur qui se met à la peinture et au piano. Il le retrouve à Florence et l'invite à Cuverville, où ils parlent du diable en 1914. Un an plus tard, il tente de rejoindre son ami en Angleterre. Il manifeste son intérêt pour le diable, la tentation, la question religieuse. Raverat fait cadeau à Gide d'une Bible anglaise. Sous l'influence de la guerre, il étudie le problème du mal. Il passe du paganisme à l'idée de Dieu avant de devenir agnostique. Il donne une interprétation diabolique de certaines manifestations humaines plus psychologiques que théologiques. Ils ne se reverront que durant l'été 1918 à Cambridge, alors que Raverat, malade, souhaitera sa visite. C'est par lui que Gide a connu Rupert Brooke, qui devait mourir sur le Dugay-Trouin, en route pour les Dardanelles en 1915 et dont Gide songea à traduire les poésies. Une correspondance s'était établie entre R. Brooke et Elisabeth Van Rysselberghe depuis 1907. L'enfant que Gide aura d'Elisabeth sera celui que Rupert Brooke n'avait pas eu d'elle. Raverat meurt en 1925. Gide l'a aimé pour son intelligence, sa timidité attrayante, son courage devant une mort prématurée: "Vous ne laissez pas votre corps empoisonner les sources de la vie." Raverat a guidé Gide dans ses lectures anglaises, mais surtout il a affiné sa connaissance du diable. Il a joué un rôle primordial dans le séjour en Angleterre de 1918. Ce départ a été vu par Madeleine comme la réalisation d'anciens désirs. Surtout il liquide son passé en passant Outre-Manche. Le voyage de Cambridge prend tout son relief par rapport à celui de Biskra. Surtout, trente ans après le premier voyage en Angleterre avec le pasteur Allégret, il inverse les rôles, comme si l'Angleterre de 1918 était l'inverse de celle de 1888.

Daniel MOUTOTE: L'Angleterre émancipatrice: "Autobiography of Mark Rutherford", "Deliverance", Catharine Furze.

Gide a franchi la mer deux fois pour son émancipation: la première en 1893 vers le chaud Midi, pour son émancipation sensuelle; la deuxième, en 1918, vers le Nord. Ce voyage en Angleterre a été accompagné par l'oeuvre de H. White, lue de 1915 à 1935. Cette émancipation fondamentale est triple: religieuse, morale et esthétique. - L'émancipation religieuse fait passer Gide du christianisme au naturalisme. Deliverance fournit un modèle pour Numquid et tu...?: le Commentaire au "Livre de Job". Le chapitre Progress in emancipation apporte également des indications pour Corydon et Si le grain ne meurt... dans le sens d'une homosexualité secrète. Le mot nature, qu'emploie souvent Gide est à cette époque un anglicisme pris dans Rutherford (de même le mot estrangement de Si le grain ne meurt...). L'émancipation morale suit l'exemple de ce ministre devenu athée qui se consacre à l'aide aux déshérités. L'art de vivre l'éternité dans l'instant est ravivé en Gide par le passage traduit dans Dostoïevsky (Plon, 175-6). L'exemple de Rutherford contribue à faire passer Gide d'une morale formelle à une psychologie des motivations de l'acte. Il l'éclaire sur le diable: voir le passage de Deliverance traduit dans le Journal (I, 531). L'émancipation littéraire d'après 1925 aidée par l'art

de Rutherford, conduit Gide des Faux-Monhayeurs à la trilogie de L'Ecole des Femmes. Voir le jugement de Gide sur Catharine Furze dans le Journal (I, 1245-6). Les héroïnes féminines de Gide se transforment à partir de 1917, date de la lecture du roman par Gide. Elles deviennent des émancipées sympathiques: Gertrude, Laura, Evelyne, Geneviève, en qui revit de plus une expérience heureuse de Gide. L'émancipation de l'écriture gidienne s'opère au contact de la "scintillante pureté" du style de Rutherford et se reconnaît de La Symphonie pastorale à la trilogie de L'Ecole des Femmes. Cette oeuvre oubliée, même en Angleterre, reste un maître livre de la maturité de Gide, qui lui accorde la même place qu'à Uzès dans son âme et dans son art: le goût d'une ineffable pureté perdue.

Philippe DELAVEAU: Gide et Wilde.

La figure de Wilde s'impose à Gide, mais ce dernier ne modifie en rien cette figure. Au sérieux d'un Gide préférant l'être au paraître, Wilde oppose ses paradoxes. Dans le Paris de 1891, il apparaît comme l'étranger prestigieux. "Le principal don des grands hommes, c'est le succès." En Wilde se manifeste un mythe solaire. Il est un conteur merveilleux. Si Mallarmé reste sur la réserve, Gide est fasciné, qui collectionne les portraits de l'Irlandais. Wilde mène l'offensive contre l'équilibre de Gide, qui réagit vivement dès 1892. A cette date, la distinction entre le visuel et l'auditif dans le Journal concerne Wilde et lui-même. La soirée d'Alger en 1895 fait songer à celle de l'abbé Donissan tenté par le diable. Wilde éclate d'un rire immaîtrisable. On assiste par la suite à une intériorisation du personnage et à sa stylisation dans l'oeuvre de fiction. Avec le Journal, les mots de Wilde pénètrent la réflexion de Gide. Dans Paludes, Wilde est associé à la chartreuse verdoré. Dans Ménalque, il porte des moustaches tombantes à la Nietzsche. Wilde enfin sera transformé par la souffrance comme Oedipe.

Mme. AFTER: Geneviève.

Geneviève est à la fois un récit à thèse et celui d'un drame de famille. Gide n'a aucun plaisir à écrire fémininement. Ce roman est une reprise de la légende d'Héloïse (Voir Enid Mc Leod, biographe d'Héloïse, dans les Cahiers de la Petite Dame, 3ème vol., et la Correspondance Gide-Bussy. Olivia (1933) est une des clefs de Geneviève (importance de la voix). Une société idéale se crée avec Elisabeth Van Rysselberghe, non sans jalousie quand Elisabeth devient mère (Voir l'IF). On y discute la maternité hors du mariage. C'est un modèle pour Geneviève. Le manuscrit d'Olivia est envoyé à Gide en 1933. R. Martin du Gard note dans son style l'abondance excessive des métaphores. N'est-ce pas un défaut gidien et Gide n'est-il pas féminin?

La séance du dimanche matin a été consacrée à un exposé de Claude COU-ROUVE: L'homosexualité et France et en Grande-Bretagne à propos de Gide. Après avoir rappelé que depuis l'Antiquité l'homosexualité est considérée comme le vice étranger, on nous présente successivement: L'homosexualité en France vue d'Angleterre (la France qui a légalisé l'homosexualité depuis 1791 apparaît comme un refuge pendant tout le 19ème siècle) et en Angleterre vue de France (thèse du vice anglais chez Ernest Charles; R. Pon-

chon, en 1891, parle de la pudico-perfide Albion. Wilde ne fait que s'inscrire dans ce contexte: la presse s'élève contre les Oscaristes, les Wildiens et la Wildomanie. La discussion dure jusque vers les années 30, puis s'estompe). L'aspect littéraire de la question: Gide tient que l'homosexualité est de toutes les époques et de tous les pays. Les Goncourt en font chez les écrivains un artifice de publicité. Un abîme séparerait les vues anglaise et française sur la question: les premières limitées au seul plaisir, les secondes visant à posséder un cœur. Gide oppose de même Grecs et Romains.*

*Voir le livre récent de Dlaude COUROUVE: Vocabulaire de l'homosexualité masculine Ed Potot, 1985, 240 p. (Signalé dans Le Monde des Livres du 12 avril 1985, p.12).

Dans la discussion qui suit, on fait remarquer que la question de l'homosexualité est liée chez Gide à la remise en question des valeurs et s'inscrit dans la perspective d'un combat en faveur de la liberté humaine.

CONFERENCE A LA MAISON FRANCAISE D'OXFORD le 26 novembre 1985:

Daniel MOUTOTE, Le Moi littéraire d'André Gide.

Oxford n'a pas oublié Gide depuis 1947. Le Professeur GORE présenta le conférencier puis l'invita à dîner au Worster College Changeant date et lieu, on croirait citer Gide, racontant son voyage à Cambridge en 1918: "En 1917/1918 ?/, me trouvant à Cambridge, je fus aimablement convié à un de ces lunchs cérémonieux que donnent, régulièrement je crois, les membres de l'Université. L'aspect de l'immense salle où le repas était servi, aussi bien que la dignité des convives et leur costume, imposait aux propos un ton quelque peu solennel. M'étant mis fort tard à l'anglais, je le parlais alors très mal, le comprenais plus mal encore. Pourtant j'avais comme voisin de table..." A. Gide, Anthologie de la poésie française. Préface. Gallimard, Pléiade, 1949, p. 7. - Poétique, Ides et Calendes, 24 septembre 1947, p. 23.

Daniel MOUTOTE

Entre nous par Alain GOULET

I.

A la suite de l'écho donné par notre ami Henri Heinemann au Colloque André Gide de Paris dans la BAAG de juillet dernier ("Autour d'André Gide, pp.133-8), -Colloque placé sous la présidence de Robert Mallet et non de René Etiemble, comme il a été indiqué-, j'ai reçu de Jacques DROUIN la lettre suivante:

"Tout en appréciant vivement ce que Monsieur Heinemann a bien voulu écrire concernant mon fils aîné Michel et moi-même, je vous serai très obligé de faire insérer, dans le prochain bulletin, les rectifications suivantes: -Michel, né en 1934, a très bien connu Gide, jusqu'à sa mort et non "pendant deux ans" seulement. Et, seule, la volonté de Marc Allégret l'a écarté de la leçon de piano (sous le prétexte ahurissant "que cela pourrait faire jaser" !).

-C'est évidemment par erreur-absolument à rectifier- que des guillemets ont été mis avant et après ce que Monsieur Heinemann rapporte de mes propos, selon des notes qu'il a dû prendre en m'écoutant le 12 janvier 1984 et non en reproduisant le texte dactylographié que j'ai pourtant fourni à l'A.A.A.G.

-Les lignes que j'ai cogitées concerneront, en leur grande majorité, ma tante Madeleine, et non Gide, ainsi que mon texte précité l'indiquait clairement."

Cette lettre était accompagnée d'une photo que Jacques Drouin présente ainsi dans un post-scriptum:

"Ci-joint la seule photo où je figure (vers 1928, période des lectures à trois, au coin du feu) auprès de Gide. Elle pourrait figurer dans le texte groupant mon lafus du 12.1.84 avec les autres. Mais seront-ils jamais publiés par l'A.A.A.G. ?

Rappelons à ce propos que les Actes du Colloque André Gide de Paris seront publiés dans la prochaine livraison de la Série André Gide, chez Minard, par les soins de Claude MARTIN. Cette publication a été quelque peu retardée parce qu'un numéro consacré au Voyage au Congo avait été prévu comme n°8. Mais ce projet a été annulé parce que Daniel DUROSAY a jugé préférable de réserver son importante contribution pour sa thèse de Doctorat d'Etat. Ce sont les documents publiés par Zvi H. LEVY et par moi-même, qui devaient initialement accompagner l'étude de Daniel DUROSAY, qu'a publiés le B.A.A.G. de juillet dernier.

II.

A la suite de ma lettre au Nouvel Observateur (B.A.A.G., n°67, pp.106-8), j'ai reçu un mot de Rudolf MAURER qui m'envoyait la citation suivante "à

joindre à /mon/ sottisier Hugo/Gide":

"Ce fut/.../ en souvenir d'Alain que je choisis pour sujet d'un cours -et héros d'une biographie- Victor Hugo.

Là encore, l'injustice avait été durable. J'avais sur le cœur le "Victor Hugo, hélas" d'André Gide, réaction de la préciosité et de l'intelligence contre le génie."

André MAUROIS, Mémoires, pp. 443-4. (Cit. dans le catalogue de l'exposition André Maurois, Bibl. Nationale, 1977, p. 155).

Alain GOULET

*

LE MUSÉE D'UZES.

La Salle André Gide, au Musée d'Uzès, vient de s'enrichir en quelques mois, de précieux éléments.

Ce beau résultat est en partie dû à l'action convaincante et dévouée de Madame Irène de BONSTETTEN, et c'est elle que je remercie d'abord. Mais nos sentiments de gratitude iront, bien sûr, aux donateurs, et, en particulier à Monsieur Jacques DROUIN et sa famille, qui ont bien voulu se défaire du kaléidoscope qu'avait offert à Gide une étudiante américaine; d'une assiette (véritable objet d'art) ayant fait partie du service de Cuverville, ainsi que d'un ensemble de photographies évoquant Cuverville au temps où Madeleine et André Gide l'habitaient.

Grâce encore à Madame de BONSTETTEN, qui, elle-même, nous a fait don d'une page autographe et de l'exemplaire numéroté correspondant (Journal 1942-1949), nous possédons quelques dessins et aquarelles du Docteur Jean Bureau, relatifs à La Roquez-Baignard et au Château de Formentin, ainsi qu'un rare exemplaire dactylographié (avec corrections et coupures) de la première version des Caves du Vatican, jouée par les Bellettrien de Lausanne en 1933, qu'accompagne une photographie de Gide au milieu de ses jeunes interprètes (Collection du pasteur André BARDET).

Nous recevons enfin des Amis de Zoum Walter, grâce à l'intervention généreuse de Monsieur François WALTER, trois œuvres des peintres de "l'oasis de Roquebrune": l'esquisse d'un portrait de Simon BUSSY exécuté par Jean Vanden ECKHOUDT, un pastel de Simon BUSSY (portrait de Vanden Eekhoudt) et un grand paysage à l'huile de Zoum Walter, très évocateur des "Fonds de Saint-Clair", une des résidences de la famille VAN RYSELBERGHE.

Ainsi, la Salle André Gide du Musée d'Uzès devient vraiment un petit sanctuaire du souvenir et de l'amitié.

Le Conservateur: G. BORIAS.

Lectures gidiennes par Pierre MASSON

Bertrand FILLAUDEAU: L'univers ludique d'André Gide. Paris, Corti, 1985.

Sotie or not sotie... telle est la question que soulève nécessairement ce livre, mais à laquelle il n'est pas si aisé de répondre: peut-on isoler, diront certains, trois écrits de Gide, sous le prétexte que leur auteur les a un jour rassemblés par une tardive et approximative appellation ? La sotie gidienne, est-ce vraiment ce jeu concerté sur les genres et les structures dont Bertrand Fillaudeau établit le modèle médiéval avant de vérifier méthodiquement que s'y conforment Paludes, le Prométhée et les Caves ? Ne s'agit-il pas simplement d'une classification négative, indiquant que ces œuvres ne sont pas encore l'ouvrage idéal vers lequel tendait leur auteur, à savoir un roman ? Les appeler soties, ce ne serait pas alors leur prêter une parenté bien profonde, mais signaler surtout qu'on ne peut les considérer à part, puisque ce sont des ébauches d'une œuvre en gestation prolongée. L'hypothèse de Bertrand Fillaudeau, toute savamment étayée qu'elle est, ne nous convainc qu'imparfaitement, et pourtant nous séduit fort par tous les prolongements qu'elle autorise; et il faut donc se hâter de dire que c'est cette séduction qui l'emporte, avant d'exposer nos réticences de cerbère incommode.

En premier lieu, il ne nous semble pas que l'esprit de saugrenu qui caractérise ces trois livres - mais pas ces trois seulement, et l'univers ludique de Gide est tout de même plus vaste - suffise à les apparenter à la veine médiévale, puisqu'il s'agit-là d'une tendance qu'on retrouve périodiquement dans l'histoire de la littérature, comme le reconnaît lui-même B. Fillaudeau en évoquant Scarron. Et puis - mais c'est là un débat annexe - on fait peut-être beaucoup d'honneur au Moyen Âge en le considérant comme l'époque privilégiée de la fête et du jeu, reportant sur lui de façon manichéenne une nostalgie caractéristique de notre temps:

"Alors que la société médiévale est essentiellement ludique, /.../ la société moderne, tout entière, est dominée par le principe de rationalité."
(p.33)

Dire que "la plupart des jeux actuels ne sont plus qu'une caricature des jeux d'autrefois", n'est-ce pas oublier que d'ici quelques siècles, les historiens feront sans doute des évocations émues d'Interville ou des jeux télévisés...

Quoi qu'il en soit, la mise en lumière de cet hypothétique rapport a pour effet de laisser dans l'ombre l'arrière-plan socio-culturel qui a accompagné l'émergence de l'écriture gidienne; située ainsi entre la fin du Moyen Âge et l'extrême modernité ("Gide sert de lien entre le pessimisme médiéval /.../ et cette 'fin de partie' que voudra être le théâtre de la dérision", p.293), la sotie gidienne est en danger de perdre sa spécificité, et même une part de son audace. Si la sotie médiévale - que Gide ne nous paraît pas avoir cherché à connaître - est effectivement liée à une période de décomposition morale ("un genre critique qui vise à montrer tous les aspects de sa bêtise à une société contemplant sa propre folie, et qui en vient à douter de ses propres valeurs" p.29), la sotie gidienne se situe au contraire à contre-courant de son époque, et représente de ce fait une entreprise beaucoup plus personnelle - il faudra en tenir compte au moment d'étudier la prétendue gratuité du jeu gidien - et beaucoup plus audacieuse; loin d'être en crise, la France des années 1890 vit une période de réarmement moral, la

gauche comme la droite proposant au peuple des évangiles distincts mais tout autant graves et impérieux. L'époque de Paludes, c'est celle où Zola écrit sa trilogie des Trois Villes et où Barrès prépare celle du Roman de l'Energie nationale, refusant l'un et l'autre de considérer l'homme comme un individu indépendant, et l'enchaînant tous deux à des séries de déterminismes et de devoirs. Et c'est pourquoi, face à une telle machine de guerre, Gide ne pouvait opposer directement sa propre pensée ("Ces gens-là me suppriment", écrit-il à la parution des Déracinés): il fallait ruser, se réfugier dans une feinte folie, comme Jarry, le bouffon pouvant seul se permettre sans risque de railler le monarque, mais aussi par son rire refusant de se laisser enfermer dans le sérieux des autres. Mais au fur et à mesure que la pensée s'affermirait, que la doctrine se précise - et que l'environnement moral évolue, surtout après la guerre -, cette folie se fait constructive, et l'ironie d'abord dévastatrice va se faire plus subtile sans rien perdre de sa valeur subversive (Gide pourra ainsi à juste titre qualifier La Porte étroite ou La Symphonie pastorale de livres "ironiques"). De Paludes aux Caves, il y a une parenté évidente, mais qu'il faut lire comme une progression et qui mène jusqu'aux Faux-Monnayeurs, le roman de Bernard n'étant jamais qu'une forme plus complexes de la fable de Prométhée et des aventures de Lafcadio.

Il y a d'autre part, et pas seulement dans le livre de B. Fillaudeau, une équivoque à propos de la notion de gratuité que nous voudrions dissiper. Si on désigne par ce terme une revendication égotiste dirigée contre la sociologie rigide d'un Paul Bourget et contre la comptabilité des mérites selon Henry Bordeaux, elle est évidente, autant d'ailleurs dans L'Immoraliste que dans le Prométhée. Mais il n'en découle pas nécessairement que les œuvres qui véhiculent ce désir soient elles-mêmes conçues comme des temples de la liberté et du hasard, comme il est suggéré:

"Personnages et lecteur sont emportés dans le tourbillon ludique, toute certitude disparue.../Gide renoue ainsi avec la puissance vertigineuse du carnaval par lequel l'homme échappe au déterminisme immédiat." (p.268) B. Fillaudeau ne croit pas, et nous avec lui, à l'acte gratuit tel que Lafcadio en contrefait la tentative. Mais il faut aller plus loin et voir qu'au cœur de tout récit gidien, saugrenu ou non, gît un système implacable qui s'acharne au contraire à nier toute liberté aux personnages. Gide refuse les lois morales et sociales de son époque, mais il continue de mener une existence bourgeoise, et sa manière à lui de s'échapper d'une vie trop contraignante, c'est de la transcender par son art, en faisant de ces contraintes la règle d'un jeu dont ce serait lui le meneur. Faisant son salut sur le dos de ses personnages, Gide récupère à son profit la liberté dont il les prive. Et la leçon qui se dégage alors de cette catharsis, et qui est tout le contraire d'une facétie ludique, c'est que, s'il est louable de vouloir s'affranchir des déterminismes que le monde fait peser sur nous, il en est un que de toute façon nous ne pourrions jamais abolir: nous-mêmes. De la sorte, à un premier rayon, bien visible, de crustacés, s'ajoute un second, celui des héros qui s'imaginent qu'ils se sont fués parce qu'ils ont voyagé, qu'ils ont changé de peau sous prétexte qu'ils ont modifié leurs habitudes. A côté des Angèle, Valentine, Blaphafas et autres Profitendieu, on trouve donc Tityre, mais aussi Lafcadio et Bernard, qui ont cru pouvoir "ne pas s'emmener" et qui, en fermant les yeux sur leur vraie nature, ont condamné leur entreprise de libé-

ration à l'échec. Un bon exemple de ce principe est Fleurissoire, qu'on a tort selon nous de présenter comme une victime de sa foi: il est au contraire un véritable faux-monnayeur qui, pour ne pas donner l'argent qu'on lui demande, s'offre lui-même, transformant son avarice en héroïsme, et s'imaginant que son personnage en tire alors une plus-value flatteuse; la punition sera, pour le preux chevalier, d'être ramené par la croisade même qu'il s'est choisie aux dimensions humiliantes de sa vraie nature; s'étant cru pur esprit, il se retrouve chair faite pour souffrir, jouir et mourir.

Il n'y a donc pas de gratuité, puisque nous sommes dans un système où l'imprévu reste la liberté souveraine du seul auteur (par exemple, celle de placer une piécette dans une poche de Bernard); les personnages sont enfermés dans des "folies circulaires" d'autant plus contraignantes qu'ils veulent les ignorer. Et l'on ne peut séparer la circulation du billet dans le Prométhée, celle des boutons de manchette dans les Caves et celle de la fausse pièce dans Les Faux-Monnayeurs, chacun de ces objets servant à désigner celui qui a perdu: Lafcadio, croyant se débarrasser symboliquement de son passé en la personne de Carola, le voit resurgir dans son assiette; Laura, ayant cru pouvoir fuir son mari, est finalement trop heureuse d'être reprise par lui, munie de la révélatrice fausse pièce.

On ne peut donc limiter la très heureuse formule de B. Fillaudeau, la "lucidité ludicite" à laquelle est convié le lecteur, au simple exercice de déchiffrement: des signes, des symboles éparpillés derrière les objets, les noms, les nombres qui circulent dans ces textes de façon souvent inattendue; ils deviendront des leurres si nous ne voyons plus qu'eux. La lucidité est plus encore une obligation à laquelle sont soumis les êtres et en fonction de laquelle leurs actions se chargent de conséquences redoutables. Dénonçant leur mauvaise foi, Gide se libère et s'amuse, mais la leçon qu'il nous propose est grave: se connaître et s'accepter pour se dépasser, telle est la loi: Prométhée agit vraiment le jour il s'incorpore son aigle. Même si la fable a paru célébrer l'esprit d'enfance, c'est tout de même vers l'âge de raison qu'elle nous entraîne.

On le voit donc, s'il y a jeu, c'est d'abord ici pour que triomphe le maître de ce jeu, c'est-à-dire l'auteur, et rien de ce qu'il nous livre ne ressemble à une fantaisie déconcertée. Ce serait donc une erreur beaucoup plus grave de traduire gratuité par frivolité, inutilité, comme le fait Poirot-Delpech pour qui la sottie est un "jeu sans loi", une oeuvre "semée /.../ distraitemment, par jeu, pour rien, pour meubler son temps et égayer ses proches", et selon qui "Gide et ses personnages se cramponnent (à l'enfance) comme à la seule liberté". Il faut avoir bien mal lu et Gide et B. Fillaudeau lui-même, pour croire à cette gratuité-là; comme si Gide n'avait pas éprouvé un besoin vital d'écrire justement ces textes ironiques (qu'on songe en particulier à Paludes), lui qui, loin d'écrire "pour rien" comme Prométhée nourrissant son aigle, nourrissait de sa chair la plus meurtrie ses personnages les plus ridicules; faut-il rappeler à B. Poirot-Delpech que derrière Fleurissoire, il y a la tentation du mysticisme et la tragédie du mariage blanc ?

Mais il en va souvent d'un compte rendu comme d'un iceberg: quelques points de désaccord ressortent plus facilement que l'approbation massive donnée à l'essentiel de l'ouvrage. A ceux qui ne retiendraient que la première partie de nos réflexions, nous dirions volontiers comme Prométhée:

"Mettons que je n'ai rien dit." Le débat sur la gratuité constitue sans doute un des grands foyers d'activité de la critique gidiennne, il n'est cependant qu'un des aspects du livre de B. Fillaudeau. En isolant ces trois livres, il s'est choisi un idéal terrain d'étude de cet inimitable et mystérieux saugrenu gidien, montrant bien quel jeu sur l'écriture et sur les objets il implique. Les chapitres 2 et 3 en particulier emportent l'adhésion du lecteur, et l'incitent, à la suite de l'auteur qui ne peut pas tout dire, à jouer à son tour à cache-cache avec Gide(1).

Un tel travail se justifie donc de lui-même, il n'est pas besoin de lui chercher une caution dans le Moyen Age non plus que dans la littérature contemporaine: la modernité de Gide n'est pas dissociable de son enracinement historique; elle est le produit d'un bondissement perpétuel, d'une pensée explorant en tous sens la cage où elle feint d'être enfermée; et il faut remercier B. Fillaudeau de nous permettre, grâce à sa minutie allègre, de bondir à sa suite, découvrant à notre tour "l'entrechat subit de la spontanéité".

1. Nous proposons pour notre part des recherches dans l'entourage de Lafcadio: Heldenbruck et Ponte-Cavallo sont presque le même nom en deux langues différentes, et Fabian Taylor, lord Gravensdale contient presque toutes les lettres d'Ardengo Baldi, lui-même anagramme presque complète de De Baraglioul...

Pierre MASSON.

*

Notre ami Henri HEINEMANN nous écrit avec sa modestie contumière: "Si cela a le moindre intérêt, je vous joins un papier sur le livre d'Eric Marty." Joignons donc cet hommage aux articles déjà parus ici sur ce livre:

L'ECRITURE DU JOUR, d'Eric MARTY. Le Seuil, 1985.

Au chapitre à la fois des lectures et de Gide, il me faut parler de ce livre qu'Eric Marty consacre au Journal d'André Gide. C'est une riche analyse dans laquelle l'auteur, méthodiquement, tâche de situer le Journal par rapport à l'histoire, à la notion d'événement, d'opinion ("refuser l'unanimité factice"), et finalement de cerner Gide et son incapacité à ne pas s'éloigner du temporel des autres. C'est un premier point. Un second est de se situer par rapport à autrui, à la société, d'y être ou non à l'aise ("on assiste, impuissant, à cette parodie misérable d'un être odieux qui prend votre place, joue votre personnage, que l'on voudrait - que l'on ne peut - dé-savouer... car c'est soi-même"). Et s'engager, donc, tant religieusement que politiquement, ce qui joue sur un registre assez semblable, qu'est-ce, chez Gide: naïveté, sincérité, avec, en toile de fond, un portrait juste à tracer? ("toute notre vie s'emploie à tracer de nous-mêmes un ineffaçable portrait"). Au-delà, au très profond, le plus passionnant à découvrir du Journal, c'est ce qui mène à l'intime, c'est-à-dire peut-être aux déchets du moi, à la surface complexe et désorganisée du moi, et, toujours plus profond, au secret qui baigne l'écriture, secret à ne pas séparer de toute sorte d'ambiguïtés, celle du lien avec avec Em. (à savoir son épouse Emmanuèle, en réalité Madeleine) étant la plus notoire. Cette ambiguïté, ce dédoublement, comment les nier quand on avoue: "Je ne suis qu'un petit garçon qui s'amuse - doublé d'un

pasteur protestant qui l'ennuie" ? Et aussi: "Je ne puis décider avec assurance: le bien est ici, de ce côté; le mal est là. "Gide en témoignera jusqu'à sa mort, leur ajoutant la dose de sympathie, de climat, de "je ne sais quoi" qui bouleverse: "Ma propre position dans le ciel, par rapport au soleil, ne doit pas me faire trouver l'aurore moins belle. "Ambiguïté et irrationnel: la vie de Gide est inséparable de celle de tout homme. Son Journal permet de s'en persuader, et Eric Marty éclaire et sert remarquablement l'oeuvre qu'il analyse.

Henri HEINEMANN

*

Walter C. PUTNAM, III: Gide, lecteur de Conrad.

La soutenance de thèse d'Université de M. Walter C. PUTNAM, III, membre de notre A.A.A.G., sur Gide, lecteur de Conrad, a eu lieu le 12 juillet 1985 en Sorbonne (Directeur Rapporteur: Claude PICHOS). Cette thèse de Littérature comparée a obtenu la mention Très Bien. A notre demande, l'auteur nous a fait parvenir le résumé suivant:

Cette thèse examine les rapports personnels et artistiques entre Joseph Conrad et André Gide du point de vue de la lecture que fit Gide de l'oeuvre conradienne. Nous avons affaire à un cas de cosmopolitisme littéraire qui est riche d'enseignements sur les échanges intellectuels entre la France et l'Angleterre au début du siècle. La "découverte" de Conrad survient à une époque charnière de la vie littéraire française (surtout en ce qui concerne les discussions sur le roman d'aventure à la Nouvelles Revue Française) ainsi que dans la carrière de Gide (notamment à partir des Caves du Vatican). Gide se chargera personnellement dans les années 1910-1920 de surveiller la traduction et la diffusion de l'oeuvre conradienne en France, effectuant lui-même la traduction de Typhon en 1918. Il répondait ainsi aux efforts du romancier britannique pour obtenir une réputation en France. D'autre part, Gide révélait à travers sa lecture de Conrad ses propres préoccupations littéraires selon la célèbre formule: "Les influences agissent par ressemblance."

L'aventure littéraire de Conrad et de Gide commence par une prise de conscience de leur propre vulnérabilité. Une étude biographique démontre les conséquences de la perte du père et le sentiment d'instabilité qui s'ensuit. Les stratégies que Conrad et Gide mettront successivement en oeuvre-fuite devant le monde réel, évasion dans le rêve, dédoublement en acteur et spectateur, narcissisme- rejailliront sur leur art littéraire. La vocation artistique permettra aux deux auteurs de transposer sur le plan esthétique leur recherche de solutions à des problèmes éthiques et ontologiques. Pour eux, faire agir peut être aussi une façon d'agir. Conrad et Gide s'apparentent tous deux au profil de celui que l'on peut qualifier de "nerveux faible", pour reprendre le terme de Jean Delay. Si les bâtards, les orphelins et les déracinés abondent dans les oeuvres de Conrad et de Gide, il s'agit de l'expression de leur propre "difficulté d'être". Les rapports entre l'individu et le réel posent le problème sous-jacent à leurs débuts littéraires. Cette parenté profonde contribuera à l'accueil fervent que Gide réservera à Conrad en 1911.

Les premières oeuvres de Conrad et de Gide à la fin du XIX^{ème} siècle, notam-

ment Le Nègre du "Narcisse" et Le Traité du Narcisse, se comprennent par rapport à la révolte contre le positivisme et le réalisme. D'ailleurs l'influence de Flaubert, de Schopenhauer et des poètes symbolistes se fait sentir dans leurs oeuvres. Gide et Conrad témoignent dès cette époque de préoccupations analogues: idéalisme, recherche de pureté de l'oeuvre d'art, quête symbolique, dialectique de l'action dans un monde de stagnation et d'ennui. Ce seront les oeuvres de Conrad de cette fin du siècle que Gide lira avec le plus vif intérêt, notamment Coeur des ténèbres et Lord Jim. Il y trouvera l'expression des mêmes conflits qu'il développait depuis Les Cahiers d'André Walter: rapports entre la conscience individuelle et le monde réel, problème de l'éthique de la liberté (comprenant les thèmes de l'inconséquence, de la responsabilité, de l'acte gratuit), désir de connaissance d'autrui.

C'est par une étude approfondie des récits de Gide tels que Les Caves du Vatican, Les Faux-Monnayeurs et Le Voyage au Congo que nous pouvons le mieux apprécier ses liens avec Conrad. Le voyage que Gide effectuera au Congo en 1925-1926 sera directement inspiré du voyage analogue qu'avait fait Conrad en 1890 et de son roman Coeur des ténèbres. Il existe d'autres similitudes frappantes entre ce court roman symboliste de Conrad et des oeuvres de Gide telles que Le Voyage d'Urien, Paludes et L'Immoraliste. Ce n'est qu'en abordant ces similitudes du point de vue de la lecture qu'on peut bien rendre compte des rapports entre les deux écrivains. Une étude des Faux-Monnayeurs, le seul "roman" de Gide, nous permet de faire le point sur son utilisation de procédés narratifs analogues à ceux de Conrad: présentation indirecte, création des personnages, présence de narrateurs intermédiaires, de journaux et de lettres au sein du récit, mise en abyme. C'est en examinant les ressemblances et les divergences entre leurs recherches ontologique, éthiques et esthétiques que nous pouvons mieux apprécier les rapports de Conrad et de Gide au cours de plus d'une décennie d'amitié littéraire.

*

Hans HÜTT: Bilder europäischer Kolonialherrschaft bei Joseph Conrad, André Gide und Louis-Ferdinand Céline.

C'est sous ce titre que M. Hans Hütt, membre de l'AAAG, a soutenu en 1984, au Otto-Suhr-Institut de l'Université libre de Berlin, un mémoire pour le Diplôme d'Etudes politiques et littéraires.

*

Mlle Hye-Ryeon MIN a soutenu, le 14 novembre 1985, à l'Université de Caen un mémoire de Maîtrise préparé sous la direction d'Alain Goulet: "L'Evolution du narcissisme, des Cahiers d'André XWalter aux Faux-Monnayeurs".

Sylvaine TATET, André Gide et l'Allemagne (1869-1914). Mémoire de Maîtrise de Lettres Modernes (préparé sous la direction des Professeurs Jean-René Derré et Jean Bruneau), à l'Université de Lyon II, septembre 1985, 157 pp.

*

chronique bibliographique par Claude MARTIN

LETTRES AUTOGRAPHES :

En cette année du centenaire de la naissance du romancier lyonnais, la petite revue Le Lérôt rêveur a publié un numéro spécial consacré à Henri Béraud. On y lira, p.101, le texte d'une lettre jusqu'ici inédite de Gide (et qui n'était connue que par son brouillon, conservé à la Bibliothèque Doucet et daté du 13 juin):

14 juin 23

Cher Monsieur Béraud

Je suis heureux que les chocolats vous aient plu et qu'ils aient été du goût de vos amis. Le post-scriptum de votre lettre... Je n'ai jusqu'à présent rien lu de vous qui m'ait autant amusé. Mais, si vous le permettez, j'attendrai, pour un nouvel envoi d'autres articles de vous et qu'ils aient été pour moi d'aussi bon profit que les premiers.

Bien cordialement

André Gide

*

Notre ami Alain Carré (Augsburg, RFA) a relevé dans le catalogue de la vente aux enchères organisée par la maison F. Dörling, de Hamburg, les 6-8 juin dernier:

2991. Deux lettres de Gide avec signature, sans lieu (Paris). La première: à Paul Fort, 8 décembre 1906, 2 pp. in-8: "Je prépare un essai sur la Mythologie grecque (ou plus spécialement sur les Argonautes, id est: un 'traité de l'héroïsme') / sans doute les Considérations sur la Mythologie grecque, publiées en 1919 dans La NRF /, et un article sur "Barbey d'Aurevilly" et "Flaubert". Un rhume l'a empêché d'aller vous rejoindre à ces derniers Magots". Il a lu son "Henri III dans Vers et Prose" (1906). - La seconde à Pierre Louÿs, sans lieu ni date: à propos de son voyage (Naples, Tunis, Le Caire/sic/, Florence et Fiesole, puis les Pyrénées). Espère rentrer à Paris le 20 juin. / A dater probablement de début 1894. /

5151. Gide, Le Roi Candaule. Paris (vers 1904). In-8°, 52 pp. Vraisemblablement un exemplaire d'épreuves de la 2ème édition de 1904, parue au Mercure de France avec Saül. Corrections autographes. "De la première édition" biffé après "Préface". Un nota bene joint portant, de la main de Gide, des indications précises quant à l'ordre des différentes parties (Préface, Titre, Actes, etc.). (1500 marks).

*

Suite (voir BAAG 60 et 61) des descriptions de lettres autographes de Gide, relevées dans d'anciens catalogues de marchands ou de ventes publiques, qu'ont bien voulu nous confier nos amis Jean CLAUDE (Nancy) et Jean HEITZ (Nice).

-L.a.s. à Pierre Louÿs, 24 janvier 1893, 3 pp in-8. "... nous irons trois jours à Barbizon, le quatrième, ce sera l'adieu, nous nous dévorerions au cinquième. Je me sens des happétits/sic/ féroces. Et puis j'ai à travailler. Pour tant il faudra causer. Et encore ? Et puis zut !... Dimanche, était-ce assez raté... Drouin manque d'éducation sentimentale... Nous savons qu'en telle "occurrence" la lettre de 16 pages est celle qu'on déchire et c'est le contraire qu'on envoie en 16 lignes. Mais bast ! les rhétoriques savantes se moquent des rhé-

teurs qui ne le leur rendent pas. Adieu. Si nous étions ensemble, nous ne saurions plus nous écrire et tout le monde y perdrait. Adieu." Cette lettre porte comme adresse: "Monsieur Pierre Louis/2ème du 1er 72ème Caserne Courbet- Abbeville". (Bull. 53 Marc Loliée, juin 1967)

-L.a.s. à Richard Heyd, 11 avril 1947, 1 p. in-8, enveloppe. "Rien à vous dire, sinon derechef mon affection fidèle-que ces quelques jours ont beaucoup approfondie et consolidée. Quel excellent souvenir j'en garde !" (Cat. 48 Saffroy, mai 1966)

-L.a. à Richard Heyd, décembre 1947, 1 p in-8. A propos du film que Marc Allégret a rapporté du voyage au Congo. "Les copies qu'il en a tirées sont très rares et lorsqu'il lui était arrivé d'en prêter, elles lui ont été restituées en si mauvais état qu'il s'est promis, je crois, de ne plus s'y risquer sans expresses garanties." (Même catalogue)

/La date donnée à cette lettre est probablement fausse, Gide ayant passé tout le mois de décembre 1947 à Neuchâtel, chez Heyd même. /

-L.s. d'Yvonne Davet à Richard Heyd, avec 3 lignes a.s. de Gide, Paris, 7 mars 1948, 1 p. in-8. "Non, ça ne va pas fort. Incapable de vous écrire comme je voudrais... Forcé de rester étendu et parfaitement tranquille. De grand coeur fatigué." (Même catalogue)

-L.a.s. à Claude Debussy, s.d., 2 pp. 1/2 in-4: Sur Pelléas et Mélisande, Gide étant venu à Paris pour la réentendre. "Votre Pelléas est admirable... je l'eusse entendue plus souvent encore si je ne demeurais si loin dans la campagne. Du moins me consolé-je avec la partition." Gide note les qualités qu'il admire en Pelléas et le réconfort que lui apporte cette oeuvre d'art: "Quel bien vous nous faites de nous prouver que l'art n'est pas mort; que dans notre temps et dans notre pays, quelque chose d'admirable peut naître." Il fait part à Debussy "à titre de simple curiosité" des remarques qu'une dame (Mme Georgette Leblanc?) émettait sur l'interprétation et sur certains points de la mise en scène et parle de cette "association de douze jeunes gens enthousiastes" dévoués à la gloire de Debussy et qui ne manquent aucune représentation. (Vente Coll. Debussy, Hôtel Drouot, déc. 1933) / Cette lettre est sans doute à dater de mai 1902/

*

ARTICLES:

André DUBUC, "André Gide juré à Rouen en 1912", Actes du 107ème Congrès national des Sociétés savantes (Brest, 1982), t. I: Justice et répression de 1610 à nos jours (C.T.H.S., 1984, diff. La Documentation Française, pp. 397-414.

François JAEGER, "A propos d'André Gide et du Sacré", Cahiers Paul Doncoeur, n° 27, mars 1984, pp. 31-7.

Marshall LINDSAY, "Gide's Ethic of the Moment: L'Immoraliste", Nottingham French Studies, mai 1984 pp. 24-36.

Roman WALD-LASOWSKI, "La Symphonie pastorale", Littérature, n° 54, mai 1984, pp. 100-20.

Pierre RAGGI-PAGE, "Lectures. André Gide, Journal (1889-1939)", Stendhal-Club, n° 103, 15 avril 1984, pp. 281-4.

Martin MELKONIAN, "Gide, fleur à fleur", La Quinzaine littéraire, n° 443, 1er juillet 1985, p. 13. / Compte rendu de L'Ecriture du jour d'Eric Marty.

Bertrand POIROT-DELPECH, "Et si c'était quand même lui, le diable", Le Monde, 26 juillet 1985, pp.9 et 13. /A propos de L'Univers ludique d'André Gide, de Bertrand Fillaudeau.

Breda CIGOJ-LEBEN, "Une traductrice d'André Gide devant le problème de la fidélité à la traduction". Linguistica, vol. XXIV (In Memoriam Anton Grad oblata), Ljubljana, 1984, pp.203-216.

Michael J. TILBY, "André Gide, E.M. Forster, and G. Lowes Dickinson", The Modern Languages Review, vol. 80, Nr. 4, October 1985, pp.817-832. /Avec plusieurs lettres inédites et la reproduction en appendice de l'art. de E.M. Forster, "Kill your Eagle!", sur la traduction du Prométhée mal enchaîné par Lilian Rothermer, Daily News du 17 juin 1919. /

Marcel LOBET, "Amitiés littéraires dans la Francité (III): André Gide/.../", L'Ethnie française (Bruxelles), 1985, n°3, septembre, p.117. /Brève présentation du BAAG. /

A.-M. CHRISTIN: "Un livre double: Le Voyage d'Urien par André Gide et Maurice Denis (1893), Romantisme, n°43, 1984. /Sur la collaboration de l'écrivain et du peintre/.

*

LIVRES

Bertrand FILLAUDEAU, L'Univers ludique d'André Gide. Les Soties. Préface d'Alain Goulet. Paris, José Corti, 1985, 22,5x14 cm, 330 pp, 130 F.

Monique SAINT-HELIER, Souvenirs et portraits littéraires (Rilke- Gide - Ghéon- De Reynold). Lausanne, Ed. de l'Aire, 1985, 18,5x12 cm, 80 pp. (diffusion PUF, 59 F). Pp. 45-64: "André Gide. Deux visages d'André Walter", reproduction de l'article qu'avait publié dans l'Hommage à André Gide de la NRF de novembre 1951, pp.289-301, Monique de Saint-Hélier (pseudonyme de Berthe Briod, 1895-1955), romancière suisse qui a presque toujours vécu à Paris, auteur de romans psychologiques (La Cage aux rêves, 1932; Le Cavalier de paille, 1936...).

Notre ami Akio Yoshii nous signale un ouvrage japonais, dû à un professeur honoraire de l'Université Waseda de Tokyo, ami de Kiyoshi Komatsu, qui fut le modèle de Kyo, de La Condition humaine de Malraux, très connu au Japon pour ses nombreuses traductions d'oeuvres de Gide, notamment du Journal (en 5 vol., 1950-52) et de Et nunc manet in te:

Yoshiakira SHINSHO, Tengoku To Jigoku No Kekkon, Gide To Madeleine/Le Mariage du Ciel et de l'Enfer: Gide et Madeleine, Tokyo, Shueisha, 1983, (juin), 321,6 pp., ISBN 4-08-772434 C-0095.

Cet ouvrage avait d'abord paru, sous le titre "André Gide No Kekkon-Seikatsu"/La Vie matrimoniale d'André Gide", dans la revue mensuelle Subaru, publiée par le même éditeur, n° de décembre 1982, pp.242-405. Le livre a été augmenté d'une postface de 2 pages.

André Gide, L'Ecole des Femmes. Herausgegeben von Gerald H. Seufert, Stuttgart: Philipp Reclam jun., 1983 (Coll. "Universal-Bibliothek", "Fremdsprachentexte". Un vol. br., 15x9,5 cm, 123 pp., ISBN 3-15-009189-6. /Texte

français de l'oeuvre, annoté en allemand (pp.103-108), suivi d'une note de l'éditeur ("Editorische Notiz", p.109), d'une bibliographie ("Literaturhinweise", pp.111-2), d'une chronologie ("Zeittafel zu Leben und Werk von André Gide", pp.113-7) et d'une postface du traducteur ("Nachwort", pp.119-122).

George STRAUSS, La Part du Diable dans l'oeuvre d'André Gide. Paris: Lettres Modernes, 1985 (coll. "Archives André Gide", n°5). Un vol. br., 18,5 x 13,5 cm., 160 pp., ISBN 2-256-90411-3, 69 F (ach. d'impr. juillet 1985). / Table des chapitres: I. Introduction, II. La raison, III. La contrefaçon, IV. Le rêve, V. La religion, VI. Le drame intime, VII. La chair, VIII. La gratuité, IX. La maladie, X. Conclusion. /

Daniel MOUTOTE, Index des Idées, Images et Formules du "Journal 1889-1939 d'André Gide". Lyon: Centre d'Etudes Gidiennes, 1985. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm., 80 pp. / XVIII-62/, 36 F. / Paru en novembre. /

Claude FOUCART, D'un monde à l'autre. La Correspondance André Gide-Harry Kessler (1903-1933). Lyon: Centre d'Etudes Gidiennes, 1985. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm., 156 pp. + 8 pp. ill. h.t., 56 F. / Paru en novembre. Vingt-six lettres inédites. /

André Gide-Francis Vielé-Griffin, Correspondance (1891-1931). Edition établie, présentée et annotée par Henry de Paysac. Lyon: Presses Universitaires de Lyon, 1986. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm., 160 pp. / XLII-118/ + 8 pp. ill. h.t. / A paraître en avril 1986, dans la coll. où ont déjà paru les Correspondances Gide-Alibert et Gide-Last, En Italie avec André Gide de Fr.-P. Alibert et André Gide, Voyage et écriture de Pierre Masson. Quatre-vingtsix lettres inédites. /

Le Plaisir de l'Intertexte. Formes et fonctions de l'intertextualité (Roman populaire, Surréalisme, André Gide, Nouveau Roman). Actes du colloque de Duisbnurg, v. BAAG n°67, p.143) publiés sous la direction de Raimund Theis et Hans T. Siepe. Frankfurt am Main, Bern, New York: Peter Lang, 1986, env. 300 pp. / A paraître au printemps 1986. Prix de souscription: FS 30.- ou DM 35.; après parution: FS 65.- ou DM 77. Commandes à adresser à Verlag Peter Lang AG, Jupiterstr. 15, 3000 Bern 15, Suisse. /

*

COMPTES RENDUS

Par Marie-Rose Rossetti, de la Correspondance Gide-Alibert (éd. Claude Martin, PUL, 1983) et d'En Italie avec André Gide de François-Paul Alibert (éd. Daniel Moutote, Lyon, PUL, 1983), dans le Bollettino del C.I.R.V.I. (Turin), n°7, janvier-juin 1983/paru en octobre 1985/pp.118-9 et 119-20.

Par Christian Angelet, d'Alain Goulet, Giovanni Papini juge d'André Gide, (Lyon: CEG, 1982), et de Jacques-Emile Blanche, Nouvelles Lettres à André Gide, éd. Georges-Paul Collet (Genève: Droz, 1982), dans la Revue d'Histoire Littéraire de la France, LXXXVème année, n°4, juillet-août 1985, pp.696-7.

Par Pierre-Louis Rey, d'André Gide, Correspondance avec Jef Last, éd. C.J. Gresshof (Lyon: PUL, 1985), dans La Nouvelle Revue Française, n°393, octobre 1985, pp. 87-9.

TRADUCTIONS

André Gide, Die Verliese des Vatikan. Die Falschmünzer. Zwei Romane. Aus dem Französischen von Ferdinand Hardkopf. Berlin: Volk und Welt, 1985, coll. "Ex Libris". Vol. relié toile bise sous jaquette bleue, 19,5 x 11 cm, 684 pp. /Troisième édition en RDA de cet ensemble (trad. des Caves du Vatican, pp. 5-242, et des Faux-Monnayeurs, pp. 243-655, suivie d'un "Nachwort" de Brigitte Sändig, pp. 657-81, déjà publié en 1978 et 1980; cette fois-ci dans la coll. "Ex Libris", d'un format légèrement différent (le texte a été recomposé). Curieusement, le titre seul Die Verliese des Vatikan apparaît au dos et sur la couverture. /

André Gide, Isabelle. Romance. Tradução de Tati de Moraes. Rio de Janeiro: Editora Nova Fronteira, 1985 (ach. d'impr. juillet). Vol. br., 21 x 14 cm, 193 pp., couv. ill. par Victor Burton; texte de présentation sur les rabats. /Trad. portugaise d'Isabelle, revue par Onezio Alves de Paiva; sixième ouvrage de Gide publié chez cet éditeur, où ont déjà paru Côridon, O Im-moralista, A Porta estreita, Se o grão não morre, A volta do filho prodigo et Os Frutos da terra.

Claude MARTIN

*

André Gide et la religion: Réparer un oubli, par Laurent GAGNEBIN:

On connaît les principales études consacrées, en français, à André Gide et la religion:

-Eugène FERRARI, André Gide : le sensualisme littéraire et les exigences de la religion, Lausanne, 1927, La Concorde.

-Elsie PELL, André Gide: L'évolution de sa pensée religieuse, Grenoble, 1935, Saint-Bruno; Paris, 1936, Didier.

-Marcel GAVILLET, Etude sur la morale d'André Gide, Lausanne, 1977, Editions du Revenandray (Thèse de Licence soutenue en 1939 à la Faculté de Théologie de l'Eglise Evangélique du Canton de Vaud).

-Charles MOELLER, "André Gide et le silence de Dieu", in Littérature du XXe siècle et Christianisme, I. Le silence de Dieu, Paris, 1954, Casterman, ch. II.

-Henrico U. BERTALOT, André Gide et l'attente de Dieu, Paris, 1967, Bibliothèque des Lettres Modernes.

Jacques VIER, Gide, Paris, 1970, Desclée Debrouwer, Les Ecrivains devant Dieu.

-Catharine A. SAVAGE, André Gide. L'Evolution de sa pensée religieuse. Nizet, 1962, 293 pp.

Or un livre entier, que ne signale jamais aucune bibliographie (Générale ou particulière) a été consacré encore à Gide et la religion:

-Laurent GAGNEBIN, André Gide nous interroge. Essai critique sur sa pensée religieuse et morale, Lausanne, 1961, Cahiers de la Renaissance Vaudoise, Préface de Gilbert GUIBAN.

Non seulement L. Gagnebin, comme Ferrari et Gavillet, est pasteur, mais son livre a été publié à l'âge de 22 ans et constitue à cause de la jeunesse

de son auteur, -alors étudiant en théologie-, un témoignage intéressant sur la pensée d'André Gide. Ce livre très rapidement épuisé, a connu un réel succès et lancé son auteur dans la voie de la critique littéraire. Rappelons en effet que Laurent Gagnebin, membre de l'A.A.A.G., aujourd'hui professeur à la Faculté de théologie protestante de Paris, a publié, -dans le cadre d'un dialogue avec l'athéisme contemporain-, d'autres ouvrages de critique littéraire consacrés, par exemple, à Camus, S. de Beauvoir et Sartre.

Laurent GAGNEBIN

*

AVIS DE RECHERCHE

Michel DROUIN désirerait vivement connaître la personne qui aurait acheté, à Drouot, le 28 janvier 1983 (expert Mme. Vidal-Mégret), la lettre autographe de Gide à Marcel Drouin du 17 décembre 1901 (3 pp. in-12), signalée dans le B.A.A.G. n°61, p.141. Il précise: "Je suis prêt à racheter cette lettre pour les besoins de la correspondance Gide-Drouin que je suis chargé de publier avec l'accord de Catherine Gide."

Michel DROUIN profite de cette occasion pour lancer un appel à "tout membre ou lecteur de l'A.A.A.G. qui détiendrait des lettres de Gide à Drouin ou de Drouin à Gide, ou aurait connaissance de leur existence.

Prière d'adresser tout renseignement à ce sujet à Michel DROUIN, 41 rue Saint-Sabin, 75011 PARIS.

*

EXCUSES

L'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRE GIDE PRIE INSTAMMENT SES MEMBRES ET FIDELES LECTEURS DE BIEN VOULOIR L'EXCUSER DU RETARD INTERVENU DANS LA PUBLICATION ET L'ENVOI DE SA REEDITION DU LIVRE DE RAMON FERNANDEZ: GIDE OU LE COURAGE DE S'ENGAGER. PREFACE DE PIERRE MASSON. KLINCKSIECK, 1985.

CERTAINS FIDELES DE NOTRE ASSEMBLEE GENERALE ONT PU S'INQUIETER DE NE PAS TROUVER DE PROCURATION JOINTE AU N° 68 POUR LA DERNIERE ASSEMBLEE. CE N'ETAIT QU'UN OUBLI, ET TRES REGRETTABLE, DU REDACTEUR QUI PRIE QU'ON VEUILLE BIEN L'EN EXCUSER.

PUBLICATIONS

Auguste ANGLES, CIRCUMNAVIGATIONS. Littérature, Voyages, Politique. 1982-1983. Presses Universitaires de Lyon, 1986. Vol. br. 24 x 16 cm, 356 pp., ill. 150 F.

Daniel MOUTOTE, Index des Idées, Images et Formules du "Journal 1889-1939 d'André Gide. Centre d'Etudes Gidiennes, 1985. Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 80 pp., 36 F.

CHARLES-LOUIS PHILIPPE.

Les Amis de C.-L. Philippe nous prient d'annoncer la publication en 4 volumes de la première édition des OEuvres Complètes de ce grand ami de jeunesse d'André Gide (qui avait lui-même conçu un projet analogue dès 1910). Abondamment illustrées par un dessinateur bourbonnais, les oeuvres sont précédées d'une étude biographique et critique de notre ami David ROE. Pour la souscription, s'adresser à : M. Paul Couderc, Les Amis du Théâtre populaire de Montluçon, 51 route de l'Hermitage, PREMILHAT, 03410 DOMERAT.

PIERRE LOUYS.

Docteur Paul Ursin DUMONT, L'Ermite du Hameau. Vol. br.. Couverture blanche 315 pp., ill.. Franco 125 F. Souscription de cette biographie de P. Louys à LIBRAIRIE DISQUE, 29 rue du Change, 41100 VENDÔME.

ANDRÉ GIDE AU FOYER FRANCO-BELGE (Rappel)

Jeanne de Beaufort, Quelques nuits et quelques aubes (1916-1941). Valencia, 1973. Commandes à Mlle. J. D. d'Etchevers, "Etorki". GUETARY. 64210 BIDART.

Chap. I: Monsieur Gide et les Années 16 / Souvenirs du FOYER FRANCO-BELGE / par un témoin; avec des lettres d'André Gide.

DRIEU LA ROCHELLE.

Notre ami Jean LANSARD, professeur à l'Université de Montpellier III publie sa thèse: Drieu la Rochelle, ou la Passion tragique de l'unité. Essai sur son théâtre joué et inédit. Paris, Aux Amateurs de livres / 62, avenue de Suffren, 75015 PARIS / coll. "Mélanges de la Bibliothèque de la Sorbonne", vol. br., 21 x 15 cm, ill., 455 pp. Deux autres tomes suivront celui-ci (II. Judas, pièce inédite de Drieu. Texte et analyse critique. Conclusion, index, etc.; III. Bibliographie générale de Drieu.

MELANGES FRANCIS PRUNER

D'Eschyle à Genet. Etudes sur le Théâtre en hommage à Francis Pruner. Vol., br., offset, 350 pp., 240 F. Commandes à: M. J.-P. Collinet. UER Lettres et Philosophie. Université de Dijon. 2, bd. Gabriel, 21100 DIJON.

MELANGES MICHEL DECAUDIN

L'esprit nouveau en poésie. 1850-1914. Textes réunis par P. Brunel, J. Burgos, C. Debon, L. Forestier. Vol. in-8° carré, de 400 pp., 220 F. Paris, Minard, 1985.

Jean VAILLOT, Le Cardinal de Bernis. La Vie extraordinaire d'un honnête homme. Paris, A. Michel, 1985. Vol. 14,5 x 22,5 cm de 360 pp., 120 F.

NOS AMIS PUBLIENT

Guy DUCAS, "Prolégomènes à une étude critique de la Littérature maghrébine d'expression française" Important article que publie : Le Maghreb dans l'imaginaire français. Aix en Provence, Edisud, 1985.

varia

SOUVENIR D'ANNE-MARIE MOULENES(1937-1982)

Notre très regrettée amie Anne-Marie MOULENES avait laissé inachevée à sa mort(22 mai 1982)la traduction dont l'UNESCO l'avait chargée,du grand roman bengali Shrikanto.Car Anne-Marie MOULENES n'était pas seulement l'auteur d'excellentes études sur "Gide et Tagore"(v.BAAG n°4,p.10) et sur Les Faux-Monnayeurs(article publié dans le vol.5 de la série André Gide) et la co-éditrice de la monumentale Correspondance Gide-Gide(1976), elle était aussi comparatiste et spécialiste de la littérature indienne. Notre ami le Père Jean Tipy a complété son travail,et Shrikanto vient de paraître dans la collection "Connaissance de l'Orient"(Gallimard,1985,181 pp.,94 F) dirigée par Etiemble, qui présente ainsi ce roman:"Inoubliables, les trois principaux personnages de cette oeuvre de vérité,de passion discrète et de profonde compassion:Indro et Shrikanto,les deux hommes,et Piari,la femme de ce récit,tous les trois,chacun selon soi, sont des "généreux";et tant pis pour ceux qui,en vertu des vicieuses lois qui régnaient alors sur la société bengalie,font de Piari,aussi belle qu'émouvante,avilie selon les codes spéciaux,mais ennoblissent tant par les conditions de son avilissement officiel que par le choix courageux qui la prive de s'accorder l'amour qui depuis l'enfance la porte vers Shrikanto,une catin réprouvée-adulée."

JEAN RIBOUD (1919-1985)

Notre ami Jean RIBOUD est mort à Paris le 21 octobre dernier,dans sa soixante-sixième année.Né à Lyon le 15 novembre 1919,il était le fils de Camille Riboud ,banquier(ami de Maurice Schlumberger/frère cadet de Jean/ avec lequel il avait fait le tour du monde en 1912);entré dans le groupe Schlumberger au lendemain de la guerre(il avait été déporté à Buchenwald), en 1946,il en devint le président-directeur général en 1965.La presse a largement rappelé les qualités de cet excellent "manager"(qui en faisait un conseiller très écouté du président Mitterrand,dont il était l'ami depuis de nombreuses années),et aussi sa passion pour les arts,peinture et cinéma.Nous voulons ici saluer la mémoire de celui qui était membre de l'AAAG depuis sa fondation et qui,à plusieurs reprises,l'a généreusement aidée;on se souvient de la présence souriante de Jean Riboud et de sa femme Krishna,aux côtés d'Auguste Anglès dont ils étaient amis,à la réception qui suivit, en 1973,la soutenance de thèse de notre ancien secrétaire général.Président de l'association "Présence d'Auguste Anglès",son appui et son action furent déterminants pour l'édition des deux derniers tomes d'André Gide et le premier groupe de la NRF(qui paraîtront chez Gallimard en cette année 1986.

ROBERT KANTERS(1910-1985)

Robert Kanters est mort à Paris le 15 octobre,à soixante-quinze ans.Il fut pendant un demi-siècle un grand critique littéraire et théâtral-au Figaro littéraire et à L'Express notamment,avant de devenir presque aveugle et être contraint de renoncer à écrire (sinon son merveilleux livre de souvenirs,A perte de vue/Seuil,1981/).- Il avait publié de nombreux articles sur Gide;le BAAG en avait reproduit deux dans le dossier de presse de Thésée(v.nos n° 31,p.48,et n° 32,p.52-où une malencontreuse erreur nous avait fait prématurément annoncer le triste événement aujourd'hui réel,cf.n°33,p.90).

PIERRE LE VERDIER(1892-1985)

Cinquième des six enfants de Marguerite Le Verdier,née Rondeaux(1857-1909),cousine germaine d'André et Madeleine Gide,Pierre Le Verdier, ingénieur et industriel,né au Houlme le 7 juillet 1892,est mort le 11 avril dernier à Rouen.

PRIMEROSE CEP-DUBOS

La fille de Charles Du Bos,Primerose,Mme Jean Cep,est décédée le 14 juillet dernier.

HENRI FLAMMARION(1910-1985)

Petit-fils d'Ernest Flammarion,fondateur d'une des principales maisons d'édition française,Henri Flammarion est mort le 19 août dernier à Paris.Homme de grande culture,fin et courtois , passionné de littérature et de peinture,il avait su maintenir et moderniser la vieille maison de la rue Racine qu'il dirigeait depuis 1967.Les Amis de Gide se souviendront qu'il avait accueilli,en 1976,pour inaugurer la collection des Cahiers Jules Romains,l'édition de la Correspondance André-Gide-Jules Romains,comme son père avait jadis publié,dans sa célèbre et populaire "Select-Collection",L'Immoraliste et Sile grain ne meurt(édition expurgée de la première partie),puis,en 1941,un élégant volume,illustré en miniatures,La Guirlande des années,réunissant des textes de Gide,de Jules Romains,de Colette et de Mauriac sur les quatre saisons(Le "Printemps" de Gide devait être recueilli dans Feuilletr d'automne).

WERNER VORTRIEDE

Nous avons appris le décès de M.Werner Vortriede,de Munich,professeur d'Université.Il était né le 18 mars 1915 et était Membre Fondateur de l'AAAG depuis la fondation même de l'association.La Bibliothèque Doucet conserve une lettre de Gide à Werner Vortriede,du 15 déc.1932.

JEAN-BERTRAND BARRERE

Jean-Bertrand Barrère,membre de l'AAAG depuis sa fondation,est mort(à Mont-Sion en Virginie) le 16 octobre.Il était né le 15 décembre 1914. Professeur honoraire à l'Université de Cambridge,ancien élève de l'ENS, chevalier de la Légion d'honneur,croix de guerre 39-45,ancien professeur à la Faculté des Lettres de Lyon.Le BAAG a publié un article de lui: "André Gide et Emile Henriot:un malentendu à propos de Victor Hugo" (n°47,juillet 1980,pp.431-5).Il faut rappeler ici le chapitre sur Gide de son livre Critique de chambre(Paris-Genève:La Palatine,1964):"Gide 'l'honnête homme'"(pp.203-10),qui avait d'abord paru dans La Bourse égyptienne(Le Caire) du 26 février 1951.

*

"Vassilis Vassilikos:'Gide m'a appris à écrire'.

D'une interview(avec Jean-Pierre Salgas) de l'écrivain grec Vassilis Vassilikos(dont Gallimard vient de publier Le dernier adieu,suivi de Fôco d'amor),publiée dans La Quinzaine littéraire,n°451 du 16 novembre 1985, pp.15-6:

"J'ai commencé à lire beaucoup/.../.Ce qui compte est ma rencontre avec André Gide le jour même de sa mort ! En 1951,à Salonique,le même jour,j'ai

acheté mon premier livre de Gide chez le libraire juif de la ville, et appris sa mort dans le journal. Ce fut le début d'une passion, qui a duré plusieurs années. Gide m'a appris à écrire: j'ai écrit mon premier livre, Le Récit de Jason, sous l'influence de son dernier: Thésée, que j'avais d'ailleurs entrepris de traduire ! Pour comprendre cela, il ne faut jamais perdre de vue que, nous autres écrivains grecs, nous n'avons pas d'héritage sur lequel nous appuyer, pas de Balzac si vous voulez. Il n'y a pas d'écrivain important au XIXe, le premier roman grec date de 1848. Alors chaque écrivain grec introduit en Grèce un étranger, qui lui sert de passé ! Pour moi, c'a été Gide, qui en plus m'a fait découvrir les gens dont il parlait, les classiques russes, mais aussi un tas de Français des années 10, 20 ou 30 /.../ "

Claude MARTIN

*

Autre interview: "Nos maîtres les plus durs sont nos passions."

Ce dialogue, dont on goûtera peut-être l'humour noir involontaire, est tiré de l'interview accordée dans les années 60 à l'écrivain yougoslave Komnen Becirovic par François MAURIAC et publiée dans "Le Monde aujourd'hui", 13-14 octobre 1985, p. XI:

-- Vous étiez aussi très lié avec Gide.

-- L'homme me passionnait beaucoup. Tant que l'homme avait vécu, j'étais sous le charme de Gide. Mais Gide disparu, ce qui reste ne me paraît pas très important."

Tirons le mot de la fin de notre Table des phrases les plus remarquables de "Paludes" (Gallimard, coll. de la Pléiade, 1958, p. 124):

O ! ces littérateurs ! ces littérateurs, Angèle !!! Tous insupportables !!!

*

L'abondance des matières nous contraint à reporter au prochain numéro nombres d'articles pleins d'intérêt, que nous nous excusons, auprès des amis qui nous les ont envoyés, de différer jusqu'en avril 1986.

*

Dernière Heure !

Le samedi 22 février 1986, au Musée Municipal d'Uzès, sera organisée par Mme. Y. Doumens, Présidente de l'Association des Amis du Musée d'Uzès et M. G. Borias, Conservateur du Musée d'Uzès, une présentation des derniers enrichissements de la Salle Charles et André Gide.

*

COTISATIONS ET ABONNEMENTS 1985

Cotisation de Membre fondateur	200F
Cotisation de Membre titulaire	150F
Cotisation de Membre étudiant	100F
Abonnement au <u>Bulletin des Amis d'André Gide</u>	100F
<u>BAAG</u> ,prix du numéro courant	26F

Les cotisations donnent droit au service du Bulletin trimestriel et du Cahier annuel en exemplaire numéroté (exemplaire de tête, nominatif, pour les Membres fondateurs) BAAG outre-mer par avion: ajouter 30F à la somme indiquée ci-dessus.

Règlements

> par virement ou versement au CCP PARIS 25.172.76 A, ou au compte bancaire ouvert à la Banque Nationale de Paris de Cayeux-sur-Mer sous le n°00006059022, de l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRE GIDE

> par chèque bancaire à l'ordre de l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRE GIDE, envoyé à l'adresse (ci-dessous) du Trésorier.

> exceptionnellement, par mandat envoyé aux nom et adresse (ci-dessous) du Trésorier de l'A.A.A.G.

Tous paiements en FRANCS FRANCAIS et stipulés SANS FRAIS.

Marie-Françoise VAUQUELIN-
KLINCKSIECK Secrétaire G^{ie}
15, rue d'Armenonville
92200 NEUILLY-S/SEINE
Tél. 16 (1) 30 93 52 22

Henri HEINEMANN
Trésorier
59, avenue Carnot
80410 CAYEUX-S/MER
Tél. 22 26 56 58

Irène de BONSTETTEN
Antenne renseignements
14, rue de la Cure
75016 PARIS
Tél. 16 (1) 45 27 33 79

Daniel MOUTOTE
Rédaction du BAAG
307, rue Croix-de-Figuerolles
34100 MONTPELLIER
Tél. 67 75 57 66

Claude MARTIN
Directeur du CENTRE D'ETUDES GIDIENNES
3, rue Alexis-Carrel 69110 SAINTE-FOY-LES-LYON

Rédaction, composition, mise en page de Daniel MOUTOTE

Publication trimestrielle. Directeur responsable D. MOUTOTE
Comm. parit. 52103. ISSN 0044-8133. Dépôt légal janvier 1986



Achévé d'imprimer sur les PresSES de
l'Imprimerie de Recherche - Université Paul Valéry
Montpellier

ISSN 0044 – 8133
Comm. parit. 52103

SECTION ANDRE GIDE
Centre d'Etudes Littéraires du XX^e Siècle
UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER III
B.P. 5043 34032 MONTPELLIER CEDEX

PRIX DU NUMÉRO : 26 F